

An Louischen von
Kath. Jenny, am
24 Oct 1907.

Mall. April.
No. 54. 55.

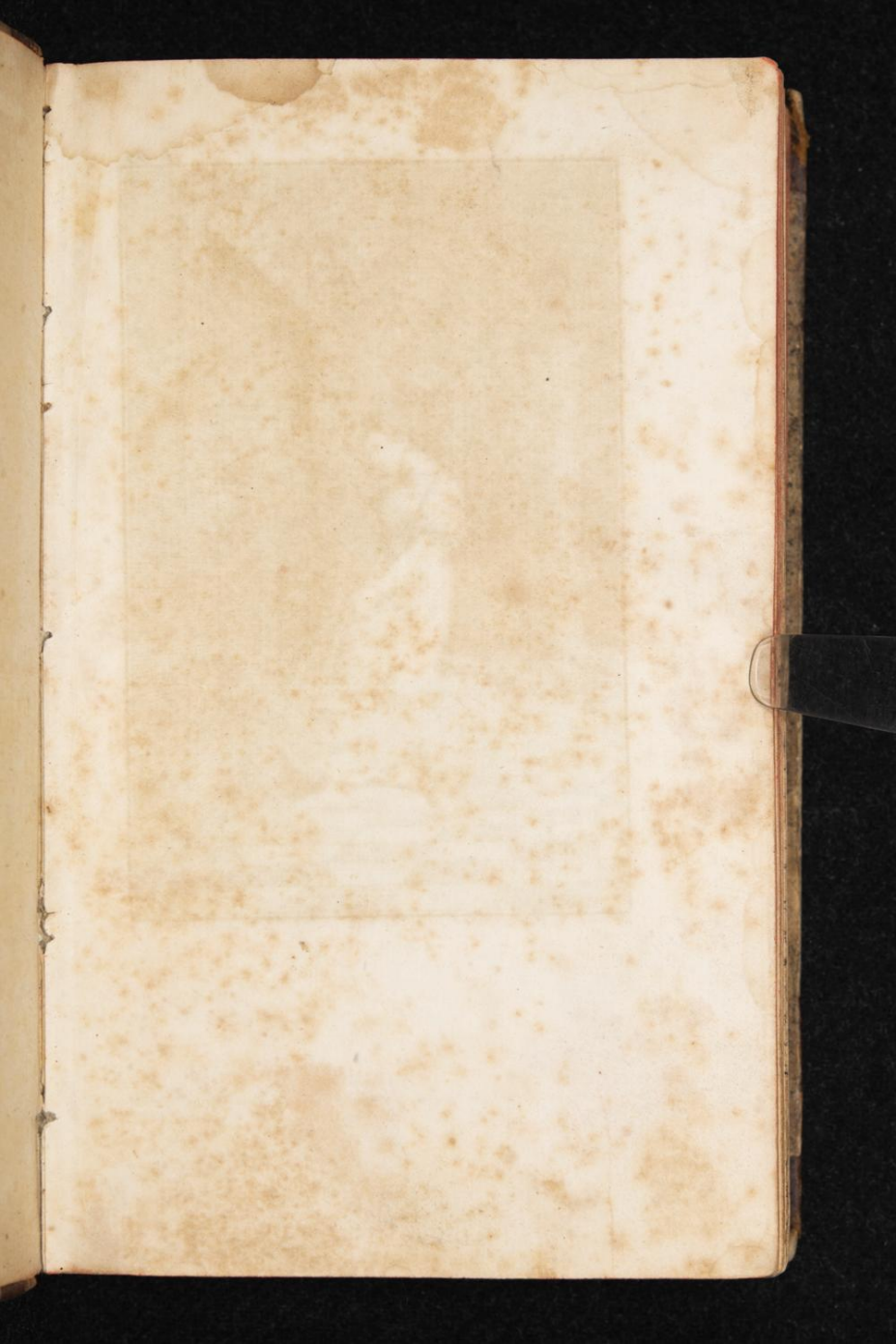
The following is a list of
the names of the persons
who were present at the
meeting of the Board of
Directors of the
Company on the 1st day of
January 1877.

CONTES
A MA FILLE.

I.

Mathilde S.

CONTES
A. M. A. F. L. L. E.





Schrott v. H. del.

J. C. Behme sculp.

CONTE S
A MA FILLE .

PAR J. N. BOUILLY.

« Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge. »

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS.

Chez Charles Barrois, Libraire, 1815.

E
Ouv
narr
fran
daig
m'as
critiq
d'une
O
opini
cord
quelq
me r
à tou
Y
par
dont
les an
tion o
suivi
Que
et d'op

Note sur cette cinquième Edition.

En annonçant que le principal but de cet Ouvrage était de réunir, sous le prestige d'une narration variée, les difficultés de la langue française, pour y habituer les adolescentes qui daigneraient parcourir ces Contes, j'ai dû m'attendre aux nombreuses observations des critiques et des grammairiens qui jouissent d'une réputation méritée.

Comme les plus célèbres d'entr'eux ont des opinions différentes, et qu'ils ne sont pas d'accord sur certaines exceptions, et même sur quelques principes de notre langue, je n'ai pu me rendre à tous les avis qui m'ont été donnés, à toutes les objections qui m'ont été faites.

Telle règle, avouée par les uns, est rejetée par les autres; tel mot créé par des modernes, dont l'opinion fait autorité, est réprouvé par les anciens: ce qui n'est que d'usage, d'exception ou de caprice de la langue, est tantôt suivi, tantôt dédaigné, tantôt condamné.

Que faire dans un pareil choc de sentiments et d'opinions? Le parti le plus sûr, en pareil cas,

cas, est de s'attacher obstinément aux principes établis par un grammairien qui joigne au savoir la plus grande clarté. C'est donc d'après M. de Wailly, qui m'a paru réunir ce double avantage, que j'ai posé les difficultés de la langue française, disséminées dans ces Contes; et c'est à lui que je renvoie toutes les objections qu'on pourrait me faire encore.

Je me suis néanmoins fait un devoir de corriger quelques fautes qui m'étaient échappées, et dont m'ont averti des amis éclairés et des censeurs austères à qui j'offre ici le gage de ma sincère gratitude.

J'ai cherché en même temps à donner plus de précision et de clarté à certaines phrases, que telle difficulté cachée rendait obscures ou contournées, et j'ai pris soin de retrancher toute expression recherchée qui semblait contraster avec la simplicité du style, qui doit être la base de ces Contes.

INTRO

INTRODUCTION.

Qui de nous ne fait des Contes?.... On en fait à la campagne, pour charmer ses loisirs; dans les cercles des grandes villes, pour attirer tous les regards; et jusque dans la captivité, pour alléger ses fers. On en fait au vieillard qui souffre, à l'enfant qui pleure, au maître qui gronde, au créancier qui menace.... «Pourquoi, me suis-je dit, n'en ferais-je pas à ma fille? Essayons, en causant avec elle, de lui sauver l'ennui de la réprimande, la honte du reproche, la douleur du repentir: essayons de former, sans qu'elle s'en aperçoive, ses goûts, ses habitudes, son esprit et son cœur. Le maître qui veut instruire avec gravité, perd souvent le fruit de

ses soins tandis que le conteur qui dirige en cachant les rênes, ou en badinant avec elles, fixe l'attention, la captive; et par une marche détournée, dont jamais l'élève ne s'effarouche, il parvient à prévenir un vice, à corriger un défaut, à signaler un ridicule.

J'ai donc entrepris de dicter à ma Fille des contes où quelquefois elle pût se reconnaître. Mais pour s'emparer d'une jeune tête, et la former à son gré, il ne suffit pas de lui retracer ce qu'elle doit faire encore: il faut en même temps la féliciter sur ce qu'elle a déjà fait. C'est par l'amour-propre qu'on obtient la confiance: l'éloge d'une qualité donne le droit de blâmer deux défauts.

Aussi m'est-il souvent arrivé, dans ces dictées faites d'abondance, de voir ma jeune élève tressaillir au récit de tel épisode intéressant dont elle m'avait fourni le sujet; rougir et trépigner en secret, quand j'esquisais quelque faute qu'elle avait commise, porter vers moi ses regards, et me dire: *Tu ne m'as pas manquée . . .*

Pour

Pour atteindre à ce but qui, selon moi, doit produire les plus heureux résultats, j'ai cru d'abord devoir écarter tout ce qui portait l'empreinte de la science et de la méthode scolastique; n'employer que le style le plus simple; pénétrer doucement, et par degrés, dans le jeune cœur que je voulais former, en n'amenant, sous sa plume novice, que les expressions qu'elle-même eût tracées, si elle eût voulu décrire les différentes scènes dans lesquelles je m'amusais à caresser ses souvenirs, à provoquer sa réflexion.

J'ai cru devoir ensuite donner à chacun de mes Contes une action dramatique, resserrée dans des bornes étroites, pour ne pas fatiguer l'attention, et développée successivement selon les impressions que je remarquais sur les traits de mon intéressant secrétaire. Souvent je lui dictais tel ou tel titre, sans savoir quel sentier je prendrais, à quelle distance je pourrais arriver. Sa figure était ma boussole, soit pour enfoncer le trait, quand je voyais qu'il ne pouvait blesser trop fort; soit pour égayer le tableau, quand je m'aperce-

m'apercevais qu'une sombre rêverie s'emparait de nous; soit enfin pour ramener au sentiment, quand le rire et la gaiété commençaient à nous égarer sur la route. . . . Il faut être père, je le sens, pour entrer dans tous ces détails; aussi je ne les confie qu'à ceux qui portent ce titre sacré: les autres, peut-être, dédaigneraient de m'entendre.

J'ai cru devoir aussi choisir exclusivement mes personnages, dans la classe à laquelle appartient ma chère élève: je veux dire ceux que l'aisance met au-dessus du besoin; mais à qui le rang et la fortune ont refusé le droit souvent funeste de paraître avec éclat. C'est donc parmi les gens de lettres et les artistes, parmi les militaires de tout grade, les juriconsultes et les négocians, qui forment cette nombreuse et respectable portion du peuple, conservatrice des mœurs et du caractère national, que j'ai voulu prendre et mes héros et mes modèles. Les objets à notre niveau, sont toujours ceux qui nous frappent le plus. On ne saurait trop bien diriger les premiers regards de l'adolescence: les porter sans cesse

au-dessous du point qu'elle occupe sur la scène du monde, c'est la dégrader et l'abrutir; les porter trop au-dessus, c'est l'éblouir et la perdre à jamais.

Enfin j'ai cru devoir réunir et répandre indistinctement dans ces Contes, les difficultés les plus remarquables de la langue française, ses exceptions, et jusqu'aux caprices de l'usage. J'ai voulu faire parcourir à ma jeune élève tous ces sentiers arides et tortueux, en les couvrant de quelques fleurs, en les ornant de tableaux variés, qui lui fissent supporter la longueur et l'ennui du voyage; mais afin qu'un jour elle pût seule retrouver son chemin, je feignais souvent de m'égarer avec elle: alors nous cherchions ensemble, nous confondions nos doutes, nos efforts; et semblables à deux enfans qui se disputent le prix d'une course, jamais nous n'arrivions au but, qu'après avoir bien remarqué toutes les sinuosités qui pouvaient y conduire.

Mes succès ont passé mon espérance; de guide indispensable que j'étais, je ne suis devenu qu'un simple compagnon de voyage.

Ma

Ma jeune élève, habituée à franchir tous les obstacles, est parvenue au point de ne plus les apercevoir, et s'est trouvée surprise autant que ravie, en mesurant l'espace qu'elle avait parcouru, tout en causant avec moi.

J'avais résolu de renfermer ces Contes dans mon porte-feuille, les regardant comme un badinage inspiré par l'amour paternel, comme un essai qui ne pouvait avoir aucun titre littéraire; mais un grand nombre de mes amis, parmi lesquels il en est dont le nom fait autorité, me pressent de publier ce recueil. Ils me font espérer qu'il sera distingué parmi les ouvrages qui paraissent sur l'éducation; ils m'assurent qu'il doit, en l'instruisant, amuser l'adolescence Si je redoute de paraître au grand jour, j'avoue que je résiste difficilement au bonheur d'être utile. Je me détermine donc à me soumettre au jugement du public. Puisse-t-il m'être favorable! Puisse surtout la jeune fille à qui ces Contes seront offerts, dire un jour, en les parcourant: «L'auteur fut un bon père!»

AVERTISSEMENT.

Je dois prévenir les personnes instruites qui daigneront parcourir ces Contes, qu'elles y rencontreront quelques phrases contournées, quelques répétitions qu'exigeaient indispensablement certaines difficultés de la langue, auxquelles le principal but de cet ouvrage fut d'habituer ma Fille.

Il n'était pas facile, j'ose le dire, de cacher, sous le prestige de la narration, et dans un assez court espace, *cing à six cents* articles de principes, d'usage et d'exceptions. Il en est surtout qui exigent une telle étude, qu'il m'a fallu nécessairement les présenter plusieurs fois sous la plume de mon élève. Mais, quelques pré-

cau-

cautions que j'aie prises, et de quelque patience
que je me sois armé, pour donner à ces Contes
une utilité constante, j'ai besoin de l'appui,
de l'encouragement de ceux qui mettent leur
bonheur et leur gloire à diriger l'aimable ado-
lescence. C'est de leurs suffrages surtout qu'il
me serait permis d'être fier: je réclame donc
leur indulgence pour quelques redites, en fa-
veur de la difficulté vaincue, et de l'utilité
prouvée par l'expérience.

CON-

CONTES
A MA FILLE.

LE SANSONNET.

De tous les oiseaux qui répètent le langage de l'homme, le sansonnet est celui qui parle le plus distinctement. « Il peut, dit Buffon, apprendre à parler indifféremment français, allemand, grec, latin, et à prononcer de suite des phrases un peu longues. Son gosier délicat se prête à toutes les inflexions, à tous les accens. »

Jacques, savetier dont l'échoppe était adossée au coin d'une des principales rues de Paris, avait élevé un de ces oiseaux qui, joyeux et bavard, quoique renfermé sans cesse dans

A

une

une vieille cage d'osier, faisait les délices de son maître, et répétait sans cesse tout ce qu'il entendait dire. « — Où donc est Jacques? demandait souvent telle ou telle pratique qui ne le trouvait point à son échoppe. — Au cabaret du coin, répondait aussitôt le sansonnet. — Combien vous dois-je, père Jacques? disait une autre personne. — Vingt sous, tout au juste, répondait encore le sansonnet. « Enfin, le babil de l'oiseau était en si grande renommée dans le quartier, que le savetier voyait chaque jour s'augmenter le nombre de ses pratiques, et trouvait dans son état obscur l'aisance, le bonheur et surtout la gaiété.

Au-dessus de l'échoppe du savetier, son unique fortune, donnaient les croisées de l'appartement d'un capitaine de cavalerie, militaire distingué, dont la fille unique, nommée Flore, âgée de douze ans, et de la plus jolie figure, prenait plaisir à écouter le sansonnet. Souvent elle l'avait fait remarquer à son père, et, depuis quelque temps, elle le sollicitait d'acheter cet oiseau qui chaque jour lui causait plus de surprise.

Le

Le capitaine, fatigué des instances de sa fille, fit monter un matin Jacques, et lui demanda combien il voulait vendre son sansonnet. « Vendre mon sansonnet! » s'écria le savetier, « Non, mon capitaine: ce serait vous vendre ma vie. C'est lui qui me procure tous mes chalands, qui fait venir à ma boutique les plus jolies voisines; c'est à lui que je dois mes chansons, mes bons mots, ma santé, le bonheur dont je jouis. Tout l'or que vous avez, mon capitaine, ne suffirait pas pour payer mon sansonnet. »

« Vous l'entendez, dit l'officier à sa fille. Ce brave homme ne peut en effet se séparer d'un oiseau qui lui est aussi cher; et je ne puis qu'approuver ses refus. »

A ces mots, Jacques retourna à son échoppe, plus joyeux que jamais, et s'applaudissant d'avoir conservé son cher sansonnet qui semblerait, en cet instant même, vouloir reconnaître l'attachement que lui portait son vieux maître, en répétant ce que souvent il enten-

dit dire dans la rue: «*Jacques, brave homme! Jacques, brave homme!*»

Peu de temps après, le savetier, instruit par un domestique du capitaine, que sa fille désirait toujours l'oiseau, s'imagina d'en déguster la jeune personne, en faisant prononcer à son cher élève plusieurs mots qui se trouvaient analogues à tout ce qu'il apprenait sur le caractère et les usages de la jeune demoiselle.

Avait-elle fait gronder quelque domestique, dès le lendemain, en se mettant au balcon, elle entendait le sansonnet qui répétait: «*Flore est méchante! Flore est méchante!*» Avait-elle fait à son père quelque mensonge pour abuser de sa bonté, de sa confiance, bientôt elle entendait dire au sansonnet: «*Flore a menti! . . . Flore a menti! . . .*» Enfin, chaque fois qu'elle avait mal fait, elle était sûre de recevoir de l'oiseau une leçon qui blessait d'autant plus son amour-propre, que cette leçon faisait sur elle une profonde impression.

Ce que Jacques avait prévu arriva. Autant Flore avait désiré le sansonnet, autant elle le prit en aversion. Elle la poussa jusqu'à se plaindre à son père de l'audace du savetier, exigeant qu'il fût puni de son insolence. En ce moment même le sansonnet répéta plusieurs fois : « *Flore est méchante!... Flore est méchante!...* »

« Vous l'entendez ! s'écria-t-elle. Non, vous ne souffrirez point qu'on insulte ainsi votre fille : ce n'est pas à moi seule que ce vilain petit animal dit des injures : on lui en fait répéter contre vous ; oui, mon père, contre vous-même..... « *Flore a menti!* » reprit encore le sansonnet ; *Flore a menti!.....* »

Cet heureux à propos que le hasard seul fit naître, mit le comble au dépit, à la colère de la jeune personne ; mais en même temps ouvrit les yeux de son père qui, réprimant en secret sa surprise, se proposa bien de mettre à profit cette singulière aventure.

Quel-

Quelques jours après, le capitaine apprit que, pendant son absence, la nourrice de Flore était venue la voir, et qu'elle en avait été reçue avec une indifférence et un ton de hauteur qui avaient blessé cette digne femme, au point qu'elle s'était retirée tout en larmes, se promettant bien de ne revoir jamais l'ingrate qu'elle avait nourrie de son lait, et à qui, pendant deux ans, elle avait prodigué ses soins et sa tendresse.

Marthe (c'était le nom de cette bonne nourrice) avait caché son chagrin et ses pleurs à tous les gens de l'hôtel, voulant encore ménager la réputation de Flore, et lui conserver les égards dont elle était environnée; mais de retour à Romainville où elle demeurait, elle ne put s'empêcher de raconter ses peines à quelques voisins, dont le babil transmit bientôt jusqu'aux oreilles du capitaine ce qui s'était passé. Furieux, indigné contre sa fille, il s'entendit secrètement avec Jacques, pour donner à Flore une leçon salutaire.

Un jour qu'il avait réuni chez lui beaucoup de monde, chacun, après le dîner, s'empressa de prendre l'air aux balcons qui donnaient sur la rue. Le sansonnet, excité par les ris et la conversation qu'il entendait au-dessus de sa cage, se mit à jaser de toutes ses forces. Quelqu'un adressait-il un compliment à la fille du capitaine, Poiseau répétait: « *Flore est méchante!... Flore est méchante!...* » — « Quel est donc l'insolent, dit alors quelqu'autre de la société, qui ose insulter ainsi mademoiselle Flore? » — „C'est ce vilain sansonnet que vous voyez là, répliqua-t-elle, rouge de dépit et de colère; il ne fait que m'injurier chaque jour; mais il a beau faire, tout le monde sait que je vaux bien....„ — „*Vingt sous, tout au juste*, répéta de nouveau le sansonnet, *vingt sous, tout au juste...* » Flore se mordait les lèvres, ses yeux étincelaient de rage..... « Vous l'entendez, » ajouta-t-elle, en regardant son père, cet insolent savetier, pour me faire perdre l'envie d'acheter son sansonnet, lui apprend sans cesse à prononcer mille injures contre moi, mille mensonges...

ges...., oui, mille mensonges.» — *Marthe a pleuré*, s'écria Poiseau très-distinctement. *Pauvre nourrice!.....*» Flore, à ces mots, resta court, pâlit et perdit contenance. «*Pauvre nourrice!* prononça plus fortement encore le sansonnet. *Marthe a pleuré!.... Flore est méchante! Vingt sous, tout au juste.*» — «Croyez-vous que cette fois le sansonnet répète des mensonges?» reprit alors le capitaine, en jetant sur sa fille un regard sévère.... — «Ah! mon père,» s'écria la jeune personne, «je vois que c'est vous qui voulez me punir d'une faute qui pesait sur mon coeur, et que je me fais un devoir d'avouer ici devant tout le monde. Oui, j'ai fait à ma nourrice un accueil indigne de ses bontés, et de ce que je lui dois. Je croyais que mon ingratitude, que je me disposais à réparer ne serait jamais connue de vous; mais je rends grâce au hasard de ce qu'il m'a procuré l'occasion de vous prouver la sincérité de mes remords. Accordez-moi ma grâce: à l'instant même je vais à Romainville, la demander à ma bonne et respectable Marthe.

Le sansonnet m'est devenu plus cher que jamais, et le vieux savetier sera récompensé de la leçon terrible, mais nécessaire, que je reçois en ce moment.»

Le capitaine, ivre de joie, pressa sa fille contre son coeur, fit aussitôt avancer une voiture. Flore partit, arriva chez sa nourrice, obtint sans peine son pardon, la ramena le soir même à l'hôtel.... Mais quelle fut sa surprise d'y voir Jacques installé en qualité de concierge, et surtout de trouver dans le salon une cage de la plus grande richesse, dans laquelle était le sansonnet, qui commençait à répéter: *«Flore est charmante!.... Flore est charmante!.....»*

LE PANIER DE FRAISES.

Sur la belle avenue de Paris à Bagnolet, est une agréable habitation nommée l'Hermitage, dont la grille donne sur le grand chemin. C'était au milieu du mois de mai, époque où ce joli pays produit les premières fraises qui paraissent dans la capitale.

Laure, fille d'un banquier de Paris, qui habitait cet hermitage, était un soir seule, assise derrière la grille, et s'amusait à compter les petites économies qu'elle avait faites sur l'argent qu'on lui donnait chaque mois pour ses menus plaisirs.

Au moment où elle formait mille et mille projets pour employer un louis qu'elle avait amassé depuis plusieurs mois, elle entend jeter un cri dans l'avenue, regarde et aperçoit une jeune fille nu-jambes, et sans chaussures, dont le pied venait de glisser, et qui, en
tom-

tombant, avait répandu sur la route plusieurs paniers de fraises qu'elle portait sur sa tête. Des pleurs coulaient en abondance sur les joues de Babet. (C'était le nom de la jeune fille.) Elle s'écriait avec l'accent du désespoir: « Que j'suis malheureuse! entrée c'matin au service de Jean-Pierre, la première fois que j'vais cueillir dans ses jardins, il faut que j'aie le malheur de répandre le produit de son travail et de ses soins. J'suis hors d'état d'lui en rembourser le prix: il va me chasser d'chez lui; peut-être m'faire passer dans l'village pour une malhonnête fille..... Ma pauvre mère, qui n'avez qu'moi pour soutien, ô ma pauvre mère! qu'allez-vous d'venir!»

En achevant ces mots, Babet ramassait à la hâte le peu de fraises échappées au désastre, et dont à peine elle put former un panier, tout le reste se trouvant écrasé dans sa chute, et confondu dans la poussière.

Ces touchantes paroles: *Ma pauvre mère! qu'allez vous devenir!* pénétrèrent jusqu'au fond du coeur de Laure. — «Jeune fille, lui dit-

dit-elle en l'appelant du doigt, à combien pouvaient monter les paniers de fraises que vous regrettez si fort? — Hélas! ma belle d'moï-selle, de six il ne m'en reste qu'un: cinq, à quatre francs pièce, vu que c'est dans la première, ça fait Elle comptait sur ses doigts . . . — Vingt francs! s'écria Laure. — Tant qu'ça! reprit Babet. C'est pus que je n'gagne en deux mois. Comment f'rai-je? O ma pauvre mère, qu'allez-vous d'venir!»

«Eh bien,» dit Laure, ouvrant doucement la grille, «confiez vous à moi, jeune fille, et je me fais fort de réparer l'accident qui vient de vous arriver. Donnez-moi ce seul panier qui vous reste, et prenez ce louis: c'est justement le prix des six que vous aviez. Vous direz à votre maître que vous avez vendu le tout aux habitans de l'Hermitage: par ce moyen, vous ne lui ferez éprouver aucune perte; vous serez toujours l'appui de votre mère, et moi, je n'aurai jamais fait un meilleur usage de mes petites économies.»

Babet, émue, surprise, remit à Laure son dernier panier de fraises, baisa plusieurs fois

fois ses bienfaitantes mains, ainsi que le Louis qui la sauvait de tant de malheurs, et regagna le village. De son côté, Laure, heureuse et fière d'avoir aussi utilement employé son argent, emporta dans sa chambre le panier qui lui était devenu si cher, se proposant bien de manger les fraises qui lui appartenaient à si juste titre, et surtout d'augmenter le prix d'une aussi bonne action, en la tenant secrète pour tout le monde.

Mais le père de Laure avait vu à travers la jalousie de son cabinet tout ce qui s'était passé. Suivant sa fille des yeux, il l'avait aperçue emportant furtivement le panier de fraises, qu'il alla prendre dans la chambre de Laure, dès qu'elle en fut descendue, et la rejoignit bientôt au salon où elle brodait auprès de sa mère. Il leur annonça que la plupart de ses amis devaient se réunir le lendemain à diner chez lui, que parmi ces amis, il se trouvait un petit nombre de personnes de distinction, et qu'étant flatté de les posséder, il désirait que le repas fût aussi splendide que la société serait brillante.

Après

Après une assez longue conversation, dans laquelle le père de Laure ne put s'empêcher de prodiguer à sa fille les plus tendres caresses, celle-ci remonta dans sa chambre pour revoir son cher panier, et manger quelques fraises, qui lui semblaient les meilleures qu'elle eût croquées de sa vie. Mais combien elle fut surprise de ne plus trouver ce précieux dépôt! Elle cherche, s'inquiète, fait des questions indirectes à tous les gens de la maison: personne ne savait ce qu'elle voulait dire; son père seul jouissait de son aimable embarras.

Le lendemain se réunirent de nombreux convives. Le dessert le plus somptueux leur fut offert. Il était composé de tout ce que le luxe peut inventer: des sucreries les plus rares, de superbes *ananas*, des glaces à l'italienne, de belles pyramides de fruits de toute espèce. Mais chacun remarquait avec étonnement qu'il n'y avait point de fraises, si recherchées à cette époque. La mère de Laure, surprise comme tout le monde, de ce que ses ordres n'avaient point été suivis, se disposait à gronder

der celui de ses gens qui était chargé de cette partie du service, lorsqu'un laquais vint déposer sur le plateau de fleurs, qui était au milieu de la table, le panier chéri de Laure. Elle ne put, en le voyant, s'empêcher de jeter un cri de joie; et son aimable rougeur annonçait que ce panier renfermait quelque mystère. Son père alors raconta l'aventure dont il avait été l'heureux témoin. « J'ai cru, » dit-il, « que je ne pouvais offrir à mes amis, à mes convives, d'autres fraises que celles-ci; non, je ne connais point de corbeille, fût-elle de porcelaine du Japon, et remplie des productions les plus rares, qui puisse être comparée au simple panier de Babet. »

Chacun applaudit et prit Laure dans ses bras. Sa mère surtout la tenait pressée contre son sein, ne pouvant exprimer tout ce qu'elle ressentait. On la pria de distribuer elle-même à chaque personne les fraises que contenait le panier: ce qu'elle fit en recevant les plus douces félicitations. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'en distribuant les dernières fraises,

fraises, elle trouva au fond du panier un collier de corail, ayant un écusson d'or entouré de perles fines, et sur lequel étaient gravés ces mots: „*Babet, à sa bienfaitrice.*“

LE PETIT CHIEN NOIR.

Georges, vieux portier d'un des grands hôtels de Paris, veuf depuis quelques années, et sans enfans, avait pour unique compagnon de sa loge, un petit chien noir qu'il appelait Colibri, dont l'instinct et l'intelligence amusaient son pauvre maître, et lui devenaient chaque jour d'une grande utilité.

Colibri n'avait reçu de la nature que ce qui pouvait le rendre agréable à ceux qui ne s'attachent pas à des dehors brillans: le corps maigre et allongé, les pates torses, la queue courte et les oreilles déchirées, les yeux petits

tits et recouverts de longs poils roux qui souvent en cachaient toute la vivacité: tel était l'extérieur de Colibri; souvent même il ajoutait à tous ces désavantages celui d'être crotté de la tête à la queue, ce qui exhalait une odeur qui le faisait baffouer de tout le monde, excepté de son vieux maître.

Parmi les personnes qui habitaient l'hôtel, était un peintre célèbre, également veuf, et n'ayant pour toute famille qu'une fille, nommée Joséphine, qui entra dans sa treizième année. Elle joignait à la plus agréable figure un esprit brillant, une heureuse saillie; mais, à travers ces avantages, on remarquait avec peine une brusquerie que souvent elle portait jusqu'à la dureté. Tous les gens de l'hôtel, et surtout le bon Georges, en faisaient chaque jour la pénible expérience. Le père seul de Joséphine, aveuglé par sa tendresse, ne s'apercevait pas de ce défaut si contraire à une éducation soignée, si nuisible au bonheur de tous.

On

On se doute aisément que Colibri éprouva, pour sa part, les funestes effets de la brusquerie de Joséphine. Jamais il n'avait obtenu d'elle le moindre reste de table, pas même les petites croûtes desséchées qui restaient après les déjeuners de la jeune demoiselle..... Oh! le vilain!.....“ comme il pue! A la porte! allez coucher!....., Telles étaient les uniques faveurs que recevait le pauvre animal; trop heureux encore quand elles n'étaient pas accompagnées de certains coups de balai, dont Joséphine n'était que trop prodigue.

De tous les talens que cultivait la jeune personne, la danse était celui qu'elle chérissait le plus. Elle brillait par la plus grande légèreté, par une grâce admirable, et sa jolie figure prenait alors une expression d'amabilité qui cachait les vices de son cœur. Paraissait-elle dans un bal, elle était entourée de mille hommages qui flattaient son orgueil, et lui faisaient entrevoir que, quelques avantages qu'on ait reçus de la nature, être aimée est le premier de tous les biens.

Dans

Dans une de ces brillantes réunions où Joséphine avait tant de plaisir à étaler ses grâces, elle heurta fortement un meuble, et se fit à la jambe une blessure assez profonde, qu'elle feignit de n'avoir pas sentie, de crainte que son père ne l'empêchât de danser. D'un autre côté, la chaleur et le mouvement de la danse, calmant le mal, empêchèrent Joséphine de croire que sa blessure fût aussi considérable. Elle continua donc, toute la nuit, à faire les délices et l'ornement de la fête.

Mais le lendemain, en se levant, elle éprouva une vive douleur qu'elle voulut encore déguiser à son père, espérant qu'elle ne serait pas de longue durée. Les efforts qu'elle fit pour cacher sa souffrance pendant plusieurs jours, envenimèrent sa plaie au point qu'il lui fut impossible de marcher, et qu'alors elle fut contrainte de tout avouer. Le médecin fut consulté. Il déclara qu'un des nerfs avait été attaqué, et qu'il craignait beaucoup que la guérison ne fût lente et difficile. Cet arrêt du docteur fut un coup de foudre pour Joséphine.

séphine. Elle était invitée à tant de bals; elle avait promis de danser tant de gavottes; elle devait sur-tout essayer un joli pas russe avec le plus habile danseur. Pour comble de dépit, jamais elle ne reçut à la fois plus d'invitations; il semblait que tout se réunissait pour augmenter son chagrin.

Bientôt le mal empira tellement, qu'obligée de garder le lit, la jeune blessée se trouva dans l'isolement le plus absolu. Ce fut alors qu'elle éprouva que les qualités du coeur nous font seules des amis, sans lesquels on gémit dans l'abandon. En effet, le père de Joséphine fut le seul consolateur qu'elle eut pendant quelque temps. Aucun des domestiques, qui tant de fois avaient éprouvé la dureté de son caractère, ne faisaient rien pour soulager ou distraire la jeune malade. Cependant le vieux Georges, qui l'avait vue naître, ne put résister au désir d'aller savoir de ses nouvelles. Elle était ce jour-là plus souffrante que jamais, et se livrant à toute la peine que lui causait sa triste position, elle laissait échapper des larmes de ses beaux yeux.

«Mille

« Mille excuses, mam'selle, dit Georges, entr'ouvrant avec précaution la porte de la chambre ; mais je ne puis tenir plus longtemps à vous exprimer combien je prends part à votre accident. Vous êtes donc tout-à-fait malade ? — Oui, je le suis, mon cher Georges, répondit Joséphine, avec un ton de douceur qui surprit et fit tressaillir le vieillard. Vous êtes, continua-t-elle, le premier des gens de la maison qui daigniez me témoigner quelque intérêt. — C'est que tous sont accoutumés à trembler si fort devant mam'selle, reprit Georges avec sa franchise ordinaire. Moi même je ne suis pas encore trop rassuré. — Oui, répondit Joséphine, j'eus bien des torts envers vous tous ; mais je prétends les réparer. — Et moi, répliqua le portier, pour vous prouver que je n'ai cessé de penser à vous, je viens vous guérir ; oui, si vous voulez vous fier à moi, sous huit jours je vous mets en état d'aller au bal. — Sous huit jours ! s'écria Joséphine avec joie. Bon Georges, quelle serait ma reconnaissance ! — Il ne faut pour cela que faire un remède bien simple

simple, dont je fis moi-même l'épreuve, l'été dernier, lorsque je me blessai si grièvement dans ma loge. — Eh quel est ce remède? je veux le faire au plus vite. — Je fis, reprit le vieillard, en la regardant avec attention, je fis lécher ma plaie par Colibri, et en peu de jours je fus guéri radicalement. Mais peut-être que mam'selle ne consentira pas que le pauvre animal..... Il est si vilain!.... il pue si fort!..... et puis il a tant de fois été battu par mam'selle, que je crains bien qu'il ne veuille jamais..... Ces animaux-là ont une mémoire! — “Qu'importe, reprit vivement Joséphine. Tâchez seulement de l'amener ici: je le traiterai si bien, je lui donnerai tant de bonnes choses à manger, qu'il oubliera peut-être les mauvais traitemens que trop souvent je lui fis supporter.,” Georges obéit, ouvrit la porte de l'antichambre, et trouva, sur le carré, Colibri qui l'attendait avec impatience, et qui, dès le premier signe que lui fit son maître d'entrer chez Joséphine, prit sa course dans l'escalier, se sauva jusqu'au fond de la loge de Georges, et s'y tint long-temps
caché

caché sous son lit, quelque instance qu'on pût lui faire: tant les coups qu'il avait reçus de la malade étaient gravés dans son souvenir. Ce ne fut que de force, et en le prenant dans ses bras, que le vieux portier parvint à le faire paraître devant Joséphine qui employa mille et mille caresses pour l'attirer auprès d'elle, lui désigna sa blessure, et lui fit aisément comprendre qu'elle attendait de lui le même service qu'il avait rendu à son maître.

Le pauvre animal, dont il semble que l'instinct soit de faire le bien pour le mal, se met aussitôt à lécher la plaie, quoique tremblant de tout son corps: il réitéra souvent ce remède salutaire, et guérit en moins de huit jours la jambe de Joséphine qui, les yeux mouillés de larmes, et passant sa main délicate sur la peau rude et velue de son généreux Esculape, lui voua pour jamais la plus vive reconnaissance, et fit succéder les soins les plus tendres à la dureté dont elle l'avait accablé tant de fois.

Elle

Elle reconnut alors qu'on ne doit jamais avilir l'être le plus abject, et que souvent, sous la laideur même, on trouve les qualités les plus rares, les services les plus utiles.

LES DEUX ROSIERS.

Dans une de ces belles matinées du printemps, où Paris se remplit des fleurs qui naissent dans tous ses environs, M. Dorlis, négociant, revenait du Jardin des Plantes avec ses deux filles, Anaïs et Céлина. Ils traversèrent le marché aux fleurs, où il semble que Flore ait réuni la dépouille de ses jardins. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire d'arbustes rares, de plantes étrangères, paraît être en effet rassemblé dans ce lieu ravissant. Autant l'oeil s'y trouve frappé de la richesse et de la variété des couleurs, autant l'odorat est flatté par les différens parfums qu'ex-

qu'exhalent de toutes parts des buissons de fleurs fraîches cueillies.

Anaïs et Céline ne purent s'empêcher, en parcourant ce lieu véritablement enchanteur, de témoigner le désir de participer aux dons du printemps, et demandèrent à leur père de leur acheter à chacune un rosier. — „J'y consens volontiers, „leur dit monsieur Dorlis, „vous pouvez choisir ce que vous trouverez de plus rare et de plus beau.“

Anaïs, très-recherchée dans ses goûts, choisit un de ces beaux rosiers du Bengale, si vantés par toutes les femmes du grand ton, et dont la rareté fait le principal mérite. Ce rosier, au moment d'entrer en fleurs, devait occuper un riche vase de porcelaine qui ornait le dessus du chiffonnier d'Anaïs.

Céline, simple dans ses goûts, dédaignant le faste et la mode, et leur préférant ce qui, par l'usage et l'expérience, offre un plaisir sûr et durable, fit choix d'un ample rosier des quatre saisons, dont le feuillage épais se trouvait couvert d'une quantité prodigieuse de

B

boutons,

boutons, et qu'elle destinait simplement à remplir une caisse de bois peinte en vert, qui se trouvait sur la croisée de sa chambre.

Chaque rosier ayant été mis dans la place qui lui était préparée, celui d'Anaïs, dont la sève avait été accélérée par la température de la serre chaude où il avait passé l'hiver, se couvrit bientôt de toute sa parure, et produisit une quantité de roses étrangères. Anaïs ne cessait d'en faire l'éloge, et les montrait avec orgueil à toutes les personnes qui venaient chez son père.

Le simple rosier de Céline, qui suivait lentement l'ordre prescrit par la nature, et dont la sève n'avait été aucunement excitée par les ressources de l'art, était à peine orné de ses boutons naissans. Son feuillage, à moitié développé, n'offrait d'autres attraits que celui de l'espérance. Relégué dans sa caisse de bois, sur la fenêtre de Céline, il ne frappait aucunement les yeux, ne donnait encore aucune jouissance. Tous les éloges et toute l'admiration étaient pour l'élégant rosier du
Bengale,

Bengale, qui, fièrement étalé dans son beau vase de porcelaine, faisait les délices et l'ornement du boudoir où il était placé.

Mais la nature ne souffre pas impunément qu'on devance sa marche et qu'on accélère ses effets. Elle semble refuser aux plantes, aux arbustes, les forces nécessaires pour être long-temps parés des dons de l'art. On croirait même qu'elle en est jalouse, tant passent vite les fleurs des serres chaudes les mieux soignées.

Le beau rosier d'Anaïs ne lui donna donc pas une longue jouissance. Ses secondes fleurs furent tout autres que les premières. A peine chacun de ses boutons était-il ouvert, que bientôt la rose épanouie perdait sa fraîcheur, s'effeuillait et tombait desséchée. Plusieurs autres boutons, dont le germe avait été trop fortement excité, n'avaient à peine que la force de s'entr'ouvrir, et tombaient également sur leurs tiges, avant d'avoir fleuri. Bientôt ce brillant rosier du Bengale se trouva privé de son élégante parure; son feuillage

même perdit sa fraîcheur, et avant que la belle saison eût terminé son cours, cet arbuste étranger se trouva dans la nudité de l'hiver, et n'offrit plus à la jeune Anaïs qu'un buisson stérile, qu'un amas de feuilles desséchées; en un mot, il devint indigne de remplir le beau vase de porcelaine dont, peu de temps auparavant, il rehaussait l'éclat et la richesse.

Le simple rosier qu'avait choisi Céline, moins précoce d'abord et moins apparent, s'était orné peu à peu d'un feuillage qui devait résister aux premiers frimas de l'arrière-saison. L'air pur qu'il recevait sur la fenêtre où il était modestement placé, l'affermissait sur sa tige, en même temps qu'il donnait à ses branches plus de force et d'extension.

Enfin ses nombreux boutons s'ouvrirent insensiblement, et il fut couvert d'une quantité prodigieuse de roses, dont le parfum l'emportait de beaucoup sur celui qu'avait exhalé momentanément la richesse de son rival; mais ce qui lui donnait surtout un grand avantage sur ce dernier, c'est qu'à mesure que ses
fleurs

fleurs s'épanouissaient, elles étaient renouvelées par mille boutons qui, se succédant les uns aux autres, ne cessèrent, pendant toute la belle saison, de perpétuer la plus riche parure.

Chaque matin, Céline paraissait, une rose à la main, qu'elle offrait à son père: elle ne craignait pas de dépouiller le rosier fertile, à qui une seule nuit suffisait pour produire des fleurs nouvelles. Anaïs, qui depuis longtemps n'avait plus une seule rose à offrir, commençait à s'apercevoir que son choix n'était pas aussi heureux que celui de sa soeur; et comme le souvenir d'un bien qu'on a possédé, s'affaiblit à la vue du bien que possèdent les autres, Anaïs avoua que les fleurs du rosier des quatre saisons exhalaient une odeur bien plus suave que celles du rosier du Bengale, et que si les roses de ce dernier étaient plus rares, plus recherchées, les autres étaient bien plus nombreuses, bien plus durables, et procuraient plus de jouissances.

Ce qui acheva de confirmer Anaïs dans cette opinion, ce fut lorsqu'à la fin de l'automne,

tomne, et même au commencement de l'hiver, l'infatigable rosier, bravant les neiges et les premiers frimas, s'orna, pour la quatrième fois de l'année, d'une quantité de roses toutes épanouies, dont le parfum était plus suave que jamais, et dont la fraîcheur offrait, au milieu de la nature en deuil, un éclat plus brillant encore que dans la belle saison. Céline, ivre de joie et triomphante, eut à son tour le bonheur de parer sa chambre de ce rosier chéri, et d'offrir quelques-unes de ses fleurs à Anaïs. Celle-ci, dans son dépit, voulut arracher et jeter au feu le fameux rosier du Bengale, quelle que fût son illustre origine, afin de donner au rosier fertile le beau vase de porcelaine qu'occupait le premier; mais Céline s'y opposa formellement. Elle craignit que son beau rosier, si fécond dans sa simple caisse de bois, ne prît, dans le vase de porcelaine, la sécheresse et la stérilité de son rival. Anaïs se rendit aux raisons de sa soeur, abandonna tout-à-fait le rosier des Indes, et forma pour la vie l'heureuse habitude de préférer aux objets de mode et du grand

ton,

ton, ceux dont l'utilité est constante, et que l'expérience désigne être d'un produit sûr et analogue au climat que nous habitons.

La bonne et généreuse Céline, qui, comme sa soeur, ne portait pas tout à l'extrême, se chargea du rosier abandonné, lui prodigua tous ses soins, et se procura la satisfaction de jouir, à la belle saison suivante, de ses fleurs, à la vérité, de peu de durée, mais qui ne laissaient pas de contraster avec les roses des quatre saisons. Lorsqu'Anaïs lui reprochait de cultiver ainsi ce rosier stérile et passager, Céline lui répondait que la préférence qu'il faut donner aux productions de son pays, ne devait point exclure entièrement celles qui nous viennent de l'étranger; qu'on pouvait, en fondant ses principales jouissances sur les plantes dont on connaissait l'usage et le produit, s'amuser à étudier, dans celles des pays lointains, l'immense variété des productions de la nature; ce qui souvent conduisait à des résultats utiles, à des découvertes importantes.

LE BAL MANQUÉ.

Paul et Virginie, enfans de M. et de madame des Arcis, qui tenaient un rang distingué parmi les notaires de Paris, étaient encore plus unis par la tendre amitié qu'ils se portaient, que par les liens du sang. Ils ne pouvaient se quitter, avaient les mêmes goûts, les mêmes penchans. Partout on rencontrait le frère et la soeur, tantôt avec leurs parèns, tantôt avec une personne de confiance, qui jamais ne les perdait de vue. Parmi les divers talens qu'ils réunissaient, la danse était celui qu'ils exerçaient le plus souvent. Comme ils répétaient chaque jour les pas les plus brillans, les poses les plus agréables, c'était à qui les verrait danser un pas de deux, dans toutes les réunions où ils étaient invités. On les admirait surtout dans un épisode du ballet de *Paul et Virginie*, qu'ils rendaient avec une expression, une grâce et un ensemble qui,

qui, joints aux noms qu'ils portaient, produisaient la plus parfaite illusion: en un mot, ces deux aimables enfans exprimaient aussi fidèlement qu'ils le ressentiaient, ce tendre et mutuel attachement que dépeint si bien Bernardin de Saint-Pierre dans son roman des Deux Créoles.

Un jour qu'ils étaient invités à un bal très-brillant qui avait lieu dans la même rue qu'ils habitaient, et précisément en face de leur maison, ils s'étaient exercés plus que jamais dans leur pas de deux, et se disposaient à recueillir de nouveau tous les suffrages. Paul s'était fait faire un habillement semblable à celui qui se trouve décrit dans le roman, et Virginie avait également imité la mise simple, mais élégante, du joli personnage qu'elle devait représenter. Ils se proposaient d'entrer dans le bal, feignant de se sauver de la pluie, et mettant leurs deux têtes charmantes sous la jupe de Virginie. Cent fois ils avaient répété cette heureuse position d'après une des gravures du livre qu'ils avaient lu si souvent ensemble,

et

et qu'ils savaient à peu près par coeur; enfin tout était préparé pour produire la plus aimable surprise, et faire preuve de grâce et de talent, en même temps que de goût et d'instruction.

Mais le destin, qui se plaît souvent à déranger les projets les mieux conçus, voulut que ce jour-là même un parent de M. des Arcis, qui demeurait à peu de distance, mourût subitement. Cet événement, répandu dans tout le quartier, ne permit pas à Paul et à Virginie de se présenter le soir dans le bal brillant où ils étaient invités. Il est de ces convenances qu'on ne peut enfreindre, sans blesser l'opinion publique; et bien que le vieux parent de M. des Arcis n'eût aucun droit à son attachement, ni même à son estime, il suffisait qu'il fût de sa famille, pour qu'on observât à son égard les règles de la bienséance.

Virginie était plus sensible que son frère à la privation du bal: l'habillement créole lui allait si bien! elle était si jolie sous le simple petit fichu de Madras rouge qui devait orner

sa tête! Elle ne pouvait cacher son dépit; elle le laissait éclater à chaque instant. Paul, au contraire, avait pris son parti; il proposa à sa soeur de demander à leur père la permission d'aller faire un goûter à une maison de campagne qu'il avait à l'une des barrières de Paris, afin d'être un peu dédommagés de la privation qui leur était imposée. M. des Arcis y consentit, loua une voiture de place pour le reste de la journée, et les confia à un ancien domestique qui les avait vus naître. On s'amusa à mille petits jeux avec plusieurs jeunes gens du village où la maison était située; on fit le goûter le plus délicieux; et le soleil, qui ce jour-là parut dans tout son éclat, permit de faire une ample promenade dans le bois de Vincennes, qui n'était pas très-éloigné de la maison de campagne de M. des Arcis. Enfin, après avoir prolongé dans le salon les plaisirs de la journée, on se sépara sur les neuf heures du soir, et le fiacre ramena chez eux Paul et Virginie.

Ils aperçurent, en descendant de voiture, les lampions qui entouraient la porte de l'hôtel

tel où le bal avait lieu; ils entendirent résonner l'orchestre et le bruit de la dansé. — „Nous y serions en ce moment, dit en soupirant Virginie, sans ce vieux parent si avare qui s'est laissé mourir. — On dirait qu'il l'a fait exprès pour nous priver du bal, ajoutait Paul en souriant. — Quelle jolie entrée nous eussions faite tous les deux! — Comme nous aurions été gentils sous ta jolie jupe verte! — Il n'y faut plus songer, mon frère. — Ce sera pour une autre fois, ma soeur; nous n'aurons pas toujours un vieux cousin qui se laissera mourir pour nous contrarier.“ Comme ils achevaient ces mots, ils aperçurent auprès de la porte cochère un pauvre mendiant dont la figure était cachée sous un ample chapeau rabattu, et qui paraissait exténué de besoin. Il vint leur demander l'aumône avec un accent si vrai, si pénétrant, que Paul, ému de pitié, dit à sa soeur: — „Regarde, quel contraste! on s'amuse là-haut: on danse, on est heureux; tandis qu'à la porte, la misère, le froid et la faim accablent la vieillesse. — Que ce pauvre mendiant me fait de peine! ajouta

Vir-

Virginie. — Eh bien! ma soeur, il me vient une idée qui pourra nous dédommager entièrement du bal manqué; calculons ce qu'il nous en eût coûté pour y paraître, et employons cet argent à soulager, à revêtir ce pauvre vieillard. — De tout mon coeur, répondit Virginie. Pour compléter notre déguisement, il nous eût fallu à chacun une paire de chaussures élégantes, une de gants blancs; à toi, Paul, une chemisette à la créole, à moi, un petit tablier de mousseline des Indes: tout cela nous eût coûté au moins , quarante francs; eh bien! donnons-les à ce mendiant, dont la voix suppliante nous cause tant d'émotion; il pourra employer cette somme à se vêtir, à soulager sa misère, et, par ce moyen, notre argent nous aura toujours fait jouir d'un moment heureux. — Justement, ajouta Paul, j'ai sur moi la pièce de quarante francs que notre père nous donna hier pour notre mois; donne-la toi-même au mendiant: de ta main, cette offrande lui fera plus de plaisir encore. . . . »

A ces mots, Virginie remit la pièce d'or au vieillard, qui, pour toute réponse, saisit la

main

main de la jeune demoiselle, et la pressa si vivement, qu'elle en fut effrayée; mais bientôt, ne voyant dans ce mouvement involontaire que l'expression de la reconnaissance, elle se rassura, et invita le vieillard à se retirer dans quelque gîte où il pût prendre une nourriture salubre, et surtout se bien réchauffer. Le frère et la soeur, satisfaits de cette bonne action, sur laquelle ils recommandèrent le plus grand secret à la personne qui les accompagnait, rentrèrent chez eux, où ils ne trouvèrent que leur mère, M. des Arcis s'étant absenté toute la soirée, pour une affaire importante.

Quelques jours après, Paul et Virginie, déjeunant avec leurs parens, réitérèrent leurs regrets d'avoir manqué le bal qu'on leur avait dit être aussi brillant que bien choisi. M. des Arcis leur annonça que le vieux cousin, qui leur avait causé cette privation, ne leur étant parent qu'au troisième degré, il se proposait, sitôt la quinzaine de deuil passée, de les dédommager de la fête dont ils avaient été privés,

vés, en leur donnant chez lui un bal masqué, dans lequel ils pourraient danser leur pas de deux, et paraître sous les costumes charmans qu'ils regrettaient à si juste titre. Cette nouvelle combla de joie Paul et sa soeur. Ils se mirent à répéter plus que jamais la scène qu'ils voulaient représenter; ils empruntèrent à leur mère quarante francs, pour remplacer la pièce d'or qu'ils avaient donnée au pauvre vieillard, et dont ils avaient besoin pour compléter leur élégante mascarade. Enfin arriva ce jour tant désiré: c'était justement un des jours gras. L'assemblée fut nombreuse. Madame des Arcis se trouva la seule qui, pour faire les honneurs de sa maison, ne fût pas déguisée.

Lorsque tout le monde fut réuni, Paul et Virginie parurent dans le costume qu'ils avaient préparé depuis si long temps. Leur entrée, qui retraçait si fidèlement celle que Bernardin de Saint-Pierre décrit avec tant de charmes, produisit tout l'effet qu'ils en attendaient. Leur pas de deux mit le comble à l'illusion: jamais

on n'avait déployé plus de grâces et de souplesse.

Au moment où le frère et la soeur, tout essoufflés, allaient se reposer, ils éprouvèrent à leur tour la plus agréable surprise, en voyant entrer dans le bal un masque qui, sous le costume du vieux nègre accablé de fatigue, ainsi qu'il est dépeint dans le roman, s'approcha d'eux, et leur adressa les paroles les plus touchantes, les remerciemens les plus expressifs du secours généreux qu'ils lui avaient accordé — „Que veux-tu dire, bon noir? lui répondit Paul; j'ignore, ainsi que ma soeur, quel secours.... — Oh! moi jamais perdre mémoire de bienfait, reprit le masque, saisissant une main de la jolie créole, et la portant à ses lèvres . . . — Explique-toi donc, ajouta Virginie; Paul a raison: ni lui, ni moi, n'avons jamais rien fait; tu te trompes, assurément. — Oh! moi avoir bons yeux, répliqua le masque: vous tous deux, l'autre soir, avoir rencontré moi mourant de froid, de faim: moi demander charité; vous tout de suite donner à pauvre vieillard pièce d'or

que lui vouloir garder toujours..... oh! toujours.....!» En achevant ces mots, l'inconnu tira en effet de sa ceinture une pièce de quarante francs, qu'il baisait et contemplait avec ivresse. Paul et Virginie surpris, se regardèrent d'abord l'un l'autre sans pouvoir proférer une parole; puis tout-à-coup prenant dans leurs bras ce vieux nègre, ils voulurent le connaître. En vain l'inconnu résista; son émotion l'empêcha de continuer à déguiser sa voix: Paul et Virginie reconnurent leur père, qui, se démasquant et pressant ses deux enfans sur son cœur, leur avoua qu'il avait voulu éprouver s'ils avaient en effet les sentimens des deux charmans personnages qu'ils représentaient, et que c'était lui qui, sous l'habit d'un pauvre mendiant, les avait abordés, lorsqu'ils descendaient de voiture.

Toute l'assemblée, instruite par M. des Arcis de ce qui s'était passé, applaudit à l'épreuve du père, à la générosité des enfans. Chacun alors se démasqua, et s'empressa de prodiguer mille caresses à Paul et à Virginie,

qui

qui répétaient, ivres de joie : " Oh ! que nous sommes bien dédommagés du *Bal manqué!* „

LE CHAPEAU DE PAILLE.

Fanny, fille unique d'un militaire invalide, donnait le bras à son vieux père, et parcourait avec lui la vallée de Montmorency. Ils s'arrêtèrent au bas d'un antique et superbe château qu'habitait une princesse célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par les qualités de son cœur.

On était au mois d'août. La chaleur, ordinaire dans cette saison, était extrême. Un soleil dévorant, après avoir tari jusqu'aux fontaines, avait jauni ces nappes ondoyantes, l'espoir du laboureur; et les épis, inclinés sur leurs tiges desséchées, semblaient n'attendre que la faucille du moissonneur.

Fanny

Fanny remarquait, avec son père, combien sont à la fois pénibles et profitables ces travaux des habitans des campagnes. "Comme, en me comparant avec ces bons villageois, disait-elle, je dois me trouver heureuse! et que j'ai de grâces à rendre à la Providence! Ces malheureux supportent toute la chaleur du jour, et moi, je suis près de mon père, sous un ombrage délicieux; ils n'ont souvent pour nourriture qu'un pain desséché, un breuvage corrompu par les rayons du soleil, tandis que, dans notre agréable demeure, j'ai à discrétion des gâteaux, du fruit et du laitage."

Comme Fanny parlait ainsi, vint s'asseoir non loin d'elle, sur le chemin qui conduisait au village, une moissonneuse remarquable par son âge, et affaiblie par la fatigue de la journée. Elle venait prendre à la hâte un bien modique repas, pendant que les moissonneurs se livraient, selon l'usage, à une heure de sommeil qui devait réparer leurs forces.

"Vous mangez là un pain bien dur, dit à la moissonneuse le vieux père de Fanny. —

Ah!

Ah! mon bon monsieur, queuqu' dur qu'i soit, plût au ciel que j'eussions l'assurance d'n'en manquer jamais! — Quoi, dit Fanny, à votre âge manquer de pain! Laissez là celui que vous avez, et acceptez ce morceau de gâteau frais que voici dans mon panier. J'ai de meilleures dents que vous: je mangerai votre pain noir, et toutes les deux nous gagnerons à cet échange....,, La moissonneuse prit d'abord cette offre pour une plaisanterie; mais déjà Fanny avait à sa bouche le pain desséché qu'elle dévorait, tandis que son père portait à la sienne une des mains de sa fille, qu'il couvrait de baisers.

La conversation s'engagea. La moissonneuse leur raconta, tout en babillant, comme quoi, après une heureuse union, elle était devenue veuve; comme quoi, après avoir eu six enfans, elle avait perdu les deux derniers à la guerre; comme quoi elle se trouvait seule, sans appui, sans consolation, et sans autre ressource que le travail de ses mains, que bien souvent encore ne lui permettaient pas ses infirmités,

firmités, etc., etc. . . . Le babil délasse, et, comme le dit un sage aimable: „A raconter ses maux, souvent on les soulage.“ L'heure de repos s'étant écoulée pendant cet entretien, les moissonneurs avaient déjà repris leurs travaux. La vieille, se disposant à les rejoindre, remit sur sa tête une feuille de parchemin qu'elle portait ordinairement, et qu'elle attachait sous son menton avec une mauvaise jarretière, pour se préserver des rayons du soleil. Cette coiffure comique donnait à la vieille femme une figure si singulière, que Fanny ne put s'empêcher d'éclater de rire, et fit, à cet égard, plusieurs plaisanteries avec la légèreté de son âge. “Vous riez de moi, lui dit la bonne vieille, et j'avoue que mon visage ne doit pas vous paraître ben frais sous ce vieux parchemin enfumé; mais comm' i'm' sert à conserver mes pauvres yeux, le seul bien qui m'reste, i'm'est aussi cher que peut vous l'être ce joli chapeau d'paille et c'petit bouquet d'violettes sus l'côté; c'qui vous rend aussi fraîche, aussi jolie, qu'mon vieux parchemin m'rend jaune et ridée. . . .”, Fanny, sur qui
son

son père venait de jeter un regard observateur, rougit; et craignant d'avoir mortifié la moissonneuse, elle s'excusa du rire inconsideré qui lui était échappé. Afin d'effacer jusqu'au souvenir de la peine qu'elle avait pu faire à cette bonne vieille elle lui offrit son chapeau de paille, en lui disant: „Tenez, bonne femme, il vous préservera peut-être encore mieux que votre parchemin, de la chaleur du jour; et du moins, il ne fera pas rire à vos dépens les jeunes étourdies comme moi, que vous pourriez rencontrer.,,

La moissonneuse refusait obstinément le chapeau de Fanny, qui, de son côté, persistait à le lui faire accepter. Ces débats étaient entendus de la princesse, propriétaire du château voisin, laquelle, traversant en ce moment une allée, avait fait arrêter sa calèche, pour entendre le motif de la dispute. Déjà elle était descendue de voiture, et, précédée d'un jeune page qui l'accompagnait, elle aborde Fanny, ordonne à la moissonneuse d'accepter le chapeau de paille; et, à l'instant même, ôtant

étant de dessus sa tête une toque de velours bleu, ornée d'une agraffe de diamans, elle la posa sur la chevelure blonde de la jeune demoiselle, en lui disant: "Quand on sait, comme vous, honorer le malheur; quand on se dépouille avec plaisir pour adoucir les besoins de l'indigence, on mérite d'être à son tour récompensée et chérie. Quel est votre âge? — Douze ans, Madame. — Avez-vous des frères, des soeurs? — Je suis fille unique. — Conservez bien cette agraffe, et ne la remettez qu'à la personne qui se présentera chez vous de ma part., Au même instant, la princesse remonte dans sa calèche, et disparaît avec la rapidité de l'éclair.

Fanny et son vieux père, étonnés, interdits, regardaient comme un songe ce qui venait de se passer. La jeune personne ôtait et remettait tour à tour la riche toque de velours bleu, qui, pourtant, ne la rendait pas plus jolie que le simple petit chapeau de paille. Elle attachait surtout ses regards sur l'agraffe qui lui annonçait quelque mystère.

Enfin,

Enfin, après s'être félicitée de nouveau d'avoir offert son chapeau à la moissonneuse, elle lui dit: "Au revoir, bonne mère! Je vous promets de venir souvent causer avec vous. Conservez bien, à votre tour, mon chapeau de paille, et dès que vous aurez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi, je vous le donnerai sur-le-champ.....", En achevant ces mots, Fanny donna le bras à son père, et tous les deux ils regagnèrent leur modeste habitation.

Six mois se passèrent sans que la jeune demoiselle vit paraître la personne que la princesse lui avait annoncée. Elle ne cessait de consulter son père sur le parti qu'elle avait à prendre. Tantôt elle voulait aller au château, pour remettre la brillante agraffe dont elle ne se regardait que comme dépositaire; tantôt elle la posait sur sa tête, et jugeait, à sa magnificence, qu'elle devait attendre l'émissaire de la princesse... L'hiver arriva: six mois se passèrent encore, et Fanny n'entendait parler de rien.

Pour

Pour comble d'impatience et de surprise, elle apprit que la princesse, obligée de voyager pour sa santé, était partie avec toute sa maison; qu'elle devait parcourir une partie du midi de l'Europe, et qu'elle ne serait pas de retour en France avant deux ans. Elle crut alors que son altesse avait voulu s'amuser à ses dépens, et serra bien soigneusement la toque de velours bleu et l'agraffe qui en faisait le principal ornement.

Fanny entra dans sa seizième année. Elle n'avait pas manqué d'aller souvent avec son père visiter la vieille moissonneuse, et de lui porter ce qui pouvait adoucir ses besoins et ses infirmités. Un soir qu'elle était assise à la porte de la chaumière de cette digne femme, et qu'elle lui faisait partager un repas champêtre, elle aperçut quatre jeunes cavaliers qui accouraient à toute bride. Ils mirent pied à terre à peu de distance de Fanny, et l'abordant avec respect, ils lui apprirent que la princesse, revenue la veille de ses longs voyages, avait annoncé à ses pages que celui

C

d'entre

d'entre eux qui lui rapporterait l'agraffe qu'elle avait confiée à la belle Fanny, aurait une sous-lieutenance de cavalerie, et serait l'époux de la jeune demoiselle, si toutefois elle y consentait.

« Choisissez-moi, belle Fanny, s'écrièrent à la fois les quatre pages. Je suis l'unique espoir d'une riche et honorable famille, disait le premier, d'un ton de dignité. — Je suis le premier danseur, le plus espiègle et le plus enjoué de tous mes camarades, ajouta le second, en faisant une pirouette. — J'ai obtenu cette année le prix d'étude et d'application, répliqua le troisième. — Pour moi, dit en tremblant le quatrième, les yeux baissés et respirant à peine, je suis orphelin, sans autre fortune que la protection de son altesse; mon père est mort au champ d'honneur.... C'est moi qui accompagnais la princesse lorsqu'il y a trois ans, dans ce même endroit.... Votre figure charmante, et surtout votre bonté, ne sont pas sorties un seul instant de ma pensée. — Oui, répondit Fanny avec la plus vive

vive émotion, oui, je vous reconnais. — C'est à lui, ma fille, qu'il faut remettre l'agraffe, s'écria le vieil invalide. — Mon père, j'allais vous le proposer, reprit naïvement la jeune personne.

A ces mots, l'heureux page tombe aux genoux de Fanny. Elle le relève aussitôt et le présente à son père. Celui-ci le conduit à son habitation avec ses trois camarades, qui, loin d'être jaloux de cette préférence, s'empressaient d'en féliciter leur ami. L'agraffe lui fut remise. Dès le lendemain, Fanny et son père furent présentés à la princesse. Elle approuva le choix qu'on avait fait, éleva le page au grade qu'elle avait promis, ajouta à la brillante agraffe une dot assez forte, et fit les noces au château.

Fanny demanda la permission d'y faire paraître la vieille moissonneuse: elle voulut qu'elle prit part à son bonheur. Cette bonne femme vint en effet, ayant sur sa tête le chapeau de Fanny, qu'elle avait conservé soigneusement. Le petit bouquet de violettes, quoi-

que desséché, y tenait encore. Le vieil invalide trouvait dans son gendre la continuation de ses nombreux services; Fanny croyait faire un songe; et la pauvre moissonneuse, pleurant de joie et lui baisant les mains, répétait sans cesse: «*Dieu ne permet jamais qu'une bonne action soit sans récompense.*»

LE CABRIOLET VERSÉ.

Monsieur Valstein, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chargé des travaux extérieurs de la ville de Paris, parcourait souvent tous ses environs dans un cabriolet élégant et commode. Il s'arrêtait toujours dans les maisons les plus considérables, où il était accueilli avec les égards dus à ses talens, au rang distingué qu'il occupait, et surtout à l'amabilité de son caractère.

Veuf depuis long-temps, il n'avait qu'une fille nommée Herminie, qui entrait à peine dans

viell is
continua-
y croyit
gnoise,
os, ré-
jamais
ense.»

É.

et des
x exis-
ouvent
gant et
s mai-
ouelli
ng de
abilité

n'une
peine
dans

dans son adolescence. Ne pouvant lui-même diriger l'éducation de cette fille chérie, l'espoir et le charme de sa vieillesse, il l'avait mise dans une pension très-renommée, située au milieu du faubourg Montmartre. Lorsque ses courses le menaient de ce côté, quelquefois il prenait Herminie avec lui, et la conduisait dans telle ou telle habitation, où elle était sûre de passer la plus agréable journée.

Un jour M. Valstein essayait un cabriolet neuf qu'il venait d'acheter; sa forme en gondole, ses ressorts dorés et la riche peinture qui le décorait, tout cela devait, selon lui, flatter le petit orgueil d'Herminie, qui souvent altérait le charme des plus aimables qualités, par un amour-propre excessif et la fierté la plus ridicule. Il fut donc prendre la jeune personne à sa pension, pour la mener avec lui, à une terre située au-dessus de Saint-Denis, près d'un riche village. C'était la fête patronale, et le soir même devait avoir lieu un bal champêtre, auquel assistaient ordinairement la plupart des dames les plus riches et les plus élégantes de tous les environs.

Her.

Herminie avait en conséquence mis ce qu'elle avait de plus recherché. Une robe de tricot de Berlin, sur une jupe de marceline blanche et garnie d'une ruche de tulle, une ceinture de satin blanc, ornée d'une agraffe d'or, un collier de corail, un chapeau de paille d'Italie, embelli d'une guirlande de bluets, un petit schall de cachemire blanc, bordé de boutons de roses, et la chaussure la plus fraîche : telle était la toilette de la jeune Herminie, à qui l'on voit, d'après ce détail, que son père prodiguait tout ce qui pouvait flatter sa vanité.

Un jeune jockey bien galonné, un cheval vigoureux et d'une superbe allure, répondaient à l'élégance du cabriolet. Herminie n'avait été de sa vie plus satisfaite ni plus heureuse. On était à l'équinoxe d'automne; le temps, à cette époque, est presque toujours variable; et, ce jour-là, des nuages épais qui couvraient l'horizon, semblaient annoncer quelque orage. En effet, M. Valstein et sa fille ne furent pas plutôt sortis des barrières de Paris, que plusieurs coups de tonnerre se firent enten-

entendre, et furent suivis d'une pluie abondante, mais de peu de durée; elle acheva de couvrir de boue tous les chemins déjà gâtés par le mauvais temps de la veille, et qui même avait duré une partie de la nuit.

Herminie, tapie au fond du cabriolet, se couvrit les genoux avec la redingotte de son père, et prit la plus grande précaution pour que sa toilette ne fût aucunement endommagée; mais ce qui l'avait en secret contrariée, c'est que M. Valstein avait fait monter entre eux deux le charmant petit jockey qui, vêtu légèrement, eût été transpercé, et qui malheureusement, quelques précautions qu'il pût prendre, avait un peu pressé la jeune personne, dont la plus grande crainte était de chiffonner sa jolie robe de tricot de Berlin, et d'en altérer la fraîcheur.

Quand ils furent à peu près au milieu de l'immense plaine de St.-Denis, ils rencontrèrent un pauvre vieux marchand de légumes des environs, qui retournait à sa chaumière, dans une petite charrette attelée de trois ânes

en

en arbalète, lesquels marchant lentement et paraissant accablés de fatigue, occupaient le milieu du pavé, et regagnaient le hameau d'où ils venaient chaque matin apporter à la Halle des légumes de toute espèce. Au moment où l'élégant cabriolet de M. Valstein approcha de cet humble et grotesque équipage, le bon vieillard voulant se ranger pour le laisser passer, fit quitter à l'une de ses roues le pavé qui se trouvait resserré dans cet endroit. Cette roue tombant précipitamment dans une ornière très-profonde, fit verser la petite voiture, ce qui jeta sur le côté un des ânes que son maître crut blessé, et qu'il s'empressait de soulager en essayant de soulever sa charrette; mais le pauvre vieux marchand était lui-même tellement fatigué, qu'il n'en avait pas la force.

M. Valstein, qui avait fait arrêter son cabriolet, aux cris que poussait le vieillard, mit aussitôt pied à terre, et s'empressa de l'aider à remettre d'aplomb sa petite voiture. Pour y parvenir, il crotta ses mains, son habit, ses
chaussu.

chaussures; mais emporté par le plaisir de secourir ce pauvre diable, il ne s'en aperçut qu'en remontant dans son cabriolet. — « Comme te voilà fait! lui dit Herminie avec surprise et dédain; ne m'approche donc pas; tu vas gâter ma robe. — Que veux-tu? lui répondit M. Valstein, ce pauvre vieux bonhomme ne s'était précipité dans l'ornière, que pour nous laisser un libre passage: il était bien juste que je l'aidasse à mon tour; tu sais d'ailleurs que jamais je n'ai pu résister à la voix ni à l'aspect d'un être souffrant..... »

Herminie, peu convaincue par cette réponse, ne cessait de reprocher à son père son excès de bonté, et de lui faire observer qu'il n'était pas décent de se présenter de la sorte dans la brillante société où ils étaient attendus. Enfin, elle fit tant d'amères plaisanteries à M. Valstein, sur la manière dont il s'était crotté, que celui-ci comprit facilement ce qui dictait à sa fille tout ce qu'elle lui disait à cet égard.

Il lui fit d'abord sentir, avec adresse et douceur, son ridicule et son injustice; leur

con-

conversation s'animait sur ce sujet, et déjà ils n'étaient plus qu'à une demi-lieue de St.-Denis, lorsque tout à coup l'essieu du brillant cabriolet se rompt, et les voilà tous les deux versés à leur tour sur le milieu de la route. Herminie crut d'abord que c'était fait d'elle. « Je suis morte ! s'écriait-elle avec force ; oui, je suis morte... » Son père, effrayé par cette douloureuse exclamation, se convainquit bientôt que la peur seule avait frappé l'imagination de sa fille, et qu'elle n'avait pas le moindre mal. « Oui, je suis morte, répétait encore plus fortement Herminie. — Eh bien, ne crie donc pas si fort, lui disait en riant M. Valstein ; quand on est morte, on ne pleure pas, et l'on ne dit rien... » Il s'occupait avec son jeune jockey qui s'était lestement esquivé dans la chute, à relever son cabriolet, à l'aide de plusieurs personnes qui, en ce moment, passaient sur la route. Herminie, revenue de sa frayeur, était restée à sa place, et commençait à se remettre un peu. Ce qui surtout la consolait, c'est que, grâce à la prévoyance de son père, qui l'avait prise dans

ses bras au moment où ils versaient, elle n'était aucunement carottée; seulement sa belle robe était un peu chiffonnée, et les bleuets qui ornaient son joli chapeau d'Italie, avaient perdu quelque chose de leur pose élégante.

M. Valstein lui annonça qu'ils ne pouvaient plus rester dans le cabriolet, sans craindre d'en fausser les ressorts. Il fallut en conséquence chercher un moyen de se rendre à St. Denis, et de-là à la terre où ils étaient attendus.

On voyait bien passer à chaque instant, sur la route, de ces petites voitures qui vont et viennent sans cesse de Paris à Saint Denis; mais comme c'était un dimanche toutes se trouvaient remplies. On fut donc contraint d'attendre, et cependant le temps s'écoulait; il était près de quatre heures.

Pendant qu'on cherchait les moyens de sortir d'embaras, le pauvre vieux marchand de légumes vint à passer à son tour. En apercevant M. Valstein encore tout crotté du service qu'il lui avait rendu une demi-lieue plus

plus loin, il fait arrêter ses trois ânes, descend précipitamment de sa petite charrette, et s'empresse d'offrir à son tour ses services. — «Que vous est-il donc arrivé, mon cher bon monsieur? — J'ai versé comme vous, mon brave homme, mais je ne puis relever ma voiture aussi facilement que la vôtre; l'essieu s'est brisé. — Nous ne savons comment faire, ajouta la jeune personne, pour gagner le château où nous allons. — Y a-t-il bien loin d'ici à ce château? reprit le bon vieillard. — C'est à une petite demi-lieue au-dessus de St.-Denis, répartit M. Valstein, et je crains bien que nous n'arrivions pas à l'heure du dîner, ce qui me contrarierait beaucoup; car j'aime les bons repas, et je me sens un appétit de tous les diables. — Si j'osais vous proposer, ainsi qu'à mademoiselle... — Quoi donc? lui demanda vivement Herminie. — Ma petite charrette peut contenir deux personnes, en se serrant un peu: il ne s'agit que de retourner la paille toute fraîche de ce matin, et en mettant sur la petite banquettes de bois la redingotte de Monsieur... — J'accepte,

cepte, brave homme, répondit aussitôt M. Valstein. Ma fille, dit-il à Herminie avec intention, n'es-tu pas, comme moi, touchée de l'offre de ce bon vieillard? — Sans doute, répondit-elle en balbutiant: *cela vaut toujours mieux que rien*; et au risque d'être un peu cahotée, je pourrai du moins arriver sans que ma toilette soit endommagée» A ces mots, qui ne répondaient pas tout-à-fait à la reconnaissance qu'éprouvait M. Valstein, le vieux marchand fit avancer sa petite voiture du côté où la jeune demoiselle était restée dans le cabriolet, et passant de l'un dans l'autre avec la plus grande précaution, elle se trouva saine et sauve sur la banquette de la petite charrette aux légumes. Son père s'y mit auprès d'elle. Le jeune jockey eut ordre de conduire à Saint-Denis le beau cabriolet, au simple pas du cheval, afin de le faire mettre en état de retourner le soir à Paris. Le bon vieillard conduisit à pied son grotesque attelage; et au bout d'une demi-heure, Herminie et son père firent, dans Saint-Denis, une entrée triomphale que remarquait en
riant

riant chaque personne qui passait : tout le monde se mettait aux fenêtres pour considérer cette singulière caravane. M. Valstein en riait aux éclats ; mais Herminie, les yeux baissés et se mordant les lèvres, répétait à chaque instant qu'il était bien désagréable de servir ainsi de risée à toute une petite ville. — « Que t'importe ? lui répondait son père, toujours en riant et avec intention : tu ne seras pas crottée ; et comme tu le disais toi même tout à l'heure : *cela vaut toujours mieux que rien* »

En passant sur la place de St.-Denis, Herminie sollicita M. Valstein de prendre une des petites voitures qui s'y trouvent ordinairement, et de laisser là le char triomphal du marchand de légumes. « Nous serons plus commodément, disait elle ; nous arriverons plus vite et surtout plus décemment à la brillante réunion où tu me conduis. — Oh non ! ma fille, lui répondit M. Valstein, ce serait mortifier cet excellent homme qui nous a tirés d'embaras si officieusement ; qui, depuis une demi-lieue, s'est mis pour nous dans la boue,

et

et s'est détourné de son chemin. J'entends qu'il nous conduise ainsi jusqu'à notre destination....» Ces dernières paroles furent un coup de poignard pour Herminie qui persistait toujours dans son opinion.

Pendant ces débats, la petite charrette roulait tout doucement, et nos voyageurs, après avoir traversé St.-Denis, arrivèrent bientôt à l'entrée de l'avenue qui conduisait au château où ils allaient.

Herminie proposa de nouveau à son père de descendre, et de parcourir à pied cette avenue, dont le sol séché par les rayons du soleil, qui dardaient depuis quelque temps, n'offrait aucun risque pour sa toilette. « Non, non, lui dit encore M. Valstein, notre équipage m'est devenu trop cher, pour que je n'en donne pas une représentation à la nombreuse société qui nous attend.»

Les trois ânes en arbalète arrivèrent donc dans la première cour du château, traversèrent la seconde, et pénétrèrent enfin jusques aux marches du vestibule, après avoir défilé
devant

devant les croisées du salon. A la vue de ce grotesque équipage, chacun partit d'un éclat de rire, et courut au-devant de la belle Herminie qui, pourpre de dépit et de honte, descendit de son char empaillé, aux acclamations et aux ris inextinguibles de toutes les personnes réunies autour d'elle.

M. Valstein, en lui donnant la main avec une cérémonie et une dignité qui ajoutaient encore au comique de la situation, raconta ce qui s'était passé. Tout le monde admira l'obligeance, la bonté du vieux marchand de légumes. M. Valstein chargea Herminie de lui remettre un louis, pour le récompenser de ce qu'il l'avait empêchée de crotter sa toilette si recherchée, et lui dit en l'embrassant: « Pardonne-moi cette leçon, ma fille. Souviens-toi qu'on ne doit jamais rougir d'un bienfait, quelle que soit la main qui le dispense, et rappelle-toi ce que dit à ce sujet le bon *La Fontaine* dans une de ses fables:

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LE PETIT SAVOYARD.

Les habitans de la Savoie se sont fait remarquer, en tout temps, par l'amour du travail et la plus scrupuleuse probité. Admis dans les plus beaux hôtels de Paris, on ne s'est jamais plaint qu'ils eussent abusé de la confiance qu'on leur accordait. Accoutumés à vivre de peu, ne changeant point, au sein même de la capitale, leur manière d'exister, ni leurs vêtemens grossiers, ils n'ont qu'un but, qu'un seul désir: c'est d'amasser, à force de peines et de sueurs, une modique somme d'argent, qu'ils portent, joyeux et triomphans, à leurs pauvres familles qui souvent ont bien souffert en leur absence.

Parmi les travaux auxquels ces bonnes gens s'accoutument, le ramonage des cheminées

nées

nées est celui qui leur est spécialement dévolu. Ces ramoneurs vont ordinairement deux ensemble : l'un, d'une taille élevée, pour les grandes cheminées; l'autre, plus petit et presque encore dans l'enfance, afin de pouvoir se hisser dans les petites cheminées des cabinets ou des boudoirs. Ce petit ramoneur est entièrement soumis à l'autorité du plus grand, qui exerce sur lui le pouvoir absolu d'un mentor et d'un maître.

C'était à la fin de l'automne. M. Destival, honnête négociant de Paris, fit monter dans son cabinet deux Savoyards du coin de la rue, pour ramoner sa cheminée. Comme elle était d'une structure moderne, et que le passage était fort étroit, ce fut le plus petit des deux qui fut chargé d'y monter. On couvrit, selon l'usage, l'entrée de la cheminée d'une double nappe, afin d'éviter l'odeur et la fumée de la suie, et d'en garantir l'appartement. Le petit ramoneur une fois mis en oeuvre, le plus grand fut vaquer à d'autres travaux dans la même maison.

Elisa,

Elisa, fille de M. Destinval, attirée par le désir d'entendre la chansonnette que les Savoyards ont coutume de chanter au faite des cheminées, resta dans le cabinet de son père; et voulant écarter la nappe pour mieux entendre, elle la fit tomber, la releva promptement à travers le nuage de suie qui sortait en abondance, et courut aussitôt s'essuyer la figure et les mains, afin qu'il ne restât aucune trace de son étourderie.

Pendant ce temps, le petit ramoneur, après avoir chanté sa chansonnette, descendit de la cheminée; et, se trouvant seul dans le cabinet, il appela son camarade, qui rentra aussitôt, accompagné de M. Destinval et de plusieurs domestiques.

Quand la suie fut ramassée, que le petit Savoyard se fut secoué, nettoyé, et qu'il eut repris sa veste, M. Destinval, satisfait de son service, et plus encore de la gaité franche et naïve du gentil petit montagnard, lui donna un écu pour boire à sa santé. Il sortit aussitôt avec son grand camarade, pour aller l'ai-

der

der à ramasser la suie d'une autre cheminée, que ce dernier avait, pendant ce temps-là, ramonée dans une pièce voisine.

Elisa rentra dans ce moment, et vint raconter à son père ce qui venait de se passer entre les deux Savoyards. Elle avait vu, disait-elle, le plus petit remettre à l'autre l'écu qu'il avait reçu. Elle l'avait entendu se féliciter avec lui d'avoir fait une bonne matinée... une bien bonne matinée.... En un mot, Elisa répéta à son père tout ce qui s'était dit, redit et répondit; car la jeune demoiselle, quoique d'ailleurs sensible et très-aimable, était d'un bavardage que souvent elle poussait jusqu'à l'indiscrétion, et dont ses parens ne pouvaient venir à bout de la corriger.

Quand tout fut remis en ordre dans le cabinet de M. Destival, il voulut faire sa toilette, et ne trouva plus sur la cheminée ses boucles de jarretières en or, qu'il y avait déposées; surpris, inquiet, il cherche partout, et soupçonne d'abord le petit Savoyard de les avoir dérobées. «Cependant, se disait-il, l'air franc

franc et joyeux de ce petit ramoneur, la joie qu'il a témoignée en recevant l'écu que je lui ai donné, tout m'empêche de croire qu'il ait commis ce vol....» En raisonnant ainsi, M. Destival cherchait et recherchait en vain ses boucles d'or. Elisa proposa à son père de demander aux gens de la maison s'ils n'avaient point connaissance de la disparition de ces boucles. « Allez, lui dit M. Destival; mais gardez-vous bien d'émettre aucun soupçon, et bornez-vous à recommander tout bas au portier de dire au petit Savoyard, quand il sortira, qu'il remonte dans mon cabinet, que j'ai à lui parler, une commission à lui faire faire.»

Elisa fut exécuter les ordres de son père. Aucun domestique n'avait vu les boucles en question. Chacun d'eux formait mille conjectures différentes: tous souffraient à la fois de cette aventure. Le plus petit objet qui disparaît est une calamité dans une maison dont tous les domestiques sont honnêtes; le doute seul est un outrage, le moindre soupçon est un supplice.

Elisa,

Elisa, que son penchant funeste à babiller entraînait bien souvent plus loin qu'elle ne le pensait, oubliant en ce moment ce que son père lui avait recommandé, rappela à plusieurs domestiques que le petit ramoneur, en descendant de la cheminée, s'était trouvé seul dans le cabinet de son père. Elle ajouta qu'elle avait cru remarquer sur sa figure, de l'embarras; une certaine émotion, lorsque M. Destival était rentré avec elle dans son appartement, etc., etc. Enfin, elle leur confia, mais sous le plus grand secret, que son père lui-même soupçonnait le petit Savoyard d'être l'auteur du vol. . . . Elle descendit aussitôt donner au portier l'ordre convenu, et remonta précipitamment auprès de M. Destival.

«Non, répétait ce dernier, je ne puis encore me déterminer à croire que ce petit malheureux se soit oublié à ce point. Je veux, je dois m'assurer entièrement de son innocence; et, s'il est coupable, je saurai, tout en lui donnant une forte leçon, le sauver de l'opprobre et peut-être de la vengeance terrible qu'exer-

qu'exerceraient sur lui tous ses compatriotes....»
Comme M. Destinval achevait ces mots, on entendit dans la cour des cris déchirans, et le bruit de coups réitérés; ce qui avait attiré dans un instant tous les gens de l'hôtel et les personnes qui passaient dans la rue. M. Destinval ouvre sa fenêtre, et aperçoit le pauvre petit Savoyard que frappait encore son grand camarade, et qui, les mains jointes et tout meurtri de coups, protestait de son innocence. M. Destinval descend aussitôt, croyant que le vol est avouée par l'enfant qu'il projette de soustraire à son funeste sort. Sa fille le suit, s'imaginant aussi que le voleur est découvert; mais quelle fut leur douleur, d'entendre un des domestiques, qui tenait encore le petit ramoneur par les cheveux, s'écrier: «Où, c'est là le coupable; c'est lui qui nous a tous exposés au soupçon le plus cruel, le plus indigne de nous; il paiera cher le mal qu'il nous a fait. — Eh! quelles preuves avez-vous pour le condamner ainsi? dit M. Destinval, perçant la foule. — En est-il de plus forte, répond le domestique, que votre accusation elle-

elle-même? — Qui vous a dit que je l'accusais? — Mademoiselle Elisa. Pourquoi voulez-vous épargner un petit scélérat qui nous a tous compromis? — Quoi! ma fille, reprit M. Destinval, avec indignation, vous avez pu violer le secret que je vous avais tant recommandé!... Non, non, ajouta-t-il, j'atteste, au nom de l'honneur, que je n'ai point accusé cet enfant; je n'ai pu concevoir que de simples soupçons, et j'étais loin de m'attendre, en les confiant à ma fille, qu'elle en ferait un si cruel usage. »

Pendant que M. Destinval parlait ainsi, le petit Savoyard, prosterné à ses pieds, implorait sa justice, criait miséricorde. Elisa, confuse et tremblante, s'apercevait, mais trop tard, de sa funeste imprudence. Enfin, les domestiques, toujours acharnés, et les passans réunis, et prompts à céder à la première impression qui les frappe, demandaient à grands cris que le voleur fût conduit au corps-de-garde, et livré à la justice, quand la femme-de-chambre d'Elisa, accourant éperdue, remet

à M. Destinval ses boucles d'or qu'elle avait trouvées enveloppées dans la nappe qu'on avait mise devant la cheminée du cabinet, pendant que le petit Savoyard la ramonait, et que la curiosité d'Elisa avait fait tomber.

On peut se figurer quel fut le désespoir de cette jeune personne, en reconnaissant, avec tout le monde, l'innocence du pauvre petit ramoneur, qui, dans ce moment même, implorait encore sa pitié. Elle tomba presque sans connoissance dans les bras de son père. Les domestiques pâlirent, en se repentant d'avoir cru aussi légèrement une jeune indiscreète. Tous les passans se retirèrent, en disant qu'il était affreux de maltraiter ainsi l'innocence. Le grand Savoyard ne savait comment adoucir les coups dont il avait accablé son petit camarade; et M. Destinval, en désignant à Elisa les meurtrissures dont ce pauvre enfant était couvert, lui dit : « Vous voyez votre ouvrage. — Je saurai réparer ma faute, s'écria la jeune personne; je veux moi-même soigner, guérir cet infortuné; et, si vous le

D

per

permettez, mon père, je l'attache à mon service; il ne me quittera jamais. — J'y consens, ma fille, reprit M. Destinval: puisse-t-il te rappeler sans cesse que le moindre mot, transmis et mal interprété, quelle que soit la pureté de nos intentions, produit souvent les effets les plus terribles, et peut faire le malheur de toute notre vie!»

Peu à peu les qualités de son âme s'évanouissent et se dissipent sans place à une exigence rigide, à une durée d'autant plus pénible, que souvent l'homme ne s'aperçoit pas de ses

LES PAPILOTES

Monsieur de Saint-Victor, ancien agent de change, après s'être vu père d'une famille assez nombreuse, n'avait, pour unique soutien de sa vieillesse, que la plus jeune de cinq filles, que la mort avait épargnée, et sur laquelle il réunissait toute sa tendresse. Théonie, tel était le nom de la jeune demoiselle, entra à peine dans son adolescence: privée de sa mère depuis long-temps, et confiée aux soins d'une ancienne et respectable gouvernante qui l'avait vue naître, elle avait pris la funeste habitude de tout faire au gré de son caprice, de ne suivre que ce que lui dictait son imagination vive et sans expérience; en un mot, elle ordonnait dans la maison de son père, comme si elle en eût été l'unique souveraine.

Peu à peu les qualités de son âme aimante et sensible firent place à une exigence ridicule, à une dureté d'autant plus pénible, que souvent Théonie ne s'apercevait pas de l'effet qu'elle produisait sur l'esprit de toutes les personnes qui l'environnaient. Un domestique oubliait-il quelque légère commission dont l'avait chargé la jeune demoiselle, il en recevait les reproches les plus humilians. Tel autre tardait-il un seul instant d'arriver au premier coup de sonnette, c'était un crime impardonnable qui toujours lui attirait mille remontrances, et jusqu'à la menace d'être chassé de la maison. La femme de chambre passait-elle un seul oeillet du corset de Théonie, celle-ci, rouge de colère et frappant du pied, s'écriait, d'une voix aigre et glapissante: "Je suis lacée tout de travers: vous êtes d'une gaucherie, d'une ineptie!"

La coiffait-elle, Théonie trouvait que ses cheveux ne bouclaient pas assez, qu'ils tombaient sur ses yeux, qu'ils la gênaient, qu'ils l'excédaient. Lui essayait-elle une robe, elle allait affreusement; la taille était sans grâce, la

garniture trop épaisse, les manches pas assez plissées, et mille autres défauts semblables. Un domestique la servait-il à table, jamais il ne lui donnait d'assiette à propos : il fallait toujours, disait-elle, qu'elle demandât plusieurs fois à boire avant de l'obtenir; tantôt on lui donnait trop d'eau, tantôt on lui donnait trop de vin. C'était bien pis encore quand on lui apportait des chaussures, elles étaient trop courtes, trop longues, trop larges, trop étroites; elles lui rendaient le pied affreux, elles n'étaient jamais de la couleur qu'elle avait ordonnée. Enfin tout semblait concourir à la contrarier, à l'impatienter; et, à l'exception de son père, il n'était personne auprès d'elle qui ne souffrît de la brusquerie de son caractère.

Tant de caprices et de despotisme fatiguèrent tous les gens de la maison, au point que la plupart s'en plainquirent hautement à M. de Saint-Victor, et résolurent de quitter son service, quelques regrets qu'ils eussent de se séparer d'un aussi bon maître. Celui-ci, qui gé-

missait en secret de la conduite de sa fille, mais qui ne voulait la ramener à la douceur que par un moyen qu'il projetait depuis long-temps, invita ces bonnes gens à ne pas faire la moindre attention aux reproches, aux crailleries de la jeune despote; il leur recommanda surtout de n'y répondre que par un sourire; et de ne jamais obéir à ses ordres, quand elle les donnerait avec aigreur.

Ce plan fut suivi avec fidélité. Théonie appelait-elle quelqu'un avec son ton de dureté ordinaire, personne ne lui répondait; faisait-elle une question, ordonnait-elle avec son arrogance accoutumée, chacun lui riait au nez, s'éloignait en haussant les épaules, et la laissait dans un étonnement que sa colère seule pouvait égaler. Elle s'en plaignit amèrement à son père, s'imaginant qu'elle allait faire chasser les téméraires qui avaient osé lui manquer de respect à ce point; mais M. de St.-Victor lui dit avec ce calme d'un père tendre et d'un esprit observateur: "Tu te plains avec raison, ma Théonie; il semble

en

en effet que tous nos gens aient formé la résolution de ne plus t'obéir; mais ne serait-ce pas plutôt ta faute que la leur? Souvent je t'ai vue les rudoyer, abuser de leurs soins et de leur patience. Ta vieille bonne elle-même n'en est pas exempte; elle en souffre moins que les autres, parcé qu'elle a soigné ton enfance, et qu'elle a pour toi la tendresse d'une mère. N'oublie pas, ma fille, que le moyen le plus sûr d'être bien servi, c'est de faire éprouver à ceux qui y sont obligés, du plaisir à remplir leurs devoirs. Je vais t'en donner une preuve: je suis le maître ici, et j'ai le droit d'y commander avant toi; mais je ne l'ai jamais fait sentir à aucun de mes domestiques: aussi tous me sont-ils aussi dévoués, qu'ils semblent devenus indifférens envers toi . . . „En achevant ces mots, M. de St.-Victor tire avec force et à plusieurs reprises le cordon de sonnette de son appartement; à l'instant même tous ses gens entrent de différens côtés, et presque tous à la fois. — “Qu'est-il donc arrivé à Monsieur? dit en entrant son valet-de chambre. — Monsieur

sieur se trouverait-il incommodé? lui demanda son laquais. — Est-ce que le feu serait chez vous? lui demanda brusquement son cocher. — Serait-il arrivé quelque accident à ma chère petite? dit la vieille bonne accourant toute tremblante. — Je te l'avais bien dit, reprit M. de St.-Victor à sa fille. . . . Non, mes bons amis, ajouta-t-il en les regardant tous avec émotion, il ne m'est rien arrivé: je ne voulais que donner une preuve de votre zèle à Théonie qui prétend qu'on ne peut obtenir de vous le moindre service. . . . „Chaque domestique, fidèle aux ordres de M. de St.-Victor qui leur fit en ce moment un signe d'intelligence, se retira de nouveau en souriant et en haussant les épaules. Théonie, plus furieuse que jamais, déclara à son père qu'elle avait résolu de ne plus leur adresser un mot, et de se passer de leurs soins. „Se serve d'eux qui voudra, s'écria-t-elle avec aigreur. Non, je ne veux pas qu'un seul d'entr'eux, pas même ma vieille gouvernante, mette le pied dans mon appartement. — C'est le moyen de n'être jamais

inter-

interrompue dans tes occupations, lui répondit son père. — Je ferai tout moi-même : mon lit, ma chambre, ma toilette. — Tu seras sûre alors que chaque chose sera faite à ta guise, ajouta M. de St.-Victor. — Je prétends même, continua Théonie, qu'aucun d'eux ne me serve à table, et pour cela je ferai placer près de moi une des servantes en acajou, qui sont dans la salle à manger, et sur la laquelle je trouverai tout ce qui me sera nécessaire. — J'approuve ton plan, ma fille, et te promets de donner des ordres pour que tout soit fait suivant ta volonté. — Quel plaisir j'aurai de prouver à tous ces gens-là que nous pouvons nous passer d'eux ; que nous pourrions nous dispenser de les payer, de les nourrir, de les combler de présens qui souvent n'en font que des ingrats ! — Je souhaite, ma Théonie, que tu leur donnes cette leçon.

Dès le même jour notre jeune étourdie se servit elle-même à boire au dîner, se
donna

donna des assiettes, coupa son pain, en regardant à son tour avec malice les domestiques qui l'entouraient, et paraissaient surpris d'un aussi grand changement. . . . Il est vrai qu'elle cassa une caraffe de cristal, une assiette de porcelaine, et répandit une quantité de vin rouge sur la partie de la nappe qui l'environnait. Mais son père lui dit avec sa douceur ordinaire : "Il faut bien payer son apprentissage et s'accoutumer à tout.,, Le soir, en rentrant du spectacle, Théonie plia avec soin son schall, serra ses gants et son chapeau. La femme - de - chambre se présenta pour la délayer, lui ôter sa robe et lui mettre des papillotes, ainsi qu'elle avoit contume de le faire tous les soirs. "Je n'ai pas besoin de vous, lui dit brusquement Théonie, j'ai acheté un corset qui lace par devant, je rangerai moi-même tout ce qui compose ma toilette, et me mettrai des papillotes. Oui, Mademoiselle, vous avez beau rire et tourner la tête, je me mettrai des papillotes. . . .", Enfin la vieille bonne qui l'avait élevée, vint lui demander la clef de sa chambre pour faire la

couverture de son lit et la coucher selon son usage. Théonie la refusa, quelques instances réitérées que lui fit cette digne et excellente femme.

Ce qui acheva surtout d'étonner les personnes attachées à la maison, et M. de St-Victor lui-même, ce fut de voir le lendemain matin la jeune demoiselle frotter son appartement, balayer, housser, faire son lit et mettre tout en ordre.... Il est vrai qu'elle avait cassé un grand miroir de toilette, déchiré un couvre-pied de mousseline brodée, et répandu l'huile d'une veilleuse sur une bergère de pékin bleu-ciel; mais son père lui répétait avec sa bonté ordinaire: "Il faut bien faire son apprentissage, et s'accoutumer à tout, ,,

Théonie voulut aussi faire son feu. Munie d'un briquet dont la veille elle avait fait l'emplète, elle se mit à le battre, parvint à allumer l'amadou, et bientôt après, à enflammer plusieurs bûches qu'elle avait entassées dans

dans sa cheminée Il est vrai qu'elle se brûla un peu les doigts, qu'elle s'y donna plusieurs coups du briquet, et que la trop grande quantité de bois qu'elle avait mise dans la cheminée, fut sur le point de mettre le feu à la maison; mais M. de St.-Victor, entrant fort à propos, s'empessa de l'éteindre, en répétant toujours avec calme: "Il faut bien s'accoutumer à tout,,"

Quelques heures après, Théonie descendit au salon où se trouvaient réunies plusieurs personnes invitées à dîner. On ne put s'empêcher de remarquer le désordre qui régnait dans sa toilette. Sa robe, mise tout de travers, formait, sur ses épaules, les plis les plus ridicules. Le nouveau corset, lacé par devant, mais trop serré sans doute par le bas, remontait si haut, qu'on n'apercevait plus le joli col de Théonie, qu'elle avait inutilement orné d'un collier riche et élégant. Son fichu, mis de côté, cachait entièrement une de ses épaules, tandis que l'autre était tout-à-fait à découvert. Sa ceinture, arrangée

gée

avec assez de grâce par devant, formait par derrière un noeud lourd et chiffonné, qui faisait le plus mauvais effet du monde. Mais ce qui surtout frappait la vue des personnes accoutumées à voir Théonie coiffée avec soin, c'étaient ses cheveux qui, mis par elle en papillotes, ne frisaient aucunement, et tombant aplatis sur son visage, couvraient ses yeux charmans, et lui donnaient une physionomie si extraordinaire, que chacun se mit à éclater de rire, et lui demanda la cause d'un changement aussi subit. M. de St.-Victor fit part à tout le monde des grands projets de la jeune réformatrice, et feignit d'y applaudir et de les approuver.

Cependant Théonie avait été profondément blessée du rire ironique et général qu'avait excités sa nouvelle toilette. Ce qui surtout l'avait touchée le plus, c'était d'entendre dire que ses cheveux plats et collés sur son front, altéraient la fraîcheur de son teint, nuisaient à la délicatesse de ses traits. On consent volontiers à paraître moins élégante dans sa
mise;

mise ; mais passer pour laide , lorsqu'on est jolie , c'est un supplice cruel . Il était au-dessus des forces de la jeune personne ; elle projeta donc de se remettre elle-même des papillotes , et pour que ses beaux cheveux blonds pussent friser , et former une *titus* ondoyante , le soir même , étant seule dans son appartement , elle les passa et repassa au fer . Il est vrai qu'elle se brûla le haut d'une oreille , et qu'elle se fit au front une autre brûlure assez forte ; mais elle s'en consola , se couvrit la tête d'un fichu de nuit , et s'endormit dans le doux espoir de paraître le lendemain mieux coiffée que jamais , et de prouver par cela même qu'elle pouvait se passer de tout le monde .

Quelle fut à son réveil sa surprise de voir , en dénouant le fichu , presque toutes les papillotes tomber à ses pieds , avec la mèche de cheveux que chacune d'elles renfermait ! Elle passe en tremblant la main sur sa tête , s'élançe devant une glace , et reconnaît alors , mais trop tard , que le fer , dont elle n'avait pas
coutu-

coutume de faire usage, était beaucoup plus chaud qu'elle ne le pensait, et que tous ses cheveux étaient brûlés. Un cri de désespoir lui échappe en ce moment. Il attire dans sa chambre tous les domestiques de la maison qui, à l'exception de la vieille gouvernante, se disposaient à rire aux éclats; mais les pleurs de Théonie, qui coulaient en abondance, les retinrent. M. de St.-Victor entre aussitôt, également effrayé par le cri qu'il venait d'entendre; et moins discret que tous ses gens, en apprenant ce qui cause le chagrin de sa fille, il ne peut s'empêcher de rire à l'aspect de cette jeune tête à moitié tondue, et dont les cheveux grillés çà et là, contrastaient si singulièrement avec la jolie figure, dont la veille encore ils faisaient le plus bel ornement.

On fut obligé de raser entièrement la tête de Théonie. Pendant plus de six mois elle fut réduite à porter une perruque qui, quoique parfaitement assortie à la couleur de ses cheveux, était néanmoins très-loin d'être aussi

aussi avantageuse à sa figure. Elle sentit alors qu'il est impossible de vivre dans la société, sans le secours de ceux qui la composent. Elle avoua tous les torts qu'elle avait eus envers les personnes attachées à son père, les pria de les oublier, et devint aussi douce, aussi indulgente, qu'elle avait été jusqu'alors injuste et difficile. Tous reprirent auprès d'elle leur service accoutumé, et chacun d'eux, trouvant dans l'accueil que lui faisait Théonie, la récompense de son zèle et de ses soins, redoubla d'empressement pour exécuter ses ordres et prévenir ses moindres désirs.

Pendant ce temps, les beaux cheveux brûlés repoussèrent, la perruque fut supprimée; Théonie redevint d'autant plus jolie, qu'un air de douceur et de satisfaction continuelle ajoutait encore à l'éclat de ses charmes; seulement la brûlure, faite à son front par le maudit fer à papillotes, avait laissé une marque légère, dont la trace fut ineffaçable; et chaque fois que Théonie se regardait

gardait dans une glace, ce signe mémorable semblait lui dire: "Vouloir tout faire est au-dessus de nos forces, et qui que nous puissions être, nous avons tous besoin les uns des autres."

LE DANGER D'ÊTRE
PARTES

De tous les défauts qu'on peut avoir, le plus dangereux est celui de ne pas vouloir être utile à son prochain.

Le plus grand de tous les vices est celui de ne pas vouloir être utile à son prochain.

LE DANGER D'ÉCOUTER AUX
PORTES.

De tous les défauts qu'on puisse avoir, la curiosité est celui qui, le plus particulièrement, dégrade l'âme et fait supporter de pénibles humiliations.

Madame de Volmars, riche veuve d'un officier distingué dans la marine, avait trois enfans : deux garçons, nommés Jules et Adolphe, et une fille, appelée Claire. Tous les trois faisaient les délices et la consolation de cette mère adorée. Les deux frères se destinaient à suivre la carrière honorable que leur père avait parcourue si glorieusement; et déjà leur ardente ima-

ima-

imagination n'était rempli que des hauts faits des *Duquesne*, des *Jean Bart* et des *Duguay-Trouin*. Ils étaient venus passer au château de *Volmars*, situé près Paris, le mois des vacances accordé aux élèves de l'École de la Marine. Leur arrivée avait produit une grande joie, et *Claire* partageait l'ivresse de sa mère, en revoyant les aimables compagnons de son enfance.

Le cœur de *Claire* était excellent; mille qualités aimables la faisaient remarquer et chérir; mais elles étaient souvent altérées par une curiosité dont rien, jusqu'à ce jour, n'avait pu la corriger.

Cent fois les domestiques l'avaient surprise écoutant ce qu'ils disaient, épiant ce qu'ils faisaient. Madame de *Volmars* elle-même l'avait trouvée plus d'une fois à la porte de son appartement, tandis qu'elle conférait secrètement avec quelqu'un; souvent aussi elle l'avait surprise cachée dans un cabinet, tapie au fond d'une armoire, pour être à l'af-

fût

fût de tout ce qui se passait. Ni la peur, ni la confusion n'avaient pu guérir cette curieuse insatiable. Etait-elle à la promenade, son attention à écouter tout ce qui se disait autour d'elle, était si forte, qu'elle ne pouvait répondre aux différentes questions qu'on lui faisait, ni profiter d'aucune observation de sa mère.

Déjà madame de Volmars avait inutilement essayé de corriger dans sa fille ce défaut qui nuisait évidemment à son bon naturel et à l'amabilité de son caractère; elle sentit que les avis et la patience sont impuissans pour rompre une habitude enracinée. Elle résolut donc d'employer tout ce qui pourrait frapper fortement l'imagination de Claire. Un soir d'été, qu'elle l'avait conduite au jardin des Tuileries, que remplissait un nombre infini de personnes, Claire était si obstinément occupée à entendre tous ceux qui parlaient autour d'elle, que madame de Volmars, décidée à lui donner une forte leçon, leva le siège, la laissa seule au milieu d'une foule

innom-

innombrable, et sans autre appui qu'un ancien domestique, à qui elle avait confié son secret, et qui, caché derrière un arbre, était chargé d'examiner l'embarras où se trouverait la jeune curieuse, et de la suivre sans qu'elle s'en aperçût.

Claire, fatiguée de prêter l'oreille à ce qu'on disait et redisait à ses côtés, regarde autour d'elle, interdite, tremblante, cherche partout sa mère, et se trouvant abandonnée au milieu de tant de monde, ne sachant quel parti prendre, elle laisse échapper des larmes de dépit et de crainte. Aussitôt elle est entourée de plusieurs personnes, dont les questions multipliées ajoutent encore à sa confusion. Elle n'ose, elle voudrait dire son nom; elle s'éloigne, revient, s'éloigne encore, cherche des yeux, et ne peut croire que madame de Volmars l'ait jetée dans un embarras si cruel; enfin, fatiguée des mille et mille questions des uns, piquée et confuse des éclats de rire des autres, elle se détermine à sortir des Tuileries et à regagner seule

le

le quartier du Luxembourg qu'elle habitait. En approchant de la grille, elle rencontre l'ancien domestique qui de loin s'était attaché sur ses pas; aussitôt elle court vers lui, implore son secours, lui raconte son étrange aventure, et lui témoigne toutes les inquiétudes que lui donnait cette brusque disparition de sa mère. Un sourire échappé à ce digne homme, rassure la jeune abandonnée qui, devinant alors que madame de Volmars n'avait eu d'autre but que de la corriger, se rend à pied jusqu'à l'hôtel avec le vieux serviteur. Elle y reçut la plus vive remontrance et la certitude d'éprouver le même abandon, toutes les fois que son penchant à la curiosité l'entraînerait jusqu'à négliger la conversation de sa mère, pour ne s'occuper que de ce que disaient entr'eux des étrangers dont l'entretien pouvait quelquefois être dangereux, et même contraire à la pudeur.

Madame de Volmars s'était flattée en vain que cette aventure pourrait corriger Claire: sa curiosité reprit avec plus de force que jamais.

jamais. Elle trouva surtout de quoi l'exercer pendant le séjour que Jules et Adolphe firent au château. Ils la rencontraient, à chaque instant, suivant leurs pas, épiant leurs démarches, écoutant leurs moindres entretiens. Déjà ils avaient essayé de la corriger par plusieurs espiègeries, si familières aux écoliers. Un jour, entr'autres, qu'ils étaient dans leur appartement occupés à jaser ensemble, ils aperçurent derrière la porte, restée entr'ouverte, le bout d'une petite jupe blanche que le vent poussait du côté de la boiserie. Convaincus, à cette vue, que l'incurable les espionnait encore, ils se font signe, et se promettent de s'en venger. Adolphe se lève doucement, et s'avançant vers la porte sur la pointe du pied, il la ferme brusquement, et par ce moyen la jupe de Claire se trouve engagée au point qu'il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de s'arracher du piège où elle était prise. Crier, c'eût été divulguer de nouveau sa curiosité, et faire rire à ses dépens ; rester ainsi clouée, quelqu'un pouvait passer dans le corridor, et reporter à madame de

de Volmars la situation coupable où elle se trouvait; elle prit en conséquence, le parti de quitter ses vêtements, et de se sauver, nue en chemise, dans son appartement. Comme elle parcourait ainsi le grand corridor du château, elle aperçoit, tout au bout, un des jardiniers, qui, venant au-devant d'elle, se met à crier, en riant à gorge déployée: "Ah! mon bon dieu! quoiqu' c'est que c'fantôme-là!", Claire, honteuse et hors d'elle-même, revient aussitôt sur ses pas, gagne un escalier dérobé, et arrive enfin, toujours en chemise, et transie du froid et de frayeur, chez la femme de chambre de sa mère. Celle-ci, surprise et se moquant d'elle à son tour, fut lui chercher d'autres vêtements, avec lesquels elle reparut, quelques instans après, au salon, où il lui fallut supporter les railleries de ses deux frères et les nouveaux reproches de madame de Volmars, à qui les deux espiègles avaient remis la défroque de la curieuse.

Un autre jour, c'était à la fin de l'automne, madame de Volmars, voulant donner à ses
deux

deux fils une fête avant leur départ pour l'École de la Marine, avait invité à un bal toute la jeunesse des environs. Claire était, ce jour-là, d'une parure élégante et recherchée. Déjà un grand nombre de personnes s'étaient réunies dans le salon. Jules et Adolphe étaient encore dans leur appartement, et s'occupaient à faire voir leurs cartes marines et leurs dessins à plusieurs jeunes gens du voisinage. Un léger bruit que fit la clef de la porte, leur confirma sans peine que l'incorrigible regardait par le trou de la serrure.

Jules, qui joignait à l'espièglerie de son âge l'attachement le plus vrai pour sa soeur, voulant, à son tour, la corriger d'un défaut aussi abject que dangereux, feignit de sortir un instant. Aussitôt Claire s'éloigne avec la rapidité de l'éclair. Jules, qui s'était muni d'un morceau de pastel noir et d'une lumière, après avoir fermé la porte en sortant, écrit au-dessus du trou de la serrure, et en renversant l'ordre des lettres, ces deux mots: *Curieuse incurable*. Il rentre aussitôt dans l'appartement dont il referme la porte,

E

et

et se remet de nouveau à jaser et à rire avec ses jeunes amis. A peine la conversation avait-elle recommencé, que la jeune personne revint furtivement écouter ce qu'ils disaient. Comme elle s'aperçut qu'on avait ôté la clef de la serrure, elle regarda ce qui se passait dans l'appartement; et pour cela, appuyant son front au-dessus, et justement sur l'endroit où Jules avait tracé l'inscription, ces deux mots: *curieuse incurable* se trouvèrent empreints sur le front de la jeune demoiselle qui, loin de s'en douter, le corridor étant en ce moment très-obscur, descendit, quelques instans après, au salon où ses deux frères et tous leurs amis étaient rassemblés.

Dès que madame de Volmars eut aperçu le tour qu'on avait joué à sa fille, elle en ressentit une joie secrète, et recommanda à chacun de ne point détromper la curieuse. En effet, pendant plus de deux heures, Claire dansa, étala ses grâces, portant partout et présentant à tout le monde l'indication de son vilain défaut. Cependant elle s'apercevait que
telle

telle personne qu'elle abordait, réprimait un grand éclat de rire; que telle autre, en la désignant, parlait bas à l'oreille de son voisin, et semblait s'amuser à ses dépens. Surprise, inquiète, elle croit que quelque chose est dérangé dans sa parure; elle va se regarder dans une glace, aperçoit l'inscription fatale, et reconnaît qu'elle est le jouet de toute l'assemblée. Elle jette un cri de surprise et de frayeur, s'enfuit, s'enferme dans sa chambre, où elle s'obstine à rester, quelques sollicitations qu'on lui fit de reparaitre dans le bal.

Jules, en avouant qu'il était l'auteur de cette espièglerie, parut désolé de la forte impression qu'elle avait faite sur sa sœur. Vingt fois il fut à la porte de sa chambre la supplier de descendre au salon; il ne put rien obtenir que cette réponse: „Jamais je n'oublierai ce tour abominable; on ne me reverra point... » En effet, le bal continua et se termina sans sa présence. Madame de Volmars consola Jules du chagrin qu'il avait, en lui faisant sentir l'importance du service

qu'il rendait à sa sœur, mais, afin de ne pas nuire à l'amitié qui existait entre eux, elle lui recommanda et fit promettre à toute l'assemblée de ne point nommer à Claire l'auteur de cette forte et salutaire leçon.

Le lendemain Claire se rendit auprès de sa mère. Le dépit et la honte avaient fait place à la réflexion. Loin de se plaindre et de murmurer, elle embrassa madame de Volmars avec une expression et un calme étonnans; elle lui avoua qu'elle avait passé la nuit entière à considérer les dangers et le ridicule auxquels l'avait exposée son insatiable curiosité. Elle protesta que sa résolution était irrévocable, que jamais elle ne prêterait l'oreille à rien de ce qu'on pourrait dire, à rien de ce qu'on pourrait faire; enfin, elle termina par supplier sa mère de lui désigner celui des jeunes gens qui était l'auteur de l'inscription dont quelques traces étaient encore sur son front, affirmant qu'elle le regardait comme son meilleur ami, et qu'elle l'aimerait toute sa vie.

Madame de Volmars, surprise et attendrie jusqu'aux larmes, embrassa mille fois son aimable fille; et faisant entrer Adolphe et Jules, elle lui présenta ce dernier comme l'inventeur de l'inscription. »Je m'en doutais, s'écria Claire, en se jetant dans ses bras. Qu'il m'est doux de lui devoir un aussi grand service, et de trouver dans mon frère aîné mon ami le plus cher!» Jules, aussi ému que fier de son entreprise, pressait également sa soeur contre son sein. Il demanda à sa mère de renouveler, avant leur départ pour l'Ecole de la Marine, la danse dont Claire avait été privée. Madame de Volmars s'empessa de satisfaire à cette demande si légitime: dès le surlendemain, la fête fut renouvelée. Aussitôt que la jeune personne parut, conduite par son frère bien-aimé, tous les yeux se fixèrent sur eux; de nombreux applaudissemens retentirent de toutes parts; alors Jules, à la place de la fatale inscription, déposa sur le front de Claire une couronne de roses blanches, comme un signe éclatant de la pureté de son cœur et d'un caractère

accom-

accompli. Claire, partageant l'ivresse de Jules et de toute l'assemblée, éprouva en ce moment que le plus grand bonheur est de savoir se vaincre soi-même, et que les ridicules, les travers, les défauts même, rien ne résiste à la réflexion que fait naître la confiance.

LE FAUTEUIL DU GRAND- PÈRE.

Monsieur de Lirné, ancien jurisconsulte; et d'un grand âge, était depuis long-temps attaqué des infirmités de la vieillesse; ce qui souvent le forçait de rester dans un fauteuil où il recevait les soins et toutes les marques de la tendresse que lui portait madame de Rainefort, sa fille unique, veuve depuis cinq ans d'un capitaine d'artillerie, mort au champ d'honneur.

Mada..

Madame de Rainefort avait deux enfans, un fils âgé de douze ans, nommé Stéphane, et une fille, son aînée d'un an, appelée Alphonsine. Ces deux enfans se ressemblaient par les traits du visage et le son de la voix; mais ils étaient loin d'avoir le même caractère et les mêmes penchans. Stéphane, vif, enjoué, caressant, trouvait tout à son gré, ne témoignait jamais d'humeur, traitait également le pauvre et le riche, le faible et le puissant; ni l'orgueil ni l'égoïsme n'avaient pu trouver accès dans son cœur. Ne distinguer les hommes que par leur mérite, ne s'attacher qu'à leur bonté, qu'à leur affabilité, telle était la devise de Stéphane, tel était le fruit de ses nombreux entretiens avec son grand-père dont il préférait souvent la société à celle des jeunes gens de son âge, et aux cercles les plus brillans.

Alphonsine, au contraire, ne s'attachait qu'aux dehors qui charmaient les yeux; la beauté de sa taille et le charme de sa figure lui faisaient croire que rien ne pouvait leur être comparé. Sa fierté ne lui faisait trouver

de

de charmes que dans le luxe et l'élégance ; elle n'attachait de prix qu'aux objets rares qui annonçaient l'opulence. Cultiver les talens, former son éducation, orner son âme des vertus qui font le plus chérir et respecter son sexe, tout cela n'était pour Alphonsine que fastidieuses inutilités, que temps perdu, consacré entièrement à l'ennui.

Parmi les meubles riches et recherchés qui paraient le salon de madame de Rainefort, se trouvait un ancien fauteuil de bois de hêtre, garni d'un vieux cuir rouge, attaché par des clous autrefois dorés, et qui n'offraient plus qu'un métal noirâtre, entre lesquels paraissait çà et là un reste de franges antiques, où la poussière se tenait obstinément attachée. Ce grand fauteuil, monté sur quatre roulettes, et dont le dos se renversait à volonté au moyen d'une double crémaillère, était le siège accoutumé du respectable M. de Lirné. Il s'y trouvait bien plus à son aise que dans les meubles modernes, dont les formes aiguës et la pose gênante lui paraissaient aussi ridicules qu'incommodes.

Stéphane

Stéphane, qui ne voyait dans ce meuble gothique qu'un lieu de repos où son grand-père oubliait souvent ses infirmités, prenait plaisir à le conserver, à le raccommoder, en un mot, à y ajouter tout ce qui pouvait contribuer au plaisir et à l'aisance du vénérable vieillard.

L'hiver commençait-il, Stéphane adaptait au sommet du fauteuil de son grand-père, une draperie qui préservait de la moindre froidure sa tête chauve et ses organes affaiblis par les ans; les beaux jours commençaient-ils à renaître, Stéphane ornait le devant du fauteuil d'une petite tablette de bois de noyer, sur laquelle il déposait chaque jour des fleurs printannières, dont la vue et le parfum ranimaient le vieillard, en lui offrant le souvenir de ses belles années. Souvent M. de Lirné était ainsi roulé par son petit-fils aux rayons du soleil, qui le réchauffaient et lui rendaient sa force et sa gaité; souvent aussi, après plusieurs circuits, il s'endormait dans son fauteuil, le sourire sur les lèvres, et paraissant bénir l'aimable enfant qui se plaisait,
par

par tant de soins et d'égards, à prolonger ses jours, à embellir la fin de sa carrière.

Alphonsine était loin de partager les devoirs que son frère rendait à leur aïeul. Jamais elle n'avait roulé une seule fois l'énorme et antique fauteuil; jamais elle n'y avait déposé la moindre fleur: son plus grand supplice, au contraire, était de voir ce vieux meuble faire une disparate aussi grande avec les beaux meubles de riches étoffes et de bois d'acajou, qui remplissaient le salon. Cent fois, si elle l'eût osé, elle eût brisé ce vieux siège qui humiliait son orgueil: « Oui, » dit-elle un jour dans son dépit, *« dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil. »*

M. de Lirné, dont les organes n'étaient pas entièrement affaiblis, avait remarqué l'antipathie d'Alphonsine pour son meuble chéri; il avait même entendu ces paroles dures et pénibles: *« Dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil. »*

teuil. » Ces mots coupables pesaient sur son cœur, et il résolut de donner à sa petite-fille une leçon dont elle conservât longtemps le souvenir.

Sous le siège de ce fauteuil, M. de Lirné avait fait pratiquer, à l'insu de tout le monde, une cassette dont lui seul avait la clef, et où il déposait tout ce qu'il avait de plus précieux. Chaque âge a sa manie : celle de la vieillesse est de se séparer le moins possible du trésor amassé par son travail et son économie.

Un jour, Alphonsine, invitée pour le soir à une fête où devaient se réunir les femmes les mieux mises de sa société, se plaignit hautement de n'avoir pas une robe assez élégante ; elle désirait surtout une garniture de fleurs artificielles, ainsi qu'elle en voyait porter à toutes les jeunes personnes de son rang et de sa fortune ; mais madame de Rainefort, qui voulait habituer sa fille à une sage économie, avait fixé ses mois de dépense à une certaine somme, qu'Alphonsine avait dissipée d'avance. Il était donc irrévocablement

ment décidé que la jeune coquette irait à la fête avec une simple robe de crêpe blanc. Désolée d'avoir dépensé tout son mois en bagatelles, Alphonsine exprimait son chagrin devant son grand-père, qui feignit de n'y pas faire attention.

Quelques heures après, elle rentra dans l'appartement de M. de Lirné, à qui elle peignit de nouveau ses regrets et son désespoir. — «Eh bien! ma petite, dit le respectable vieillard en souriant, pour te consoler de n'avoir pas une toilette plus recherchée, sois une fois utile à ton grand-père; prends cette clef, et oblige-moi d'ouvrir le dessous de mon fauteuil; là, de ce côté....» Alphonsine rougit, hésite et s'imagine qu'il est peut-être question d'enlever certain vase mystérieux qui se trouve ordinairement sous les meubles de cette espèce. Elle veut s'excuser, elle feint de ne pouvoir ouvrir la serrure; le vieillard jouit de sa méprise: enfin, elle tourne la clef d'une main tremblante et, détournant la tête, ouvre le dessous du fauteuil.... et aperçoit une jolie corbeille
par-

parfumée, couverte de satin bleu, qui contenait une garniture complète en roses blanches, dont l'élégance égalait la fraîcheur. Elle comprit alors l'aimable leçon de son grand-père, avoua que jamais surprise ne lui avait été plus agréable, et courut aussitôt faire poser sur sa robe de crêpe le riche ornement auquel elle était loin de s'attendre.

Mais l'antipathie d'Alphonsine pour le vieux fauteuil ne fut pas encore entièrement détruite; elle ne pouvait s'accoutumer à le voir figurer parmi les causeuses et les gondoles modernes dont il était entouré dans le salon. Elle n'osait plus exprimer tout haut son aversion pour ce meuble; mais dès que M. de Lirné ne l'occupait plus, elle le cachait dans un coin de l'appartement, et mettait devant lui tout ce qui pouvait le dérober à la vue. Une aventure assez singulière vint dissiper à jamais la répugnance d'Alphonsine, et lui rendre le fauteuil du grand-père aussi cher qu'il lui avait jusqu'alors paru désagréable.

On

On était dans le carnaval. Alphonsine devait se montrer déguisée en vieille chez une de ses amies, où un grand nombre de jeunes personnes de son âge se réunissaient. La robe à plis sur le dos, les longues manchettes à trois rangs, le bonnet à papillon, les chaussures à talon, et sur la figure un *mas* que malin et couvert de rides, rien nemanquait à son accoutrement, et, quoiqu'à peine au printemps de l'âge, on l'eût prise pour une vieille de soixante-dix ans. Sa mère avait présidé avec plaisir à cette mascarade, et le jeune Stéphane, déguisé en jockey élégant, devait porter la queue de la vieille baronne, et faire avec elle une entrée triomphale dans la brillante et joyeuse réunion où ils étaient attendus. Il avait été convenu expressément que les pères et mères n'y seraient point admis, et que la dame seule de la maison veillerait sur cette jeunesse folâtre qu'on voulait voir une fois livrée à elle-même.

Alphonsine, pour compléter son déguisement de vieille baronne, avait eu l'indiscrétion

tion de prendre, à l'insu de tout le monde, des boucles d'oreilles de diamans, et d'un assez grand prix, qu'elle déroba dans le secrétaire de madame de Rainefort. En arrivant au bal chez son amie, elle les mit à ses oreilles, ce qui produisit en effet l'illusion la plus complète. Elle réunit tous les suffrages; il fut unanimement reconnu qu'Alphonsine avait une des plus riches, une des plus singulières mascarades qu'on eût jamais vues. Son amour-propre était flatté, sa joie était extrême; elle se livra donc au plaisir de la danse et à mille jolis petits jeux qui s'y entremêlèrent, avec l'ivresse et l'étourderie de son âge. Enfin minuit sonna; c'était l'heure fatale que tous les parens avaient désignée pour se séparer. Comme elle parut arriver vite!..... Alphonsine et Stéphane, conduits par un ancien domestique, montèrent en voiture, et se rendirent chez leurs parens, qui reposaient en ce moment. Mais quel coup terrible pour la jeune personne, lorsqu'en s'approchant de son miroir pour se déshabiller, elle s'aperçut qu'il lui manquait
une

une des boucles d'oreilles de sa mère! Elle jette un cri perçant et fond en larmes; le bon petit Stéphane retourne aussitôt dans la maison où le bal avait eu lieu; il cherche partout, s'informe, mais eu vain; on ne put jamais retrouver ce riche bijou. — «Que dira ma mère? s'écriait Alphonsine; que je suis cruellement punie de mon indiscretion! Comment réparer une perte aussi grande? Il faudrait peut-être... Deux mille écus, ajoutait Stéphane: comment as-tu donc osé prendre, à l'insu de ma mère.... J'ai cru que c'était elle qui t'avait prêté cette riche parure; songe au chagrin que lui causera ton indiscretion, ta coquetterie, ton imprudence: oh! ma sœur, combien tu es coupable!»,

Ces deux pauvres enfans passèrent la nuit dans la plus terrible agitation; il fut impossible, surtout à Alphonsine, de fermer l'œil un seul instant. Le lendemain, on prit pour fatigue du bal l'abattement qu'on remarquait sur la figure du frère et sur celle de sa sœur: plusieurs jours se passèrent. Cependant Stéphane,

phane, pressé de questions par son grand-père, qui ne trouvait plus sur les traits de son petit-fils l'aimable sécurité qui en faisait ordinairement le charme, lui avoua le malheur qui leur était arrivé, lui peignit tout le désespoir d'Alphonsine. — «Eh bien! tâche de me procurer, dit aussitôt M. de Lirné, l'autre boucle d'oreilles de ta mère, mais à l'insu de tout le monde, et surtout de ta sœur. Va, mon cher enfant, et calme tes inquiétudes.» Stéphane obéit à l'instant même, et suivit de point en point ce que son grand-père lui avait ordonné.

Quelque temps après, Alphonsine, présumant que sa mère, invitée à un grand dîner d'étiquette, ne manquerait pas de vouloir mettre ses boucles d'oreilles, et qu'alors elle s'apercevrait du cruel accident qui était arrivé, vint confier à M. de Lirné tout son tourment. Le vieillard était en ce moment assis dans son fauteuil que Stéphane s'amusa à rouler dans le salon. Au récit douloureux d'Alphonsine, il se mit à sourire; et, lui remettant de nouveau sa clef, il lui dit d'ouvrir le

le dessous du fauteuil, ce que la jeune personne fit cette fois sans hésiter, et avec le plus vif empressement: elle ouvre, et le premier objet qui frappe sa vue, c'est l'écrin de sa mère contenant une boucle d'oreilles neuve, et tellement semblable à l'autre, qu'il était impossible de distinguer la nouvelle de l'ancienne. Alphonsine crut d'abord que c'était le premier bijou qu'on avait retrouvé; mais Stéphane lui expliqua tout le mystère, et la jeune étourdie apprit que c'était à la générosité, à la tendresse de son grand-père qu'elle devait un événement aussi heureux. Stéphane courut aussitôt replacer l'écrin dans le secrétaire de sa mère qui ne s'aperçut de rien. Alphonsine, éperdue de joie et de reconnaissance, se jeta dans les bras de M. de Lirné qui, en la pressant sur son cœur, lui dit, avec la plus touchante expression: *«Quand je ne serai plus, ne brûle pas mon vieux fauteuil.»*

LES DEUX MONTRES.

Monsieur de St.-Alban, riche propriétaire, avait deux filles dont les goûts ne se ressemblaient pas plus que les traits du visage. Clarisse, l'aînée, avait une taille élégante et une figure distinguée; mais elle gâtait tous ces heureux dons de la nature, par des minauderies continuelles, de ridicules manies, et surtout par une nonchalance insupportable et la prodigalité la plus folle. Amélie, au contraire, sa cadette d'un an, cachait, sous la plus grande modestie, une prudence et un discernement qui, plus d'une fois, lui avaient donné sur sa sœur de grands avantages. Briller et se faire remarquer, telle était la devise de l'une; observer et mettre tout à profit, étaient la jouissance de l'autre.

On touchait au renouvellement de l'année, à cette époque si chère à l'adolescence, où
des

des cadeaux de toute espèce sont le salaire du travail et de la bonne conduite, mais trop souvent aussi l'effet dangereux d'une aveugle tendresse et de l'ostentation.

M. de St. Alban, dont le caractère vif et minutieux égalait la bonté du cœur, conduisit ses deux filles dans une des plus riches boutiques d'horlogerie de Paris, et leur dit de choisir chacune une montre. Clarisse, parcourant des yeux les plus brillantes, fixa son choix sur une très-petite, dont l'entourage en diamans l'avait éblouie; et sans s'assurer que cette montre fût bonne, et malgré les observations qu'on lui fit à cet égard, elle persista dans son choix, et attacha aussitôt le fragile bijou à une chaîne d'or qu'elle portait à son cou.

Amélie, au contraire, ne voyait dans l'offre de son père que l'avantage de savoir fidèlement l'heure à laquelle il avait l'habitude de faire telle ou telle chose, et par ce moyen de l'empêcher d'attendre jamais un seul instant, et de ménager son impatience qui était extrême.

extrême. Elle se borna à prier l'horloger de lui donner une montre simple, mais dont le mouvement fût invariable. Le marchand la servit au gré de ses désirs, et lui remit une montre dont tout l'ornement consistait dans la sûreté du mécanisme. La jeune personne l'attacha de même à une chaîne des cheveux de son père, qu'elle ne quittait jamais. Quelques jours après, Clarisse se fit attendre au déjeuner qui avait lieu à dix heures précises: il fallut l'aller chercher dans sa chambre, et lorsqu'à son apparition, M. de St.-Alban lui eut fait quelques reproches, elle répondit, avec sa nonchalance accoutumée: «C'est que ma montre retarde.»

Peu de temps après, M. de St.-Alban, devant réunir à dîner plusieurs de ses amis, dont quelques avaient des fonctions importantes qui les obligeaient de se rendre à une heure précise, recommanda à ses deux filles de faire leur toilette de manière qu'elles parussent dans le salon à quatre heures sonnantes. Amélie, dont la montre était exacte, s'y rendit avant l'heure indiquée, et reçut,

avec

avec sa grâce ordinaire, les amis de son père, qui tous furent fidèles au rendez-vous. Quatre heures sonnèrent, Clarisse n'avait pas encore paru; M. de St.-Alban, surpris et d'une pétulance qu'il ne pouvait réprimer, monte à l'appartement de sa fille, et la trouve occupée à son piano, dans le plus grand négligé, et ne songeant aucunement à se préparer pour paraître au dîner. «Eh quoi, ma fille, lui dit-il, vous êtes encore dans votre habit du matin? — Oh, mon père! répondit-elle nonchalamment, j'ai plus de temps qu'il ne me faut: il n'est pas encore trois heures. — Il en est quatre sonnées, reprit vivement M. de St.-Alban, et nous allons nous mettre à table.» En disant ces mots, il sortit brusquement, et laissa Clarisse qui, pour toute réponse, répétait: «*C'est que ma montre retarde.*» Cependant elle s'habille à la hâte; mais comme la coquetterie était un de ses défauts habituels, elle ne parut au repas qu'au moment où l'on allait servir le dessert, répétant à tous ceux qui lui témoignaient le regret de ne la voir qu'un

qu'un instant: "Excusez-moi, Messieurs, c'est que ma montre retarde."

M. de St.-Alban, dont le caractère bouillant ne pouvait s'accommoder de cette insouciance, et surtout du ton de bégueulerie qui l'accompagnait, se promet de donner à Clarisse de fortes leçons, et d'attaquer son amour-propre en même temps que sa sensibilité.

Il avait, auprès du château de St.-Cloud, une maison de campagne où l'élégance le disputait à la richesse. C'était, tous les dimanches, le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie. Plusieurs personnes que leurs occupations ne rappelaient pas à Paris le lundi matin, y restaient souvent à coucher, et le lendemain il était d'usage d'aller déjeuner à une ferme qui se trouvait auprès du village de Ville-d'Avray, dont le site offre un aspect et une variété ravissante, et qui surtout est embelli par des bois spacieux et percés avec art. M. de St.-Alban, qui avait en tête son projet, prévint le soir toutes les personnes qui devaient être de cette promenade, qu'afin

qu'afin d'éviter la chaleur, on partirait à huit heures précises. Il recommanda aux domestiques, et surtout à Amélie, de laisser faire Clarisse, et se contenta de lui répéter au moment où elle fut se coucher: «Surtout, ma fille, soyez prête à partir avec tout le monde; n'oubliez pas que c'est à huit heures, et que je n'attends jamais.» Clarisse, qui comptait étaler le lendemain une élégante toilette du matin, monta sa jolie montre avec la plus grande précaution, la mit à l'heure sur la pendule du salon, et se retira dans son appartement avec sécurité. Mais le joli bijou, dérangé dans ses mouvemens par la négligence continuelle que mettait à le monter la jeune indolente, retarda cette nuit-là plus encore qu'à l'ordinaire. Au moment où Clarisse se réveilla, la montre perfide n'indiquait que six heures, tandis qu'il en était huit passées. Elle se rendormit donc tranquillement, et ne se réveilla qu'à l'instant où sa montre marquait près de huit heures. Elle se jette hors du lit, s'habille promptement et descend au salon; mais quelle fut sa surprise

prise d'apprendre qu'il était près de dix heures, et que tout le monde était parti depuis longtemps! Elle gémit, elle pleure, maudit cent fois la montre-charmante, invite les domestiques à la conduire, même à pied, à la ferme de Ville-d'Avray, où la société se trouvait réunie; mais des ordres contraires avaient été donnés: il fallut se résoudre à attendre, et à se voir privée de cette délicieuse promenade.

Enfin M. de St.-Alban rentra sur les quatre heures, accompagné de tous ses amis et d'Amélie, sur la figure de laquelle brillait une joie très-remarquable, ce qui annonçait qu'il lui était arrivé quelque agréable aventure. Oh! ma sœur, lui dit Amélie en l'abordant, combien tu as perdu de ne pas être de la partie! jamais je n'en ferai de plus aimable, et surtout de plus heureuse.... Là-dessus elle lui raconta qu'en se promenant dans les bois de Ville d'Avray avec son père, ils avaient aperçu de loin la chasse de l'Empereur, à laquelle assistait une grande partie de la cour, ce qui remplissait tous les envi-

rons des fanfares les plus gaies, des courses les plus curieuses; qu'attirés par le désir de voir de près la halte, ils traversèrent d'épais taillis, et découvrirent, au milieu d'une grande salle de verdure, une jeune dame en amazone, que son cheval venait de désarçonner, et qui paraissait être sans connaissance. Nous courons à elle, j'ajouta Amélie; je la prends dans mes bras, je relève sa tête charmante, je réchauffe ses mains glacées contre mon sein: bientôt elle reprends ses sens, ouvre les plus beaux yeux du monde, et pour m'exprimer sa reconnaissance des secours que j'avais eu tant de plaisir à lui donner, elle détache de son col cette chaîne d'or à laquelle est suspendu ce portrait du monarque, entouré de brillans, et me dit, avec l'expression la plus aimable: «N'oubliez pas, toutes le fois que vous regarderez cette image d'un grand homme, que vous avez secouru l'une de ses sœurs.....» A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'un grand nombre d'officiers et de seigneurs accoururent, entourèrent la princesse qui voulut absolument savoir

voir mon nom, celui de mon père, l'endroit précis de notre maison de campagne, et nous dit en montant en voiture: « J'irai demain, aimable et généreuse Amélie, vous remercier des soins dont vous m'avez comblée, et qui jamais ne sortiront de mon souvenir.,»

Ce récit mit le comble aux regrets de Clarisse qui dès ce moment quitta sa montre brillante, et jura de ne la porter de sa vie. Mais son dépit et son chagrin augmentèrent bien plus encore, lorsque le lendemain la princesse vint en effet, accompagnée de plusieurs dames de sa suite, et renouvela à Amélie l'honorable expression de sa reconnaissance. Elle lui dit qu'elle voulait la recevoir dans son palais à Paris, et qu'elle ne se croirait quitte envers elle, que lorsqu'elle aurait eu le bonheur de la marier à quelqu'un de ses officiers.

Clarisse à ces mots sentait redoubler ses regrets, et répétait tout bas: „Faut-il que ma montre ait ainsi retardé!...„ La princesse, qui s'aperçut de son trouble, demanda qui

elle était : « C'est ma sœur, reprit Amélie, que j'ai l'honneur de présenter à votre altesse. — Il paraît, ajouta la princesse, que mademoiselle n'aime pas la promenade ? — Pardonnez-moi, madame, reprit M. de St.-Alban, en regardant sa fille avec un sourire ironique : « c'est que sa montre retarde . . . , » La princesse se fit expliquer cette énigme, s'amusa beaucoup du trouble de Clarisse, l'invita à changer sa jolie montre, qui l'avait si cruellement trahie, contre une autre plus simple, mais plus exacte, et lui dit, avec la plus touchante bonté : « Je donne demain à déjeuner à votre charmante sœur, au lieu même où j'ai reçu d'elle les plus tendres secours ; j'ose croire que vous voudrez bien l'accompagner, et de crainte que votre *montre ne retarde encore*, j'invite l'aimable Amélie à vous donner la sienne qui paraît très-bonne, et la prie d'accepter en échange celle que je porte à mon cou, et qui jamais n'a varié d'une minute . . . » En donnant à Amélie cette dernière marque de sa munificence, la princesse regagna sa voiture, et laissa

Clarisse

Clarisse convaincue, que souvent les momens que nous ravit la paresse, eussent été les plus heureux de notre vie, et que la nonchalance et la bégueulerie ne peuvent jamais produire que des privations et des regrets.

LA PETITE-VÉROLE.

Nos penchans et nos goûts changent avec l'âge; tels qui s'aimèrent dans l'enfance, se traitent avec froideur devenus adolescens, et finissent quelquefois par se haïr dans l'âge mûr. Cette pénible idée, fondée trop souvent sur l'expérience, nous avertit de nous tenir en garde contre nos affections, et de laisser à nos parens le soin de nous diriger dans le choix de nos premières liaisons.

M. de Beauvallon, dont l'immense fortune égalait les hautes dignités, habitait le premier et le second étage d'un hôtel de Paris, dont le

le rez-de-chaussée était occupé par M. de Bonneval, ancien militaire retiré du service, et propriétaire de ce même hôtel. Le troisième étage avait pour locataire M. Bertrand, homme de lettres très-distingué, dont la fortune était médiocre, et qui ne devait qu'à un travail opiniâtre son existence et le soutien de sa famille.

M. de Bonneval possédait derrière son hôtel un jardin magnifique dont lui seul avait la jouissance. Evelina, sa fille unique, y attirait souvent ses deux petites voisines, Mirza, fille de M. de Beauvallon, et Zoé, fille de M. Bertrand. Toutes les trois à peu près du même âge, et en quelque sorte élevées ensemble, s'aimaient depuis l'enfance, et passaient dans le jardin tous les instans dont elles pouvaient disposer. Poupées, joujous, bonbons, tout était en commun: on ne connaissait ni les rangs, ni les distances; rire, chanter, sauter, se distribuer mille caresses, partager entr'elles les fruits, les fleurs, en un mot ce bonheur de l'enfance, le premier et le plus pur de la vie, telle était la douce existence

existence des trois petites amies qui, jusqu'à l'âge de douze ans, ne s'étaient pas séparées d'un seul jour, et dont aucune des trois ne pouvait se passer des deux autres.

M. de Beauvallon était parvenu au plus haut rang dans la finance, tant par ses vastes conceptions, que par les nombreux services qu'il avait rendus à l'Etat. Bientôt il reçut chez lui tous les grands de la capitale, et sa société devint aussi brillante que recherchée.

M. Bertrand, au contraire, se ressentant des troubles civils et de la stagnation funeste où se trouvaient les beaux arts, qui ne floris-
saient plus en France, avait vu décroître chaque jour sa modique fortune, et s'évanouir l'aisance et le bonheur.

Quant à M. de Bonneval, riche sans ostentation, ennemi de toutes spéculations contraires à l'ordre social, n'ayant d'autre ambition qu'une honnête obscurité et le bonheur de sa fille, il n'avait vu ni diminuer, ni croître sa fortune; aussi le ton de sa maison était-il toujours le même. Son plaisir se bornait

à recevoir quelques amis sûrs, dont les talens et l'érudition pouvaient contribuer à l'éducation de sa chère Evelina.

De tous ces amis, M. Bertrand était celui dont il recevait le plus de preuves d'un sincère attachement; il regardait la jeune Evelina comme sa seconde fille, l'admettant à toutes les leçons qu'il donnait à Zoé, et lui prodiguant ses soins et sa tendresse. De son côté, M. de Bonneval répondait à ces égards en adoucissant, avec toutes les précautions que suggère la délicatesse, l'état de gêne où se trouvait souvent son respectable locataire.

Mais la fortune ne permit pas que les trois petites amies conservassent la douce intimité de leur enfance; elle leur fit entrevoir les distances qu'elle établit entre ceux qu'elle favorise ou qu'elle accable. Parvenues à l'âge de douze à treize ans, Mirza et Evelina furent atteintes de cette coquetterie si dangereuse et si commune, de cet amour-propre, de ce désir de briller, qui bientôt leur fit négliger la simple et timide Zoé. Le plaisir
d'échanger

d'échanger ensemble un joli collier, un chapeau élégant, un riche éventail et mille autres objets, leur parut préférable aux touchans entretiens de la troisième amie qui, toujours la tête nue, les cheveux retroussés sous un petit peigne d'écaille, et vêtue d'un simple fourreau d'indienne, n'avait rien à leur offrir en échange de tout ce qu'elles possédaient. Peu à peu son amitié devint un fardeau pesant: ses prévenances fatiguèrent, son instruction surtout parut ridicule. Enfin on évita sa présence, on la laissa seule au jardin; on fut même jusqu'à l'accuser de le dégarnir quelquefois de ses plus belles fleurs et de ses meilleurs fruits.

Zoé, dont la douceur était inaltérable, ne répondit à tous ces outrages que par le silence et la résignation. Elle ne descendait plus au jardin, que le matin avant le lever des deux inséparables, prétextant toujours, pour s'en défendre, une raison qui, en écartant jusqu'au moindre soupçon, les mit l'une et l'autre à l'abri de tout reproche et de tout embarras. Cependant la tristesse se peignit, malgré

malgré Zoé, sur sa jolie figure; la fraîcheur de son teint se couvrit d'une pâleur remarquable; son enjouement et ses aimables saillies firent place à une rêverie continuelle, qu'interrompaient seulement quelques soupirs douloureux. Un aussi grand changement n'échappa point à la vigilance paternelle. M. Bertrand voulut en savoir la cause; et, quoique sa fille persistât à lui en faire un mystère, pour épargner encore ses deux jeunes amies, il découvrit bientôt que leur injustice et leur ingratitude étaient l'unique cause du chagrin qui consumait Zoé. Vainement il chercha avec adresse à ramener Evelina aux devoirs de l'amitié, elle ne répondit à ses efforts qu'avec froideur et dédain: tantôt elle manquait d'assister aux leçons que M. Bertrand donnait à sa fille, tantôt elle y apportait cet ennui, cette nonchalance qui faisaient souffrir encore davantage l'honorable et généreux instituteur. Il se crut alors dans l'obligation d'en instruire M. de Bonneval, qui d'abord voulut crier et punir sa fille de son ingratitude. «Croyez - moi», dit M. Bertrand

à son ami, laissons Evelina [se livrer à tout l'éclat trompeur qui l'éblouit en ce moment : elle ne tardera peut-être pas à s'en rassasier. Ne la corrigeons que par elle-même.,, En effet l'élégante Mirza eut seule, pendant quelques mois, toutes les affections de la jeune étourdie. Se parer à qui mieux, faire et défaire mille chiffons, en varier les formes et les couleurs, exécuter ensemble une sonate à quatre mains, chanter les *duo* des *opéra* les plus modernes, étudier les pas les plus difficiles de la danse, atteindre en un mot jusqu'à la hauteur de la gavotte, telles étaient les seules occupations des deux inséparables. Bientôt la prédiction de M. Bertrand s'accomplit, Evelina, dont le père était aisé, mais sans aucun faste, ne put égaler Mirza en parures, et surtout en bijoux. Cette dernière, gâtée par un père opulent et rempli d'ostentation, était tous les jours comblée de présens au-dessus de son âge, ce qui lui donnait de grands avantages sur Evelina, qui souvent souffrait en secret de cette humiliante supériorité.

Zoé,

Zoé, au contraire, n'avait à souffrir d'aucune distance de ton et de fortune. Uniquement occupée à cultiver les beaux-arts, elle fit dans la peinture des progrès si rapides que partout on la citait déjà, tandis qu'à peine connaissait-on les deux jeunes coquettes dont elle avait tant à se plaindre.

Un événement inattendu vint, au bout de quelque temps, dessiller les yeux d'Evelina, et la ramener à la véritable amitié qu'elle avait outragée avec tant d'obstination. Elle eut la petite-vérole. Cette cruelle maladie fit sur elle d'autant plus de ravages, que son sang se trouvait échauffé par les fêtes sans nombre auxquelles elle avait assisté chez le riche et puissant M. de Beauvallon. Elle fut en peu de jours dans le plus grand danger. Zoé, oubliant en ce moment les torts de la pauvre malade, allait à chaque instant s'informer de son état; et quoiqu'elle n'eût pas encore éprouvé cette contagieuse maladie, et que son père, ennemi de la vaccine, lui eût expressément défendu d'entrer dans la chambre d'Evelina, elle ne pouvait résister

aux

aux cris douloureux que poussait à chaque instant l'amie de son enfance. Souvent elle s'approchait d'elle en cachette, et lui prodiguait les soins les plus assidus, les plus tendres consolations.

Quant à Mirza, dont l'amitié n'était que feinte, et qui redoutait la petite-vérole, quoiqu'elle eût été vaccinée deux fois, non seulement elle ne mit pas le pied dans l'appartement de la malade, mais elle obtint de son père d'aller passer à la campagne tout le temps qu'Evelina serait atteinte de cette affreuse maladie.

Le danger où se trouvait sans cesse la jeune malade, fut à un tel point, qu'un jour le médecin déclara qu'elle ne passerait pas la nuit suivante, si de quart-d'heure en quart-d'heure on ne parvenait à lui faire avaler un certain breuvage, dont il prescrivit l'ordonnance. Zoé, qui fut présente à cette visite du médecin, ne douta plus que sa jeune amie ne fût à l'extrémité. Après lui avoir prodigué tous ses soins pendant le reste du jour, elle se retira chez elle, et fit accroire

à son père qu'elle allait se mettre au lit; mais ces paroles du médecin: «de quart-d'heure en quart-d'heure, ou elle est morte,» revenaient sans cesse à son esprit, agitaient et déchiraient son cœur. «M. de Bonneval, se disait elle, est tellement accablé par les veilles et le chagrin, qu'il ne pourra passer auprès de sa fille la nuit entière. La garde-malade elle-même paraît appesantie, et peu disposée à veiller sans relâche: si elle allait s'endormir! Oh! ma chère Evelina!...» Elle part à ces mots, sort de chambre sans bruit et avec la plus grande précaution, descend à l'insu de M. Bertrand, pénètre jusqu'à l'appartement de la malade, s'avance sur la pointe du pied, écoute à la porte, et n'entend rien; elle ouvre doucement et aperçoit la garde-malade endormie dans un fauteuil, et la pauvre Evelina prête à exhaler le dernier soupir. «Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle tout bas, que je te remercie! c'est toi qui m'as inspirée...» Aussitôt elle prend le vase qui contient le remède ordonné par le médecin, soulève avec soin la tête de son amie, et

et lui fait avaler la dose prescrite, de quart d'heure en quart-d'heure; passe ensuite bien légèrement sur ses lèvres desséchées, et à travers ses paupières enflammées, une eau aromatique qu'elle laisse tomber goutte à goutte au bout d'une plume; pose sur la poitrine et sur les pieds d'Evelina des linges dont elle renouvelle à chaque instant la chaleur, et ranime ainsi par degrés les forces de la mourante.

Cependant M. de Bonneval, après quelques heures d'un sommeil pénible, s'élance hors du lit, inquiet, impatient, et vole auprès de sa fille pour étudier par lui-même son état. Il trouve, en entrant, Zoé qui remplit auprès d'elle les devoirs de sa garde-malade, et qui lui faisant signe de s'observer, lui annonce qu'Evelina respire avec moins de peine, que ses yeux commencent à s'entr'ouvrir, et que ses mains sont moins glacées. M. de Bonneval, ému de joie et de surprise, s'approche d'abord de la malade, conçoit l'heureux espoir de la conserver, et jetant les yeux sur la pendule qui marquait près de six heures,

heures, il demanda à Zoé à quelle heure elle était entrée dans la chambre de sa fille... «A minuit et demi, lui répondit-elle. Je ne pouvais venir plus tôt, de crainte de réveiller mon père. — C'est-à-dire, lui dit M. de Bonneval, que vous avez passé toute la nuit auprès de ma fille! — Oh! bien m'en a pris, ajouta-t-elle; car j'ai trouvé la garde endormie, et d'après ce qu'avait tant recommandé le médecin... — Je vous dois mon Evelina, reprit M. de Bonneval, d'une voix plus élevée, et pressant Zoé dans ses bras: oui, c'est à votre généreuse prévoyance, à votre tendre sollicitude, que ma chère Evelina sera redevable de la vie, et moi du bonheur d'être père.,»

Comme il parlait ainsi, M. Bertrand qui s'était douté que sa fille viendrait visiter la malade pendant la nuit, entra dans la chambre, et partageant l'émotion de son ami, il pressa à son tour Zoé contre son cœur, et la félicita de ce qu'elle avait fait.... «Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois, dit d'une faible voix Evelina, à qui cette

scène

scène touchante avait rendu quelques forces. J'ai suivi toutes ses démarches, ses peines, sa fatigue, et surtout sa tendre inquiétude: non, il ne fut jamais d'amie plus vraie et plus sensible. . . . » La vieille garde, qui s'était réveillée pendant cet entretien, se confondit en excuses, et avoua également que la malade devait sa conservation à sa jeune amie. Enfin le médecin entra, et dès le premier coup d'œil jeté sur Evelina, il assura qu'elle était hors de danger, et que même il ne resterait, sur son aimable figure, aucunes traces de l'affreuse maladie qui avait menacé ses jours. . . . « Vous voyez ma libératrice, reprit Evelina d'une voix un peu plus forte: vivre et n'être pas défigurée, oh! ma chère Zoé, voilà ce que je te dois! », Zoé allait de nouveau saisir une main de son amie, et la presser dans les siennes, mais le médecin l'en empêcha; et lui annonçant que la maladie allait arriver à l'époque où son poison s'exhale et se communique facilement, il lui recommanda de ne plus approcher du lit d'Evelina, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie.

Mais

Mais l'inoculation s'était opérée, et Zoé dut payer le tribut de l'amitié. Dès le soir même un froid insupportable, un malaise affreux, les avant-coureurs ordinaires de cette maladie mortelle, s'emparèrent de tous ses sens: deux jours après la petite-vérole se déclara, et cette amie généreuse tomba bientôt dans le même état où s'était trouvée Evelina. Le docteur lui donna tous ses soins. M. Bertrand, craignant que la garde-malade ne s'endormît comme avait fait celle d'Evelina, veillait sa fille nuit et jour; et M. de Bonneval, qui avait eu grand soin de cacher à Evelina ce cruel événement, venait passer auprès de Zoé tout le temps que lui permettait la convalescence de sa fille. Tant de soins et de secours données à propos, mirent bientôt la nouvelle malade hors de danger; mais ils ne purent la préserver de plusieurs traces de ce fléau dévastateur. Zoé, loin d'être défigurée, eut toute sa vie des marques légères qui ne faisaient qu'ajouter au piquant de sa physionomie, et qui rappelaient en même temps l'amie la plus généreuse et le cœur le plus sensible.

Peu

Peu de temps après, Mirza revint de la campagne, et ne craignant plus d'être exposée à la maladie qu'elle redoutait si fort, elle s'imagina pouvoir renouer la même intimité avec Evelina. Elle se flatta d'exercer encore le même empire sur le cœur de son amie, et de l'emporter sur la simple et obscure Zoé; mais le voile était déchiré. Non seulement les prestiges de l'opulence, l'éclat des grandeurs, le plaisir de briller, mais l'amitié toute entière était évanouie. Evelina ne répondit à l'empressement et aux prévenances de Mirza, que par une politesse froide et mesurée. Bientôt leur liaison s'affaiblit: la brillante Mirza s'abandonna au tourbillon du grand monde; son père quitta la maison de M. Bonneval, pour aller habiter seul un riche hôtel qu'il venait d'acheter. Evelina et Zoé se trouvèrent par-là débarrassées d'un tiers importun: alors elles revinrent chaque jour dans le beau jardin de M. de Bonneval; elles cultivèrent ensemble des fleurs; mirent en commun leurs goûts, leurs talens, leurs plaisirs, et firent la douce épreuve qu'une amitié,

amitié, fondée par la reconnaissance et la délicatesse, ne s'éteint qu'à la mort.

LA ROBE BRODÉE.

Madame de Rémival, veuve d'un avocat célèbre, habitait le Marais, où elle vivait dans une médiocre aisance, avec ses deux filles, Clara et Jenny. La première avait des traits réguliers, une taille noble et imposante; mais tous ces avantages étaient altérés par un coup d'œil à la fois dur et fier, qui annonçait un caractère difficile et un esprit impérieux. La seconde, au contraire, sa cadette d'un an, doublait l'éclat de son teint et d'une figure agréable, par un maintien simple et modeste, une grâce naïve, et surtout par un coup d'œil qui semblait dire: "Je ne suis pas faite pour briller; je ne désire que d'être aimée."

La

La fortune de madame de Rémyval ne lui permettant pas de donner à ses filles aucun ornement de toilette, elles étaient vêtues de la manière la plus simple. Jamais de broderies, ni la moindre fleur artificielle: un petit bonnet de gaze, un vêtement dont la propreté faisait tout le mérite, des chaussures de nankin ou de peau noire, mais bien faites, un bas de coton, un petit fichu de laine blanche: tel était l'usage constant dans lequel elle avait élevé ses deux filles.

Jenny, contente de son sort, et n'ambitionnant point d'autres parures, était toujours bonne, enjouée, et faisait les délices de sa mère qui lui paraissait faire pour elle tout ce que lui permettait sa modique fortune.

Il n'en était pas de même de Clara. Fièrè et coquette, elle souffrait en secret de la simplicité dans laquelle on la retenait. Elle paraissait de plus en plus rêveuse, impatiente, et d'une aigreur qui devenait d'autant plus remarquable, qu'elle contrastait sans cesse avec la douce aménité de sa sœur.

Allaient-

Allaient-elles dans quelque promenade, Clara faisait remarquer à Jenny que telle demoiselle, dont la fortune était médiocre, avait un chapeau des plus élégans; que telle autre avait un fichu brodé et garni de dentelles. «Pour nous, toujours mises de même, et privées de la plus simple parure, ajoutait-elle avec dépit, à peine sommes-nous regardées, à peine nous connaît-on dans le quartier.... — Que nous importe? lui répondait Jenny tout en riant; nous n'en sommes pas moins les filles d'un homme célèbre. Notre éducation vaut bien celle de toutes ces jeunes élégantes, dont la coquetterie est l'unique occupation, et qui, malgré tout leur éclat, n'ont peut-être pas autant de talens que nous. Pour moi, je préfère ma simplicité à tout cet étalage de fleurs, de broderies; et comme je n'ai jamais de belles choses à gâter, je puis courir, sauter, danser tout à mon aise. Je ne troquerais pas ma gaité contre les plus beaux chapeaux du monde et les robes les plus brillantes. »

Le hasard, qui souvent se plaît à favoriser la modestie, tandis qu'il punit et fait souffrir l'orgueil et l'ambition, voulut qu'il se fit, dans la famille de madame de Rémival, un mariage d'étiquette et de grand ton. Un de ses parens, très-riche financier, demeurant dans un des plus beaux quartiers de la Chaussée-d'Antin, s'unissait à la fille d'un homme en place, et tout ce que Paris a de plus opulent devait assister à cette fête. Madame de Rémival y fut également invitée avec ses filles.

« Nous ne pouvons accepter, dit aussitôt Clara: il nous faudrait une toilette que mamam n'est probablement pas dans l'intention de nous permettre. — Pourquoi donc? reprit gaiement Jenny. On connaît notre modique fortune: une honnête simplicité, voilà tout ce qu'on peut exiger de nous. Quant à moi, je me propose bien de danser beaucoup; et mamam nous aime trop pour nous priver de ce plaisir que nous ne goûtons pas souvent, et que j'aime à la folie. — Mais, ma sœur, reprit Clara, crois-tu que nos bas de
coton

coton et nos robes de toile ne paraîtront pas bien mesquines, bien ridicules, au milieu de toutes les riches parures dont nous serons environnées? Je crains bien que nous ne fassions rire à nos dépens: on nous prendra pour quelques petites filles de village qu'on aura fait venir, afin d'amuser la compagnie. — Je voudrais bien voir, répliqua Jenny, qu'on osât nous traiter ainsi! je prouverais que les petites filles de village sont tout aussi fières que les belles de la Chaussée-d'Antin, et je saurais rire encore mieux à leurs dépens, qu'elles ne pourraient le faire aux nôtres. Je ne suis pas méchante, tout le monde le sait; mais j'aime à m'amuser des ridicules.,,

Le jour de la fête approchait, Clara se désespérait, et sa coquetterie formait déjà mille projets pour se dispenser de paraître à une réunion qui devait être aussi nombreuse que bien choisie. Enfin, la veille de ce jour tant redouté, elle feignit d'être malade, et déclara qu'elle ne pourrait aller au bal de la Chaussée - d'Antin. Jenny, quoique très-curieuse

curieuse d'assister à cette fête, fut encore moins fâchée de s'en voir privée, qu'inquiète de la santé de sa sœur qu'elle croyait véritablement incommodée, et à qui elle s'empressait de prodiguer tous ses soins.

Madame de Rémival, qui sans cesse étudiait le caractère de Clara, projeta de la corriger de cet excès d'orgueil; mais avec tant de précautions et de délicatesse, que la jeune personne attribuât au hasard seul ce qui ne serait que l'ouvrage de l'amour maternel.

Comme elle s'occupait avec Jenny à soulager la fausse malade, entre un commissionnaire chargé, disait-il, de remettre un paquet contenant une très-belle robe brodée qui, mise en loterie, appartenait au premier des numéros sortis au dernier tirage de Paris, et qu'on savait être entre les mains de madame de Remival. Cette dame, jouant aussitôt la surprise, fit accroire à ses filles qu'en effet, à la sollicitation d'une voisine, elle avait pris un billet de cette loterie. Elle alla donc chercher dans son secrétaire ce prétendu bil-

let qu'elle avait eu soin de préparer d'avance, le remit au commissionnaire, et affecta la plus grande joie de ce que le sort l'avait favorisée. On ouvre à la hâte le paquet, et l'on y trouve en effet une robe de mousseline des Indes sortant de dessus le métier et dont la broderie était du dernier goût. Déjà Clara, oubliant qu'elle faisait la malade, examinait la robe avec empressement, et laissait lire dans ses yeux tout le bonheur qu'elle aurait de la posséder.

« Quel dommage, dit madame de Rémival, qu'on ne puisse pas partager cette robe en deux! elle eût été pour vous, mes filles. — Oh! maman, reprit Jenny, ce serait trop beau pour nous, et j'espère bien que tu t'en pareras demain au mariage de notre parent, dussé-je passer toute la nuit à te la faire. — Moi, reprit madame de Rémival, je m'affublerais d'une robe aussi élégante, moi qui depuis si long-temps ai fait vœu de simplicité! Non, non, je ne porterai jamais cette robe brodée; mais puisqu'un heureux hasard me la procure, ajouta-t-elle avec intention,

elle

elle est pour celle de vous que ce même hasard favorisera: tirez au sort, et demain cette charmante robe sera portée par celle de vous deux qu'il désignera. — J'y consens s'écria Clara, avec une force et une vivacité qui indiquaient le désir le plus vif. — Non, non, reprit Jenny; ne tirons point au sort: je lis dans les yeux de ma sœur que cette robe pourrait hâter sa guérison, et je lui cède de bon cœur tous mes droits. — Pourquoi cela? reprit Clara avec contrainte: maman l'a prononcé; nous devons tirer au sort. — Oh, répondit Jenny, tu sais bien que la grande parure m'ennuie et m'embarrasse. Cette robe te convient mieux qu'à moi; d'ailleurs tu es mon ainée. Allons, Clara, cède à mes instances; mettons-nous à l'ouvrage; demain tu paraîtras à la fête une des mieux parées, et tu prouveras, j'espère, aux belles de la Chaussée-d'Antin, qu'une robe brodée suffit pour les égaler en grâces, et même pour les surpasser.,,

Clara, d'après l'aveu de madame de Ré-mival, accepta la proposition de Jenny qui,

à l'instant même, tailla les différens lés qui devaient composer la robe, et se mit à travailler avec sa sœur, afin que tout fût prêt le lendemain. Madame de Rémival, voulant suivre son projet, demanda à Clara comment elle comptait se coiffer avec une pareille robe. «Des cheveux relevés avec un simple peigne d'écaille ne peuvent suffire, lui dit-elle; il vous faut une coiffure plus analogue à ce riche vêtement. — Sans doute, ajouta vivement Jenny. Si mamam daigne le permettre, tu orneras tes cheveux d'une de ces belles guirlandes de roses qui sont à la mode. Je ne crois pas non plus que le bas de coton, quelque blanc qu'il soit, puisse convenir; et si maman veut m'en croire, elle te permettra, pour la première fois, les bas de soie et les souliers de taffetas blanc. — J'y consens avec plaisir,» dit madame de Rémival, et à l'instant même elle sortit pour aller acheter ces différens objets. Pendant son absence, Clara ne put s'empêcher de témoigner à sa sœur toute sa joie et son étonnement: «Mai toi, lui dit-elle, | tu ne t'occupes aucunement de

ta toilette ? — N'ai-je pas, répondit Jenny, ma robe de basin presque neuve, et mes souliers de nankin, avec un collier de tés cheveux ? C'est tout ce qu'il me faut. Je ne vais point à cette fête pour briller, mais bien pour danser, rire et m'amuser de toutes les minauderies des belles du jour. La meilleure parure que puisse avoir une jeune danseuse, c'est selon moi, la simplicité. — Mais enfin, ajouta Clara, si ta trop grande simplicité allait te priver de danser, cela serait fort désagréable ; et j'avoue qu'à ta place j'en mourrais de dépit. — Bah ! répondit Jenny, je n'ai pas si grand' peur ; il se trouve toujours quelques âmes charitables qui vous prennent en pitié ; d'ailleurs il est mille moyens de sortir d'embarras, et de forcer quelques-uns de ces beaux messieurs à vous accorder au moins les faveurs d'une contredanse. Heureusement je ne suis ni sotté, ni timide, et je saurai bien me tirer d'affaire

Pendant qu'on parlait ainsi, la robe brodée allait son train. L'espoir et la joie étaient

em-

empreints sur les figures des deux charmantes sœurs qui travaillaient à qui mieux mieux. Bientôt madame de Rémyval rentra avec ses différentes emplettes. Elle remit à Clara une très-riche guirlande de roses, des bas de soie brodés à jour, et les souliers les plus élégans. Elle y ajouta un riche fichu de tulle brodé, et un collier de jais blanc. « Pour toi, Jenny, lui dit-elle, qui ne t'es point occupée de ta parure, et qui préfères une simple toilette au plaisir de briller, je te prie d'accepter ce bouton de rose orné de son feuillage, et j'exige que demain il soit sur tes jolis cheveux. »

Enfin le moment tant désiré arriva. Une voiture, envoyée par le parent de madame de Rémyval, vint la prendre; elle se rendit avec ses filles au riche hôtel de la Chaussée-d'Antin, où déjà la plus belle assemblée s'était réunie. Bientôt le bal commença: un essaim de danseuses, remarquables par l'élégance de leurs vêtemens et la grâce de leur maintien, se dispersa dans un salon magnifique qu'éclairaient plus de deux cents bougies;

bougies; et bientôt la gaité la plus vive s'empara de tous les cœurs.

Clara, embarrassée sous sa nouvelle parure, et craignant à chaque instant de déchirer sa robe brodée qu'elle croyait devoir fixer tous les regards, parut gauche, ne fit aucune sensation; et quoique couronnée d'une guirlande de roses blanches, et surchargée d'ornemens, elle eut le chagrin de rester presque toujours auprès de sa mère, et de n'avoir d'autres danseurs que ceux que lui envoyait de temps en temps la dame de la maison. Sans cesse on entendait rire de la toilette recherchée, et surtout de la roideur de la belle statue du Marais. Les uns prétendaient qu'elle arrivait de province, où sans doute elle avait pris le ton et les usages de sa grand'mère; les autres soutenaient qu'elle avait fait vœu d'immobilité: c'était en un mot à qui lancerait les plaisanteries les plus mordantes; ce qui ne faisait qu'augmenter encore le dépit et la confusion de la pauvre Clara.

Jenny au contraire se livrait à tout le plaisir que lui inspirait une fête aussi belle;

et

et ne craignant point de gâter sa petite robe de basin, ni de salir ses bas de coton et ses souliers de nankin, elle se faisait distinguer par son joli minois toujours riant, par son caquet ingénu, spirituel, et surtout par le charme et la légèreté de sa danse. On ne parlait dans le bal que du joli bouton de rose: partout on lui donnait ce nom; c'était à qui danserait avec elle. Sa simplicité contrastant avec les riches toilettes dont elle était environnée, la faisait remarquer parmi toutes les femmes brillantes qui répétaient à leur tour, mais avec un dépit concentré: «C'est vraiment un bouton de rose.»

Madame de Rémival ne perdait rien de tout ce qui se passait. Elle jouissait en secret de l'isolement où se trouvait Clara, depuis qu'elle avait dansé les deux contre-danses ordonnées par la dame de la maison. C'est en vain qu'elle étalait sa robe brodée pour attirer quelques danseurs, aucun ne se présentait. L'un d'eux enfin l'aborde avec une espèce de contrainte; et, après avoir obtenu sans peine la permission d'être son cavalier,

il

il la prend par la main et la fait valser quelques instans. Il avait sollicité Jenny de danser avec lui pour la troisième fois; mais l'aimable bouton de rose, affligé de la souffrance de Clara, n'avait accepté le galant cavalier, qu'à condition qu'il danserait avec sa sœur aînée qu'elle lui désigna. [Ce dernier, en exécutant les ordres de Jenny, ne put s'empêcher d'en instruire Clara qui, confuse d'être réduite à n'avoir pour danseurs que ceux que lui envoyait sa sœur, feignit, après la walse, de se trouver incommodée, et sollicita sa mère de se retirer. «En effet, dit madame de Rémival, je m'aperçois depuis quelque temps que vous souffrez beaucoup. Je vais demander une voiture, et nous allons retourner au Marais; mais votre sœur, qui se livre à toute la joie qu'inspire une aussi belle assemblée, et qui goûte un plaisir qu'elle éprouve si rarement, ne sera pas victime de ce fâcheux événement....» En effet, madame de Rémival alla conduire Clara chez elle, et revint aussitôt rejoindre Jenny qu'elle avait confiée à la surveillance

lance de plusieurs personnes qu'elle connaissait.

Dès que celle-ci fut instruite du départ de Clara, une tendre inquiétude remplaça la gaieté qui ajoutait à l'éclat de sa jolie figure: en vain sa mère la rassura. «Non, non, dit-elle, ma sœur souffre, il n'est plus de plaisir pour moi.,» Au même instant elle entraîna sa mère qui pouvait à peine cacher son émotion, et se sépara de tous les danseurs qui l'entouraient et la conduisirent à la voiture en répétant: «Quel dommage! oh! le joli bouton de rose!»,

De retour au Marais, madame de Rémival trouva Clara toute en larmes, et dévorée du chagrin que lui causaient les succès de sa sœur; mais dès qu'elle eut appris, de la bouche de sa mère, le généreux attachement de Jenny et le sacrifice qu'elle venait de faire pour lui offrir ses soins et ses consolations, les larmes de la jalousie firent place à celles du sentiment. Elle avoua qu'elle n'avait prétexté une indisposition, que par le dépit de se voir négligée dans le bal; et reconnut enfin
que

que la plus riche parure et tous les ornemens de la mode plaisent souvent moins que les grâces naturelles et la modeste simplicité.

LE TESTAMENT.

Monsieur Dartus, avocat, jouissait d'une haute réputation; sa fortune égalait sa célébrité; mais la nature lui avait fait payer chez tous ces avantages. Père autrefois de six enfans, il les avait vus périr l'un après l'autre; et la mère de cette nombreuse famille, n'ayant pu résister à tant de secousses et de pertes aussi cruelles, avait également terminé sa carrière. Son époux, frappé de la plus profonde douleur, était resté veuf pendant plusieurs années; mais dans un long voyage qu'il fit en Suisse, une de ses parentes, encore jeune et belle, qui l'avait fait appeler pour régler des affaires importantes,

fit

fit sur lui la plus vive impression et lui inspira le désir de contracter une seconde union: tant il est vrai qu'on renonce difficilement au bonheur d'être aimé, à l'espoir d'être père.

M. Dartus, quoique déjà d'un âge mûr, était si brillant dans la conversation, si gracieux dans toutes ses manières; il ajoutait à tous ces dehors séduisans tant de mérite et de célébrité, qu'il fixa de son côté le choix de sa belle parente, toute jeune qu'elle était encore. Il séjourna donc en Suisse près d'un an, afin de liquider la fortune de sa nouvelle épouse, et de pouvoir la transporter en France. Bientôt son vœu le plus cher fut accompli, il devint encore père, et la joie qu'il en ressentit acheva d'effacer la tristesse que ses anciens chagrins avaient empreinte sur son front. Il n'aspirait plus qu'à revenir à Paris avec sa seconde femme et leur enfant qui venait de naître: c'était une fille qui déjà semblait devoir réunir un jour tous les charmes de sa mère; elle s'appelait Zélia.

Mais

Mais madame Dartus avait pensé payer de sa vie la naissance de cet enfant si cher : on fut même contraint de l'arracher de son sein, et de lui donner une nourrice étrangère. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois que cette dame aussi vertueuse que belle, eut repris assez de forces pour voyager. Elle vint donc se fixer à Paris avec son digne époux, leur fille unique, âgée d'environ six mois, et plusieurs domestiques suisses, parmi lesquels était la nourrice de Zélia. Les traits de cet enfant commençaient à se développer; mais ils n'étaient plus aussi délicats, aussi semblables à ceux de sa mère, qu'ils avaient paru l'être au moment de sa naissance; ils semblaient même éprouver chaque jour un nouveau changement.

Madame Dartus remarquait aussi depuis quelque temps que la joie et le bonheur qu'avait ressentis son mari lorsqu'il était redevenu père, avaient fait place à une rêverie continuelle, à une profonde tristesse qu'il s'efforçait en vain de lui cacher; mais ne les attribuant qu'aux pertes douloureuses qu'il
avait

avait faites avant son veuvage, et trouvant dans cet époux adoré, la réunion des plus rares et des plus aimables qualités, madame Dartus feignait de ne pas apercevoir le nuage souvent répandu sur les traits de son mari, et n'osait même lui en demander la cause.

M. Dartus reprit à Paris l'honorable carrière qu'il avait parcourue avec tant d'éclat, et redevint bientôt l'un des plus célèbres avocats de la capitale. Sa haute réputation et sa fortune lui permirent d'y tenir une maison qui fut le rendez-vous des gens de lettres, des artistes les plus distingués, des magistrats même du rang le plus élevé. La beauté, les qualités aimables de madame Dartus, ne laissèrent pas de contribuer à réunir chez elle les femmes les plus marquantes de Paris; en un mot, c'était à qui aurait accès dans la société de cet homme célèbre.

On conçoit aisément qu'au milieu de tant d'avantages, la jeune Zélia, dirigée par les conseils d'un père aussi distingué, devint en
tout

tout genre un modèle accompli. Jamais éducation n'avait été mieux suivie que la sienne. Une taille élégante, une figure expressive, une grâce parfaite, et surtout une gaiété franche et intarissable, embellissaient encore les divers talens qu'elle réunissait. On remarquait néanmoins qu'elle n'avait aucun de traits de M. Dartus, ni de ceux de son épouse ; on ne trouvait en Zélia ni le son de leur voix, ni cette imposante dignité qui les caractérisait l'un et l'autre, jusque dans les moindres choses. Souvent on leur en faisait l'observation, et alors une espèce d'altération se répandait sur la figure de M. Dartus qui cherchait aussitôt à la dissiper par le charme de sa conversation et les caresses dont il accablait sa chère Zélia.

Comme rien n'est parfait dans la nature et qu'à travers les qualités les plus rares il se glisse toujours quelques défauts, Zélia poussait au plus haut degré ceux de l'étourderie et de l'indiscrétion. Souvent ils lui attiraient les reproches de son père qu'elle adorait. En effet, entraient-elle dans son cabinet,

binet, elle portait furtivement ses regards sur son bureau de travail, lisait du coin de l'œil ce qu'il écrivait et les différens papiers qui se trouvaient auprès de lui. M. Dartus recevait-il une lettre, un simple billet, Zélia en examinait l'écriture, le timbre, formait aussitôt telle ou telle conjecture, donnait ensuite son avis, tranchait, prononçait, comme si elle eût été le conseil ou le guide de son père; elle annonçait souvent dans les différens cercles qu'elle fréquentait, que monsieur un tel avait un procès contre telle personne; que ce procès était imperdable; que celui de madame une telle était bien plus douteux... Enfin tout ce qui se faisait ou se disait chez M. Dartus, était remarqué, commenté et divulgué par la jeune indiscrète, au point que son père, malgré tout le charme qu'il éprouvait auprès d'elle, s'était vu forcé de lui interdire l'entrée de son appartement. Mais rien ne put corriger Zélia. En vain ses parens employaient-ils tout ce qui était en leur pouvoir pour vaincre ce penchant dangereux, il ne fit que s'accroître

tre malgré leurs soins et toute leur prévoyance,

Zélia ne tarda pas à faire la cruelle expérience qu'on ne peut impunément enfreindre les premiers devoirs de la société. Un jour que son père était sorti, et que son valet de chambre avait oublié de fermer la porte de son cabinet, la jeune indiscrète s'y glisse furtivement, pénètre jusqu'au bureau de travail de M. Dartus, et parmi plusieurs papiers qui le couvraient, elle porte ses regards sur un écrit de la main de son père, et qui commençait par ces mots :

« Ceci est mon testament, »

Son indiscretion fut excitée par ce titre solennel; et s'imaginant qu'elle allait découvrir les pensées les plus secrètes de son père, elle continua de lire ce qui suit :

« Etant du devoir de tout honnête homme d'avouer la vérité, avant de paraître devant Dieu, je déclare et j'atteste, au nom de l'honneur et des larmes que j'ai tant de fois versées, que Zélia n'est point ma fille ni celle de mon épouse . . . » A la vue de ces

carac-

caractères sacrés, Zélia, interdite, tremblante et se soutenant à peine, achève de lire le fatal écrit. Elle y apprend qu'en effet M. Dartus, que la nature semblait avoir condamné à n'être jamais père, avait été privé du septième enfant qu'il avait eu de sa seconde épouse; que ne voulant pas instruire de la mort de cet enfant sa tendre mère, dont la vie était en ce moment même dans le plus grand danger, il avait, à force d'or, obtenu de la nourrice l'aveu de substituer à sa fille que le sort lui ravissait, une pauvre petite orpheline, dont la mère indigente venait de mourir en lui donnant le jour. Elle apprend, par cet écrit, que M. Dartus lui avait donné en l'adoptant le nom de Zélia, et qu'elle fut présentée quelque temps après à madame Dartus comme sa propre fille... Enfin elle apprend dans ce testament que M. Dartus lui assure la moitié de sa fortune; mais que voulant respecter les droits sacrés du sang, il léguait l'autre moitié aux parens les plus pauvres de sa famille.

La révélation de ce terrible mystère et la généreuse bonté de M. Dartus, firent sur la jeune personne une si forte impression, qu'elle put à peine sortir de l'appartement et regagner sa chambre. Là, se livrant à tout son désespoir, elle tomba dans une espèce de délire, au milieu duquel elle prononçait, avec l'accent le plus déchirant : « Je ne suis pas sa fille ! moi qui étais si heureuse et si fière de l'être ! . . . je ne serais qu'une pauvre orpheline ! . . . et je n'ai plus de parens ! »

En proférant ces mots qu'interrompaient mille sanglots et les larmes les plus amères, Zélia tomba sans mouvement sur un canapé, où elle resta plus d'une heure, comme si elle eût été privée de la vie ; mais enfin reprenant ses esprits et ranimant ses forces, elle forma le projet de taire cette cruelle découverte, et de renfermer dans son cœur le tourment qui la dévorait.

Depuis quelque temps, M. et madame Dartus remarquaient sur la figure de Zélia une tristesse dont ils ne pouvaient deviner la cause.

cause. Chaque fois que la malheureuse regardait l'un ou l'autre, ses yeux se mouillaient de larmes. Elle ne pouvait prononcer le nom de père ou de mère sans que sa voix ne fût altérée. Ce qui surtout augmentait sa douleur, c'étaient les égards, les prévenances qu'on avait pour elle, comme fille unique de la maison. Cependant, au milieu de toutes les cruelles sensations qu'elle éprouvait, elle fut tourmentée du désir de savoir le véritable nom de ceux à qui elle devait le jour. «Ma mère, se disait-elle, est morte en me donnant la vie; mais - peut-être mon père existe-t-il encore; peut-être est-il dans la misère, tandis que moi, entourée de tout ce que peut inventer l'opulence. . . . Il faut absolument sortir de cette affreuse incertitude.,,

Un jour donc qu'elle se trouvait seule avec sa vieille nourrice, elle entama ainsi l'entretien: «Sais tu, ma bonne Sternick, que je ne ressemble aucunement à mon père ni à ma mère? — Fous bas truver, mon pédi-te? — En vérité, si je n'avais pas été élevée
par

par toi, je croirais qu'on m'a changée en nourrice. — Moi bas gabable, répondit la vieille toute interdite. — Si c'eût été, reprit la jeune personne, pour obliger un homme respectable, pour sauver la vie à son épouse expirante, enfin pour faire le bonheur d'une pauvre orpheline de la Suisse et de ton voisinage, loin de commettre un crime, bonne Sternick, tu n'aurais fait qu'une action très-louable. — Mengot! s'écria involontairement la bonne nourrice, fous avre abris tut lé histoire! — Oui, reprit Zélia, fondant en larmes et se jetant dans son sein: ne crains pas que j'en rougisse; mais si je te suis chère, apprends-moi, je t'en supplie, à qui je dois le jour, et crois que ma tendresse pour toi pourra seule égaler ma reconnaissance.,,

La bonne Sternick, convaincue que Zélia était instruite du secret qu'on lui avait tant caché, lui avoua que c'était elle qui l'avait indiquée à M. Dartus, au moment où il perdit son dernier enfant. Elle lui apprit que son père n'existait déjà plus, lorsque sa mère

la mit au monde; que sans cela, elle n'eût jamais porté un autre nom que celui de Fritz qu'avait son père, brave soldat, couvert de blessures; mais que se trouvant à la mort de ce père sans appui, exposée à être conduite à Zurich, dans la maison des Orphelins, on n'avait pas balancé dans le canton à confier sa destinée à celui qui, depuis son enfance, s'était en effet montré son véritable père. Cette bonne femme termina cette révélation importante en priant Zélia de garder à son tour le plus grand secret, de crainte d'indisposer contre elle le bon M. Dartus, et surtout de porter un coup mortel à sa digne épouse, en lui apprenant que sa fille véritable était morte peu de jours après sa naissance.

Zélia, qui portait à madame Dartus l'amour tendre et soumis de sa fille véritable, se garda bien, malgré toute sa souffrance, de lui faire soupçonner la moindre chose de cet important mystère; mais combien elle eut à souffrir de son silence!..... Chaque fois que madame Dartus la pressait dans ses bras,

en la nommant sa fille, sa chère fille, en la désignant comme l'espoir et la consolation de sa vieillesse, la jeune infortunée tressaillait malgré elle, s'efforçait de retenir un torrent de larmes prêtes à couler. M. Dartus, à l'œil observateur de qui rien n'échappait, remarquait la souffrance secrète de Zélia, suivait tous ses mouvemens, et ne tarda pas à être convaincu que la jeune orpheline connaissait le secret de sa naissance. La vieille nourrice, qu'il interrogea secrètement à ce sujet, lui avoua ce qui s'était passé entre elle et Zélia, et lui apprit tout le chagrin qui dévorait cette jeune infortunée.

Cet homme généreux et sensible s'empres-
sa d'avoir avec Zélia un entretien particulier,
dans lequel il apprit par quel singulier hasard
elle avait connu son origine. Il la consola,
lui prouva de nouveau toute sa tendresse,
et lui recommanda, crainte de plus grands
malheurs, de ne jamais divulguer ce secret
important. «Je vous le promets, lui dit Zé-
lia, baisant ses mains avec respect, et les
arrosant de ses pleurs; mais sans ma coupable

ble indiscretion, je vous croirais encore mon père.,,

Cette promesse de la jeune orpheline, quoique gravée dans son cœur, fut souvent combattue par des secousses sans cesse renaissantes, où la jetait sa pénible situation. Un événement inattendu, auquel Zélia ne fut pas assez forte pour résister, déchira le voile dont elle s'efforçait de se couvrir, et causa l'événement le plus funeste.

M. Dartus avait une terre considérable à quelques milles de Châlons, sur les bords de la grande route de Strasbourg. Les armées françaises venaient d'obtenir en Allemagne des victoires éclatantes; un grand nombre de prisonniers autrichiens se rendaient en cette ville par détachemens. Deux cent soixante de ces prisonniers, en passant devant la grille du château de M. Dartus, s'arrêtèrent pour faire halte et se reposer. La plupart d'entre eux voulurent se désaltérer à une fontaine qui coulait tout près de là. Il faisait à cette époque une chaleur excessive; la fatigue de ces pauvres voyageurs, la poussière dont ils

ils étaient couverts, la sueur qui coulait sur leurs visages abattus, tout fit sur madame Dartus et Zélia, qui se trouvaient en ce moment à la porte de la grille, l'impression la plus vive. « Ces malheureux me font grand pitié, dit cette dame bienfaisante: arrêtez, braves gens, s'écria-t-elle, l'eau de cette fontaine est trop froide; elle glacerait vos sens agités par la marche pénible que vous venez de faire. Va, ma fille, dit-elle à Zélia, va dire aux gens qu'ils apportent quelques douzaines de bouteilles de vin, pour reconforter ces bons Allemands., Zélia obéit avec la rapidité de l'éclair. Bientôt les domestiques, et M. Dartus lui-même, vinrent offrir aux prisonniers voyageurs les rafraichissemens dont ils avaient si grand besoin. Zélia, munie à son tour d'une bouteille et d'un verre, offrait une rasade à l'un d'eux, remarquable par ses cheveux blancs et les nombreuses cicatrices dont il était couvert. « Monsieur le militaire, lui dit-elle en lui versant une seconde rasade, est-il Hongrois ou Autrichien? — Moi Suisse, répondit le vieux

H

prison-

prisonnier; être à la zervice de l'embereur
t'Allemagne, depuis pli de trente ans; mais
être né natif di canton di Zurich, et appeler
moi Guillaume Fritz. — Fritz! s'écria invo-
lontairement Zélia: c'est le nom de mon
père! — Que dis-tu, ma fille? s'écria à son
tour madame Dartus. — Oui, c'est le nom
de mon père, reprit Zélia d'une voix plus
forte et sans entendre madame Dartus; il
était, ainsi que vous, soldat du canton de
Zurich, et se nommait Georges Fritz. — C'être
mon neveu, reprit le vieux Suisse, le fils de
ma paufre frère Georges: si fous être
son fille, être betite nièce à fotre serfitur . . . ,
En achevant ces mots il presse dans ses bras
Zélia émue et tremblante, Madame Dartus,
dont l'étonnement augmentait à chaque mot,
et surtout en voyant les signes que son mari
faisait à Zélia, demande, exige l'explication
de ce cruel mystère: elle fait venir la nourrice,
la presse de questions; et apprenant enfin
ce qu'on avait pris tant de soin de lui cacher
depuis long-temps, elle pousse un cri dé-
chirant et tombe évanouie dans les bras de

son

son mari. Celui-ci regardant Zélia qui dans ce moment s'aperçoit du coup terrible mais involontaire qu'elle a porté dans l'âme de sa bienfaitrice, lui dit, avec la plus touchante expression: «Qu'as-tu fait, chère et intéressante orpheline! Oh! que ton indiscretion nous causera de maux!» A peine avait-il proféré ces paroles, que Zélia s'élança vers madame Dartus, la couvre de tout son corps, la ranime en l'appelant à grands cris sa mère, sa tendre mère; et parvient enfin à lui faire reprendre ses sens; mais la commotion que reçut cette femme sensible, fut si forte, qu'il fallut l'emporter au château. Les yeux sans cesse attachés sur Zélia, elle répétait avec l'accent du désespoir: «Quoi! tu n'es pas ma fille! quoi! je n'ai plus d'enfant!...», M. Dartus chercha vainement à calmer sa douleur, et ne la quitta pas de toute la nuit. Zélia, qui avait obtenu de l'officier qui conduisait les prisonniers, que son vieil oncle restât au château, joignit ses soins à ceux de M. Dartus, et donna à sa digne épouse toutes les preuves de son amour et de sa reconnaissance.

naissance. Le vieux Guillaume, tout heureux et fier qu'il était d'avoir trouvé une semblable nièce, partagea la douleur qu'avait répandue dans le château l'état désespéré de madame Dartus. Le coup qu'elle avait reçu était au-dessus de ses forces. En vain les secours de l'art, les vœux de M. Dartus, de Zélia et de tous les heureux qu'elle avait faits dans les environs, la rappelaient-ils à la vie, la nature fut sourde à leurs cris : cette dame adorée expira dans les bras de son époux et de sa fille adoptive qui ne cessait de répéter avec l'accent de plus déchirant : « C'est moi qui l'ai tuée... Sans mon impardonnable indiscretion, elle vivrait encore; je la presserais dans mes bras...; je l'appellerais ma mère... Ah! je le sens à ma douleur, rien ne peut me rendre excusable... » Le désespoir de Zélia fut tel, qu'on craignit pendant quelques jours que sa raison ne s'aliénât. M. Dartus fut lui-même contraint de se distraire de sa douleur profonde, pour consoler cette infortunée. Il exigea d'elle que jamais elle ne se séparerait de lui; il

obtint par ses protections l'échange du vieux prisonnier Guillaume, qui trouva dans sa petite nièce tous les soins et tous les égards de la plus tendre fille. L'éducation qu'avait reçue Zélia, et les charmes de sa figure, la firent souvent rechercher; mais elle ne souffrit jamais qu'on lui donnât d'autre nom que celui de Zélia-Fritz: elle ne voulut avoir auprès de M. Dartus que le titre d'une orpheline dont il avait secouru l'indigence, soigné l'éducation; et lorsque cet homme célèbre, la nommant toujours sa fille, l'accablait de caresses et de nouveaux bienfaits, Zélia ne les recevait plus qu'avec respect; ses yeux charmans se baignaient de larmes, et à travers les sanglots qui étouffaient sa voix, elle lui disait: «Sans ma cruelle faute, madame Dartus vivrait encore, et je me croirais votre fille! Ah! je l'éprouve, mais trop tard, une seule indiscretion suffit pour nous priver du bonheur de toute notre vie.

épuisé par ses passions. L'éducation de ce
prince de Collenne, qui trouva dans sa pa-
tie toute les soins et tous les égards de

LES DEUX CAGES.

receut celle, et les épreuves de sa figure, la
furent souvent redoublées, mais elle ne souffrit
jamais qu'on lui donnât d'autre nom que ce-

La richesse et l'élégance sont souvent moins propices au bonheur, que l'obscur simplicité; et comme le dit très-bien l'aimable Collin d'Harleville dans sa comédie intitulée le *Vieux Célibataire*:

... Souvent dans la loge, on rit plus qu'au premier.
Charlotte, fille de madame Darlemont, se plaisait à élever et à soigner des oiseaux de toute espèce; elle y donnait tout son temps, y mettait tout son plaisir. Aimant le luxe et très-recherchée dans tout ce qu'elle faisait, elle avait fait construire une cage magnifique, dont les bois étaient dorés, les bâtons en acajou, et les vases de porcelaine: chacun admirait ce petit chef-d'œuvre. Charlotte, fière et satisfaite de toutes les félicitations qu'elle recevait, et voulant que cette belle

cage ne fût occupée que par des oiseaux dignes d'un aussi beau séjour, n'y admettait que les plus rares, tels que les serins des Canaries, les bouvreuils du Canada, les fauvettes de Cayenne, les linottes du Brésil; enfin, tout ce qui pouvait étonner et coûter le plus. La manie du maître devient souvent celle des gens attachés à son service. Leur ordonne-t-il une chose nouvelle, ils s'empres- sent de la copier pour eux; leur demande-t-il quelque chose, ils ne la donnent jamais qu'après en avoir pris le modèle; en un mot, l'inférieur est presque toujours le singe de son supérieur.

Anne, l'une des filles du portier de l'hôtel, qui souvent avait été témoin de la manie de sa jeune maîtresse, avait insensiblement pris les mêmes goûts; mais ne pouvant donner dans le faste, elle se contentait d'une forte cage d'osier, dont les bâtons de sureau et les petits pots de terre brute faisaient tout l'ornement. Elle y réunissait les oiseaux les plus communs, tels que pierrots, chardonnerets, linottes et autres de cette espèce.

Nos

Nos deux jeunes naturalistes trouvaient, chacune dans son genre, des plaisirs qui d'abord les captivèrent long-temps, et prirent tous leurs instans de loisir; mais bientôt le manque de soins apporta une grande différence dans le sort et la prospérité des deux volières. Charlotte, entraînée continuellement dans le tourbillon du grand monde, y passant quelquefois une partie de la nuit, et par conséquent ne pouvant se lever que très-tard, négligea la famille infortunée que renfermait sa cage riche et brillante. Peu à peu les oiseaux les plus rares périrent, presque tous tombèrent d'inanition sur les beaux vases de porcelaine qui, la plupart du temps, ne contenaient que de l'eau corrompue et des graines avariées. Jamais aucune espèce n'avait pu s'accoupler; jamais Charlotte n'avait eu la jouissance de voir dans cette belle cage se former un nid, couvrir des œufs, éclore des petits: on eût dit que l'élégance et la richesse de cette superbe prison en avaient chassé le bonheur et la fécondité.

Anne

Anne, au contraire, qui, dès l'aube du jour, prodiguait aux habitans de la simple cage d'osier, les soins les plus tendres et les plus multipliés, les voyait chaque matin plus beaux et plus joyeux: leurs chants variés retentissaient dans tout l'hôtel. Chaque printemps, elle voyait se former plusieurs nichées qui, toutes fécondes, avaient tellement augmenté la grande famille, qu'Anne avait été obligée d'agrandir leur demeure, en adaptant une seconde cage d'osier à la première, ce qui formait un espace assez grand, pour contenir plus de vingt couples assortis de différens oiseaux. On y remarquait surtout deux des serins de Charlotte, qu'Anne lui avait demandés, lorsqu'ils étaient expirans. La beauté de leur plumage et l'ivresse de leur gazouillement annonçaient qu'ils étaient plus heureux sur des bâtons de sureau et dans la simple loge du portier, que dans le riche appartement du premier, sous le grillage doré et sur les bâtons d'acajou, où ils manquaient presque toujours d'eau, d'air et de nourriture.

Char-

Charlotte, jalouse de ce que la volière de la jeune Anne prospérait autant que la sienne s'appauvriissait, se plaignit un jour à sa mère du bruit que faisaient, dès l'aube du jour, les nombreux oiseaux de la fille du portier. Elle voulut même exiger qu'on la séparât de son heureuse famille. «Puisqu'elle trouble votre repos, lui dit madame Darlemont qui pénétrait le motif de sa fille, il est juste qu'elle transfère ailleurs sa peuplade chérie. Mais comme les soins qu'elle lui prodigue ont fixé mon attention, et que sa volière fait les seules délices de sa vie, je vais faire préparer dans les greniers de l'hôtel un lieu commode et assez spacieux, pour contenir non seulement tous les oiseaux qu'elle possède, mais encore ceux qui, dans votre riche et superbe volière, périssent faute de soins.»

Dès de lendemain tout fut exécuté; l'heureuse et sensible Anne se trouva à la tête d'une volière nombreuse, où bientôt chaque espèce se renouvelant et trouvant une nourriture

riture analogue à ses goûts, offrit la réunion la plus riche et la plus variée.

Charlotte, convaincue alors que le faste et l'étalage étaient loin de valoir les soins et la prévoyance, avoua que sa mère avait bien fait de confier le reste de ses oiseaux les plus rares à la jeune Anne; et, loin de se laisser entraîner à des mouvemens jaloux, elle voulut partager les soins de la jeune portière, et faire avec elle l'apprentissage de la patience et du travail qu'exigeait une pareille entreprise.

Mais son genre de vie et ses occupations ne lui permirent pas d'exécuter ce plan; la volière, pour ainsi dire recréée, se trouvait soignée par Anne, lors même que Charlotte sommeillait encore. Aussi était-elle loin d'avoir les mêmes jouissances que la fille du portier. Dès qu'elle entrait dans la volière, tous les oiseaux fuyaient effarés, se cachaient partout où ils trouvaient place; à leurs chants joyeux succédaient les cris de la frayeur: chaque couple se désunissait, et Charlotte éprou-

éprouvait jusqu'à la douleur de voir les mères sortir de leurs nids et abandonner leurs œufs. Dès qu'au contraire Anne paraissait au milieu de ces nombreuses familles, chaque couple voltigeait autour d'elle, venait se poser sur ses épaules, sur sa tête, la becquetait en battant des ailes, et lui exprimait par ses chants sa joie et sa reconnaissance.

Charlotte, qui souvent avait été témoin de ce délicieux spectacle, résolut d'en éprouver les charmes. Un jour elle substitua le simple vêtement d'Anne au riche et élégant négligé dont elle se parait le matin; et sous cet heureux déguisement, imitant la douce voix de la jeune fille, elle s'introduisit dès le lever du soleil dans la volière; là, remplissant avec exactitude et fidélité l'emploi de celle dont elle avait emprunté le costume, elle vit tous les oiseaux s'habituer peu à peu à sa vue, finir par voltiger avec plaisir autour d'elle, et la couvrir à son tour de leurs caresses.

La joie qu'éprouva Charlotte fut inexprimable; elle lui inspira l'irrévocable résolution de

de ne confier jamais à d'autres le soin de sa volière; et pour se convaincre de toute la crainte, de toute la frayeur qu'inspiraient à ses oiseaux les riches habits sous lesquels elle les avait négligés si long-temps, elle en revêtit un jour Anne, exigeant qu'elle l'accompagnât ainsi déguisée. Dès qu'elle parut, chaque famille se sauva comme à l'aspect d'un oiseau de proie; en vain la jeune fille appelait-elle ses chers petits avec sa voix douce et caressante, tous la fuyaient, tous s'éloignaient avec frayeur. — «Oh! si jamais, dit-elle à Charlotte, vous me faites reparaitre ici sous cet épouvantail! Reprenez, reprenez votre chapeau de satin, votre riche collerette, votre robe brodée garnie de dentelle; et laissez-moi mon petit corset de nankin et ma jupe de toile de coton: ils m'ont produit eux seuls plus de bonheur, que ne pourrait jamais m'en procurer le plus riche accoutrement...» En achevant ces mots, Anne quitta les habits de Charlotte, et reparut tout-à-coup sous sa forme accoutumée. Aussitôt tous les habitans de la volière vinrent

rent fondre sur elle, et semblaient, par leurs tendres gazouillemens, expier leur méprise et la venger de leur erreur.

Dès cet instant, Charlotte s'associa pour toujours aux travaux de la bonne Anne. Chaque matin elles venaient ensemble soigner la volière qui devint aussi nombreuse que variée. Plus de bâtons d'acajou, plus de vases de porcelaine: un feuillage disposé avec soin, une eau pure et renouvelée chaque matin, des graines de toute espèce et de longues gerbes de millet, furent le seul ornement de cette riche collection d'oiseaux. On la citait dans tout le voisinage, et Charlotte en recevait sans cesse des éloges qu'elle préférait aux fastidieuses adulations d'un cercle brillant, aux applaudissemens donnés à une gavotte ou à une sonate de piano. Enfin elle fit l'expérience que le bonheur le plus durable est celui qu'on se fait soi-même, et qui, par là, se trouve à l'abri de tous les événemens.

Anne

Anne seconda Charlotte dans cet heureux système; elle passa près d'elle toute sa vie; leur attachement, fondé sur le plaisir qu'embellissait la bienfaisance, ne fut jamais altéré. Toutes les deux réunies dans la volière, sous un humble vêtement, se traitèrent insensiblement comme deux sœurs. Anne, à qui la nature avait prodigué tous ses dons, prit dans cet heureux commerce le ton et les manières de Charlotte; elle s'instruisit peu à peu, se forma par ses leçons, par ses conseils, et bientôt se rendit digne d'un mariage avantageux qui, en fixant son sort, assura celui de ses pauvres et honnêtes parens.

Charlotte ne tarda pas non plus à se marier; mais ni les devoirs d'une épouse, ni les tendres soins d'une mère, ne lui firent négliger la nombreuse volière à qui elle devait la simplicité de ses goûts, des plaisirs vrais, et la douce jouissance d'avoir fait une heureuse.

LE TRONC D'ARBRE.

De tous les inconvéniens qui résultent d'une éducation négligée, celui qui prête le plus au ridicule, et souvent cause le plus de maux, c'est la peur. Elle gâte l'esprit, altère la grâce, arrête continuellement l'élan de la pensée, et tient l'âme resserrée dans les bornes étroites de la faiblesse et de la stupidité. Aussi doit-on porter, la plus scrupuleuse attention à préserver l'enfance de ces images effrayantes, de ces descriptions de souterrains et de cavernes, de ces contes de revenans, avec lesquels la plupart des personnes ont coutume de frapper l'imagination des jeunes filles confiées à leurs soins, avec lesquels on se fait un jeu cruel de troubler, par des frayeurs sans cesse renaissantes, ou par des rêves affreux, les douces nuits et les jours paisibles de l'heureuse innocence.

M. de Mirecourt, ancien architecte célèbre, habitait depuis long-temps un château gothique, situé près de la forêt de Senars. Il avait pris plaisir à réunir, dans cette demeure agréable et pittoresque, tout ce que l'art peut ajouter à la nature. On venait de tous côtés admirer les embellissemens que M. de Mirecourt avait accumulés dans cette habitation aussi vaste que richement décorée.

Madame de Valville, sa fille unique, épouse et veuve d'un artiste distingué, venait ordinairement passer tout l'été au château de son père, avec ses deux filles, Hersilie et Victorine. L'une et l'autre douées par la nature d'une physionomie agréable et d'un heureux caractère, étaient également chères à madame de Valville. Cette digne mère semblait, par sa tendresse et son extrême bonté, vouloir dédommager ses deux filles de la perte qu'elles avaient faite dans leur père, du soutien de leur existence et de leur premier instituteur.

Madame

Madame de Valville portait souvent trop loin son amour pour ses enfans. La crainte de les contrarier en la moindre chose, de perdre leur attachement et leur confiance, lui faisait dépasser les bornes de l'indulgence, au point qu'elle avait insensiblement perdu l'autorité maternelle.

Hersilie et Victorine, à peine parvenues à l'âge heureux de l'adolescence, faisaient tout au gré de leurs caprices. Formaient-elles un projet, il était exécuté sur-le-champ; désiraient-elles un bijou, un riche vêtement, elles l'obtenaient aussitôt; voulaient-elles aller au château de leur grand-père, revenir à Paris, retourner encore auprès de M. de Mirecourt, parcourir, en un mot, tous les environs de sa terre, à l'instant les chevaux étaient prêts, et la complaisante mère était trop heureuse de pouvoir satisfaire en tout les moindres désirs de ses deux filles.

M. de Mirecourt, qui trouvait dans Hersilie et Victorine le charme et la consolation de ses vieux jours, les gâtait encore plus que

ne

ne le faisait leur mère. Jamais il n'avait osé leur adresser la plus simple remontrance, leur faire éprouver la plus petite contradiction. Folâtrer avec elles, les caresser tour-à-tour, leur réciter sans cesse des contes de grand-mères, des histoires de spectres qui apparaissent la nuit, de sorciers et de revenans inspirés par le diable, rire de la frayeur qui souvent se peignait sur les traits et dans tous les mouvemens de Victorine et d'Hersilie: telle était l'étrange manie de ce vieillard, telles étaient ses plus douces jouissances.

On conçoit qu'une pareille éducation dut nuire aux qualités aimables des deux jeunes personnes. Leur imagination, frappée depuis l'enfance par mille tableaux, par mille récits plus effrayans les uns que les autres, les avait conduites à trembler au moindre bruit, à tressaillir au plus simple événement. Tant qu'elles furent dans un âge où tout s'excuse, cette frayeur enfantine amusait M. de Mirecourt et tous ceux qui se présentaient chez lui; mais à l'époque de l'adolescence, cette
fausse

fausse peur continuelle devint si fatigante, que madame de Valville et son père résolurent de mettre tout en œuvre pour corriger les deux jeunes sœurs qui devenaient chaque jour la fable et l'amusement de toutes les sociétés où elles étaient admises.

On ne détruit pas facilement des impressions tant de fois réitérées. Ce n'est que par de fortes secousses qu'on peut déraciner les vices d'une mauvaise éducation. Hersilie fut la seule qui eut la force de vaincre par degrés cette stupeur pusillanime qui lui causait tant de mal, et lui attirait tant d'humiliations. Plus fortement constituée que Victorine, et d'un caractère plus prononcé, elle s'arma de résolution, de courage, et parvint, non sans beaucoup d'efforts, à devenir moins peureuse, et même à se moquer de toutes les extravagances que ce défaut risible faisait faire chaque jour à sa sœur.

La pauvre Victorine, toujours la tête remplie des contes de son grand-père, était insensiblement tombée dans une pusillanimité
qui

qui maîtrisait tous ses sens. Un inconnu paraissait-il au château, c'était, selon elle, un malfaiteur qui en voulait à ses jours; un chien de basse-cour pénétrait-il dans les appartemens, c'était une bête enragée qui venait la dévorer; une cloche des villages voisins se faisait-elle entendre, c'était le tocsin qui annonçait une émeute ou bien un incendie; quelques conscrits, rejoignant leurs drapeaux, s'arrêtaient-ils devant le château, pour se reposer et prendre quelques rafraichissemens, c'était, aux yeux de Victorine, une armée ennemie qui venait mettre tout à feu et à sang: en un mot, son imagination grossissant chaque objet qui s'offrait à sa vue, elle ne voyait partout que fantômes et brigands, que meurtre, pillage et destruction.

Madame de Valville, qui gémissait, mais trop tard, de cette faiblesse de Victorine, chercha vainement tous les moyens de la détruire. Pour y parvenir, elle ne se séparait plus de sa fille, la faisait coucher dans sa chambre, et ne permettait pas qu'on racon-

tât

tât devant elle la moindre aventure sérieuse ou romanesque.

Un soir que madame de Valville se promenait seule, avec ses deux filles, au fond du parc du château, elles entendirent, derrière un bosquet, des cris plaintifs qui ressemblaient à la voix d'un enfant. Victorine s'arrête tout-à-coup, et s'écrie: «C'est le fils du jardinier qu'on assassine! — Quelle erreur est la vôtre; lui dit madame de Valville: dans ce parc si bien fermé de tous côtés; y songez-vous, ma fille? Avançons et voyons ce que ce peut être. — Oui, reprit Victorine avec plus de frayeur encore, c'est la voix du petit Paul qu'on assassine, ou bien qui se noie dans le grand bassin. — Raison de plus, reprit madame de Valville, pour voler à son secours. — Sans doute, ma sœur, ajouta Hersilie; le mal n'est peut-être pas aussi grand que tu te l'imagines: allons, viens avec nous.» A ces mots, elle entraîne de force Victorine vers l'endroit où les cris se faisaient entendre. Bientôt elles y pénètrent et aperçoivent un agneau dont le pied s'était embarrassé dans

une

une palissade, et qui, n'ayant pu rejoindre l'étable avec les autres, faisait, en bêlant, des efforts pour se dégager. «Que vois-je?» s'écria Victorine, c'est Chéri! c'est lui-même; il porte encore à son cou le ruban rose que je lui attachai l'autre jour., A ces mots, elle s'élança vers l'agneau, le dégage de la palissade, le prend dans ses bras, et lui prodigue les plus douces caresses. «Vous voyez bien, ma fille, lui dit madame de Valville, que si nous eussions cédé à votre fausse peur, le pauvre petit animal n'aurait pu sortir de l'entrave où il était retenu, et peut-être eût-il péri cette nuit de faim et de souffrance.,

Une autre fois Victorine parcourait, seule avec sa mère, la lisière de la forêt de Senars, dans laquelle jamais elle n'avait osé pénétrer, la regardant comme le repaire de tous les voleurs de dix lieues à la ronde. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer ces longues allées qui se perdent dans l'horizon, d'être attirée par la fraîcheur des ombrages, par le parfum des plantes

plantes aromatiques, des chèvre-feuilles sauvages, et surtout par le chant mélodieux des oiseaux de toute espèce qui habitent ces paisibles demeures. Madame de Valville, voulant profiter du charme qu'éprouvait sa fille pour domter sa timidité, la conduisait d'arbre en arbre, et la faisait insensiblement avancer dans la forêt. «Avouez, lui disait-elle, qu'il y a du plaisir à respirer sous ce feuillage, à se trouver tout près de ces oiseaux nombreux qui ravissent par leurs chants. — Oui, répondit Victorine, avançant comme par enchantement : cet aspect est délicieux ; l'air qu'on respire ici porte dans l'âme une douceur et je ne sais quel charme....» Mais tout-à-coup elle s'arrête, frissonne, et changeant de couleur, elle dit à sa mère : «Sauvons-nous, où c'est fait de notre vie. — Quelle vision vous prend encore ? — Voyez-vous à travers ces branches épaisses, un brigand qui vient vers nous ? — Je n'aperçois rien du tout. — Je vous dis qu'il nous regarde, il accourt ; il a six pieds de haut, il tient à la main je ne sais quoi de chevelu : c'est sans

sans doute la tête du dernier malheureux qu'il vient de tuer. Embrassons-nous, maman, le monstre va nous assassiner En achevant ces mots, Victorine, pâle et tremblante, se réfugiait dans le sein de sa mère. Un bruit, en effet, se fait entendre derrière le feuillage, et ce brigand de six pieds de hauteur, et tenant à la main une tête sanglante, n'était qu'un jeune et gentil pâtre, d'environ douze ans, qui, ayant aperçu ces deux dames, accourait leur proposer d'acheter un nid de tourterelles qu'il venait de découvrir dans la forêt. Madame de Valville ne put s'empêcher de rire aux éclats de la terreur panique de Victorine, qui fut elle-même forcée d'avouer toute sa faiblesse. Elle acheta le nid du jeune pâtre, voulut soigner seule les deux tourtereaux qu'il contenait; et rougissant de sa frayeur à l'aspect de ce couple charmant, symbole de la douceur et de la tendresse, elle forma, pour la première fois, la résolution de dompter sa ridicule pusillanimité.

I

Mais

Mais plusieurs événemens qui survinrent semblerent contrarier les stoïques résolutions de la pauvre Victorine; et il s'en fallut qu'elle devint ce qu'elle désirait être. Une nuit d'hiver qu'elle était couchée dans la chambre de sa mère, elle crut entendre du bruit dans l'appartement. Elle écoute en frémissant et respirant à peine. Un bourdonnement frappe son oreille, elle s' imagine aussitôt que c'est un chat-huant, ou plutôt un dragon-volant qui s'est introduit par la cheminée. Elle désire, mais n'ose réveiller encore madame de Valville qui dort paisiblement. Levée sur son séant, et saisie par le froid, elle veut prendre un schal qu'elle avait coutume de mettre sur une bergère, auprès de son lit, étend le bras, et pose la main sur une peau velue, ce qui lui fait à l'instant pousser un cri épouvantable. Madame de Valville, réveillée en sursaut, questionne Victorine qui lui assure, en s'enfonçant dans ses draps, et jetant la couverture par-dessus sa tête, qu'il est entré, par la cheminée, un dragon-volant, et que là, tout près d'elle, est une bête

bête fauve sur laquelle elle a mis la main.
 « Oh ! pour cette fois , s'écrie-t-elle , ce n'est point une fausse peur : j'ai entendu , j'ai touché moi-même ces monstres épouvantables. Ils vont nous dévorer. »
 Pendant que Victorine exhale ainsi toute sa frayeur , madame de Valville se lève , allume une bougie , et reconnaît que le dragon-volant était un papillon de nuit qui voltigeait dans la chambre , et que la bête fauve que Victorine avait en effet touchée , et dont elle croyait déjà sentir les griffes menaçantes , n'était que sa palatine de cygne qu'elle avait quittée la veille , et déposée , par mégarde , sur un meuble qui se trouvait auprès de son lit. Elle découvre aussitôt la visionnaire , l'arrache de dessous les oreillers où elle s'était blottie , lui donne la conviction la plus évidente de son extravagance , et fait enfin succéder le rire à la stupeur. Victorine , aussi confuse que repentante d'avoir troublé le sommeil de sa mère , prit encore une fois la résolution de s'armer de courage , et de renoncer pour jamais à ses

visions qui la rendaient, à juste titre, le jouet de tout le monde.

A l'hiver succédèrent les beaux jours du printemps. Madame de Valville avait reçu, depuis quelque temps, une lettre d'Ernest, son fils unique, et le frère bien-aimé de Victorine et d'Hersilie. Il leur annonçait que, devant être envoyé par le général dont il était aide-de-camp, pour remettre des dépêches importantes en Allemagne, il passerait, le onze juin, entre neuf et dix heures du matin, sur la grande route qui traverse la forêt de Senars, et qu'il aurait le bonheur d'embrasser sa famille qu'il désirait trouver réunie au château de son grand-père; mais il prévenait, en même temps, qu'il ne pourrait y rester tout au plus qu'une heure, tant ses ordres étaient précis.

Cette nouvelle combla de joie M. de Mirecourt, madame de Valville et ses deux filles. Tous les gens du château se faisaient également une fête de revoir le jeune aide-de-camp, absent depuis près de deux années. «Que j'aurai de plaisir, s'écriait Victorine, à pres-

presser dans mes bras mon cher Ernest, l'ami de mon enfance, qui toujours m'a témoigné tant d'attachement ! que je voudrais être à ce onze juin ! ce sera l'un des plus beaux jours de ma vie.,,

Bientôt arriva ce jour tant désiré. L'allégresse et le bonheur éclataient dans tout le château. Hersilie et Victorine, levées de grand matin, avaient fait préparer le déjeuner le plus splendide, auquel M. de Mirecourt avait fait inviter plusieurs de ses voisins. Enfin neuf heures sonnèrent. « Si tu n'étais pas si peureuse, dit Hersilie à sa sœur, nous irions au-devant d'Ernest sur la grande route, tandis que notre mère reçoit tout son monde. — Oh ! s'il ne fallait pas, pour cela, répondit Victorine, parcourir une partie de la forêt, je te l'aurais déjà proposé. — Bah ! reprit Hersilie, il ne s'agit que de traverser deux allées, dont l'une touche à notre parc : le feuillage est si frais, le temps si délicieux et la nature est si belle ! Nous aurions le bonheur d'embrasser Ernest les premières ; c'est une occasion favorable de dompter cette
fausse

fausse peur qui l'attire tant de plaisanteries, et qui, tu le sais, déplaît tant à notre frère. — Hé bien, j'y consens, dit Victorine: oui, je veux prouver à Ernest que j'ai suivi les conseils qu'il me donne dans toutes ses lettres, et que je suis maintenant digne d'être la sœur d'un brave tel que lui. Donne-moi le bras, ma sœur; ne me quitte pas surtout; et entrons dans la forêt sans rien dire à personne.,,

A ces mots, Hersilié ouvre la grille du parc, qui donnait sur la première grande allée du bois, la laisse ouverte et se met à parcourir à toutes jambes cette première allée avec Victorine qui, se serrant près de sa sœur, frissonnait malgré elle et changeait de couleur, dès qu'elle mettait le pied sur la plus petite branche desséchée, ou qu'elle entendait le moindre souffle du zéphir qui agitait doucement le feuillage: «Allons, Victorine, allons; un peu de courage! tu vois que ce n'est rien, ne songeons qu'au plaisir de revoir, d'embrasser notre cher Ernest. — N'entends-tu pas un bruit terrible derrière ces
genets

genets en fleurs? — C'est un petit-lapin qui s'enfuit, presque aussi tremblant que toi. — Ne vois-tu pas à travers ces chèvre-feuilles, je ne sais quoi de fauve qui remue et semble s'élançer? — C'est un jeune chevreuil qui nous prend pour des chasseurs. — Oh! pour cette fois, nous sommes perdues: n'entends-tu pas! Quoi donc? — Ces coups de sifflet qui partent du côté de ces grands ormes. — C'est peut-être le chant de quelque oiseau sauvage. — Non, non! ce sont des coups de sifflet, te dis-je: les entends-tu qui recommencent? C'est le signal des voleurs; sauvons-nous, ma sœur, sauvons-nous! . . . A ces mots, Victorine s'enfuit épouvantée, courant de toutes ses forces; et prenant le premier sentier qui se présente à sa vue, elle s'enfonce dans le bois et disparaît aux yeux d'Hersilie. Celle-ci court vainement après elle, et reconnaît en riant, que les coups de sifflet que sa sœur prenait pour le signal des brigands, n'étaient que les sons aigus et répétés qui précèdent ordinairement le ramage du rossignol. Elle appelle

encore

encore Victorine, la cherche de tous côtés ; mais craignant elle-même de se perdre dans la forêt, elle reprend l'allée qui conduisait à la grille du parc de M. de Mirecourt, rentre au château, raconte la nouvelle frayeur de Victorine, et les vains efforts qu'elle avait faits pour lui prouver toute son extravagance.

A peine Hersilie avait-elle achevé son récit, que le bruit des coups de fouets réitérés et de chevaux au galop, annoncèrent l'arrivée d'Ernest qui entrait en effet à franc-étrier, et fut en un clin-d'œil dans les bras de sa mère, de son aïeul et de sa sœur. La joie qu'il éprouvait en les revoyant, l'avait saisi au point que d'abord il ne s'était pas aperçu de l'absence de Victorine ; mais bientôt la cherchant des yeux, il s'imagine qu'elle est malade. Hersilie le rassure en riant, et lui raconte l'aventure qui venait d'avoir lieu dans la forêt. « Je la reconnais là, reprit Ernest, et je crains bien que son mal ne soit incurable ; cependant je sens que j'ai besoin de la voir, de l'embrasser : il y a si long-temps

temps que je n'ai joui de ce bonheur! — Elle ne va sûrement pas tarder à revenir au château, reprit M. de Mirecourt; elle aura trouvé quelques pâtres, quelques bûcherons qui se seront fait un devoir de l'accompagner jusqu'ici. — Mais le temps presse, dit madame de Valville; mettons-nous à table; et profitons du peu d'instans que notre cher aide-de-camp peut nous accorder. — Comme les armes vous développent un jeune homme! reprit M. de Mirecourt, pressant encore son petit-fils dans ses bras; il ne laisse pas d'avoir l'air martial; et quoiqu'à peine sur ses dix-sept ans, il ne s'en faut pas beaucoup qu'il ne soit de ma taille.,,

Pendant tout le déjeuner, Ernest ne cessait de porter ses regards vers les croisées qui donnaient sur la grande allée du parc. Il répétait à tout moment: «Elle ne vient pas! faut-il qu'une fausse peur me prive du plaisir de la voir!...» Enfin l'heure annoncée par Ernest s'écoula. Français et militaire, il était esclave de son devoir. Après avoir embrassé sa famille, il remonta à cheval,
sui-

suivi du postillon que l'on avait fait rafraîchir; il regarde encore la grande allée du parc, et reprend la route d'Allemagne en répétant, les yeux mouillés de larmes: «Oh! ma chère Victorine; je n'ai donc pu t'embrasser!»,

Sitôt après le départ d'Ernest, M. de Mirecourt et madame de Valville, inquiets de la trop longue absence de la peureuse, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, allèrent avec Hersilie et tous les gens du château, à la découverte de la jeune fugitive.

Celle-ci, en quittant brusquement sa sœur, s'était enfoncée dans un épais taillis où elle entendit de nouveau les mêmes accens du rossignol, qu'elle prenait toujours pour un nouveau signal de voleurs. Elle se réfugia dans un ravin profond. Le même bruit s'y faisait entendre, elle s'enfonça plus avant encore sous les arbres, en se disant à chaque pas: «Il faut que cette forêt soit remplie de brigands, ils m'entourent de tous côtés; si du

moins

moins ma sœur était avec moi! mais sans doute les voleurs se sont emparés d'elle, et je suis seule! Oh! mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir? Comme elle parlait ainsi, une biche qui allaitait son faon, l'aperçoit et se sauve à travers des rameaux épais. Le bruit que fit l'animal timide, causa une telle stupeur à Victorine, qu'elle prend de même sa course et se sauve effarée à travers une haute futaie dont l'ombrage sombre et solitaire ajoutait encore à sa frayeur; mais ce qui acheva de porter dans ses sens un coup terrible, ce fut lorsqu'en passant le long d'un vieux tronc d'arbre, sa robe s'y tint accrochée et l'arrêta dans sa course. La pauvre Victorine, convaincue que c'était un brigand qui déjà mettait la main sur elle, tombe la face contre terre, criant miséricorde et recommandant son âme à Dieu. Elle était encore dans cette position, couverte d'une sueur froide et presque sans connaissance, quand M. de Mirecourt, madame de Valville, Hersilie et tous ceux qui les accompagnaient, l'aperçurent de loin. Ils crurent qu'en effet elle

elle avait été atteinte par quelques animaux sauvages. Madame de Valville et son père éprouvèrent une frayeur mortelle; mais bientôt ils furent rassurés par un mouvement convulsif que fit la fugitive qui, toujours l'esprit frappé, s'écriait, les mains jointes et sans oser tourner la tête; «Messieurs les brigands, ne me tuez pas, je vous en prie; je m'appelle Victorine; je n'ai rien à vous offrir; mais je suis la petite-fille de M. de Mirecourt, qui vous donnera une ample récompense, si vous daignez me reconduire à son château: miséricorde, messieurs les brigands, miséricorde!»

En terminant cette fervente prière, Victorine s'aperçoit enfin que les brigands dont elle implorait la pitié, n'étaient que sa mère, son aïeul et sa sœur qui la relevèrent, et la pressant dans leurs bras, lui rendirent toute sa raison. Sa robe, encore accrochée au tronc d'arbre, lui fit connaître sa méprise; un rossignol, qui tout près de là, recommença les sons qui précèdent son ramage délicieux, la détrompa sur les coups de sifflet qu'elle croyait

entendre à chaque pas. Elle ne put s'empêcher, malgré toute l'altération qui régnait encore sur ses traits, de rire elle-même de sa faiblesse et de la maudire. Mais ce qui la lui fit détester encore plus, ce fut lorsqu'Hersilie lui eut appris qu'Ernest était passé dans son absence; et que, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il avait été forcé de partir sans embrasser sa chère Victorine. «Si tu l'avais vu, ajoutait Hersilie, il ne pouvait manger; il ne cessait de porter ses regards vers la forêt; et en remontant à cheval, il m'a dit, les yeux tout mouillés: «Puisqu'un défaut aussi ridicule me prive du bonheur de presser Victorine dans mes bras, peins-lui bien tous mes regrets, et donne-lui du moins ce bon baiser pour moi.»

La pauvre Victorine fondit en larmes à cette commission dont s'acquitta si fidèlement sa sœur. «Quoi! disait elle en sanglottant, Ernest, mon cher Ernest, est resté une heure au château, et je n'y étais pas! Il va courir mille dangers au champ d'honneur;

neur; peut-être ne le reverrai-je de ma vie; et je n'ai pu l'embrasser à son passage, lui adresser mes vœux pour son bonheur, pour sa conservation! Oh! c'est bien en ce moment que je déteste et que j'abjure à jamais ma sotte frayeur!;

Cette dernière résolution de Victorine fut irrévocable. Les spectres, les brigands, les voleurs ne vinrent plus s'emparer de sa tête, ni tourmenter son imagination. Elle prit l'habitude de bien examiner tout ce qu'elle voyait ou entendait, avant de s'alarmer; peu à peu elle devint aussi calme, aussi courageuse qu'elle avait été jusqu'alors inquiète et craintive; et reconnut enfin que souvent la peur du mal cause plus de tourmens que le mal même.

LES SOULIERS VERTS.

La nature, en nous formant, met entre nous une variété et une dissemblance remarquables. Nos traits ne se ressemblent pas plus que nos caractères; et souvent on voit les contrastes les plus frappans entre deux êtres formés du même sang, nourris du même lait, instruits par le même maître.

M. de Fontannes, colonel d'artillerie, était allé rétablir sa santé dans une terre située sur les bords de la Marne. Il se livrait entièrement à l'éducation de ses deux filles, Adèle et Stéphanie: l'ainée, blonde et d'une douceur angélique, mettait son plus grand plaisir à donner tout ce qu'elle avait, à secourir tous les malheureux qui s'offraient à sa vue. Stéphanie, au contraire, d'une taille beaucoup plus élevée, brune, les yeux enfoncés, le front

front étroit et couvert de cheveux noirs et bouclés, était d'un égoïsme révoltant, ne donnait jamais rien, craignant toujours de manquer de tout, et ne répondant que par un sourire amer, aux infortunés qui réclamaient son assistance.

On était au mois de mai. La mode avait à cette époque rempli Paris de souliers verts. Madame de Fontannes, qui souvent réunissait à sa terre la société la plus brillante, avait fait faire à ses deux filles des souliers de maroquin vert. C'était la première fois que ces deux jeunes personnes les portaient; et cette couleur analogue à la nouvelle verdure qui paraît toute la campagne, leur faisait trouver ces chaussures les mieux faites et les plus élégantes qu'elles eussent jamais portées.

C'était un dimanche; monsieur et madame de Fontannes revenaient de l'église dans une calèche, avec leurs deux filles. En traversant le hameau, Adèle aperçut une jeune villageoise, à peu près de son âge, qui, profitant d'un moment où la voiture était arrêtée, s'avan-

s'avançait les pieds nus, et invoquait des secours pour son vieux père, ancien passeur du bac, depuis long-temps infirme et hors d'état de travailler. «Elles disent toutes de même, s'écria Stéphanie, je gagerais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle nous conte là. — Moi mentir! ma belle demoiselle, reprit Françoise (c'était le nom de la jeune fille): demandez plutôt à tous nos voisins, ils vous certifieront que le pauvre Jérôme n'a que sa fille pour soutien, et qu'il n'existe que des aumônes que je vais, sans rougir, demander pour lui dans tous les environs. — Eh! pourquoi n'êtes-vous pas venue au château de Fontannes? lui dit Adèle du ton de la plus tendre pitié. — Oh! ma bonne demoiselle, quand on nous reçoit durement, nous n'osons plus nous exposer à ce qu'on nous refuse. — Qui donc a pu vous mal accueillir chez moi? répondit brusquement M. de Fontannes.,, Françoise voulut cacher le nom de la personne dont elle avait tant à se plaindre; mais la rougeur subite de Stéphanie désigna la coupable. «Tenez, dit M. de

de Fontannes à cette dernière, remettez, ce louis à cette jeune infortunée: assurez-la bien que jamais elle ne sera reçue au château avec dédain, et que tous les dimanches vous lui remettrez vous-même pareille somme, jusqu'à ce que son vieux père soit rétabli. — Et moi, dit aussitôt Adèle, afin de rompre l'entretien qui devenait embarrassant pour sa sœur; je ne veux pas que cette jeune fille aille ainsi nu-pieds chercher des secours à son père, et je me charge de ses chaussures. Aussitôt elle dénoua les cordons de ses jolis souliers verts, et les donna à Frangoise. Celle-ci les mit à l'instant même à ses pieds, se promettant bien d'aller dès le lendemain remercier la belle Demoiselle qui disparut bientôt avec sa famille, et laissa dans le cœur de la jeune fille le plus tendre souvenir.

Arrivée au château, Adèle reprit des chaussures moins fraîches et moins à la mode, mais qui lui parurent charmantes par l'usage qu'elle avait fait des autres. Au dîner qui fut splendide, et qui avait réuni de nombreux
convi-

« Onvives, Stéphanie loua avec ironie la générosité de sa sœur, et dépeignit, avec un dépit concentré, la jeune villageoise portant de charmans souliers verts sous les haillons de l'indigence. « Qu'importe, répondit Adèle, ses pauvres pieds ne seront plus déchirés sur les cailloux, c'est tout ce qu'il me faut. » Stéphanie allait continuer ses plaisanteries, mais elle fut interrompue tout-à-coup par un regard sévère de M. de Fontannes, qui raconta l'aventure à toute la société. Chacun regarda Stéphanie avec étonnement, et adressa les plus aimables félicitations à la sensible Adèle, qui fut invitée à faire une collecte pour sa pauvre protégée.

De son côté, cette intéressante fille était allée annoncer à Jérôme ce qui venait de se passer; et lui montrant le louis que lui avait donné M. de Fontannes, elle s'écria: « Oh! mon père, vous ne manquerez plus de rien; j'espère vous voir bientôt rétabli, et en état de passer le bac du village . . . » Désignant ensuite ses jolis souliers verts qui lui servaient un peu les pieds, elle ajouta: « C'est cet ange

ange de bonté qui me les a donnés. Se déchausser pour moi! oh! l'aimable figure! je la vois toujours là. — Puisse le ciel, dit à son tour le vieillard, ne pas permettre que je meure, sans voir et remercier ma chère bienfaitrice! . . ., Aussitôt Françoise alla chercher dans le village tout ce qui était nécessaire à la guérison de son père, faisant remarquer à tout le monde ses beaux souliers verts, et racontant son heureuse aventure. Le lendemain elle se rendit au château de Fontannes; Adèle lui remit la collecte qui se montait à une somme assez forte, et y joignit toutes les chaussures dont elle pouvait disposer en ce moment. M. de Fontannes, présentant lui-même Françoise à Stéphanie, lui dit: «En effet, ma fille, comme vous l'avez très-bien observé hier, les souliers verts de votre sœur vont mal avec ces vêtemens en lambeaux; ne trouvez-vous pas qu'il serait possible de mettre plus d'accord dans l'habillement de cet intéressant modèle de la piété filiale? . . ., Stéphanie, qui comprit parfaitement son père, ne put s'em-
pêcher

pêcher de faire à Françoise une faible offrande qui consista seulement en quelques jupes déchirées et quelques bas usés que la jeune fille n'accepta que par obéissance, se promettant bien de ne se vêtir que des dons de sa véritable bienfaitrice. En sortant du château, elle quitta les souliers verts qu'elle mit dans son tablier, afin de les conserver le plus long-temps possible; et chaussa à leur place de bons souliers de cuir noir, qui se trouvaient dans la collection de chaussures qu'Adèle lui avait fait accepter.

Tant de bonheur et de dons réitérés achevèrent promptement de rétablir le vieux Jérôme qui, se trouvant quelque temps après sur le passage de la famille de Fontannes, se présenta avec sa fille, leur offrit ses remerciemens et ses bénédictions. Ses regards se portaient surtout sur Adèle, dont il ne put s'empêcher de prendre une main qu'il baisa avec toute l'expression de la reconnaissance. Il invita cette honorable famille à venir un jour visiter sa cabane. M. de Fontannes souscrivit à la demande du vicillard; et quelque

que temps après, le bon Jérôme eut l'honneur et le plaisir de recevoir chez lui l'homme bienfaisant à qui il devait la vie. La joie de Françoise était inexprimable : parée de tous les dons d'Adèle et principalement de ses souliers verts, elle avait préparé sur les bords de la rivière une hutte de fleurs et de feuillage; elle y avait établi des bancs couverts de mousse, qui entouraient une table de pierre sur laquelle se trouvaient réunis les plus beaux fruits de la saison, une ample friture des meilleurs poissons de la Marne, des gâteaux frais et le meilleur laitage. Douze jeunes filles du village, vêtues de blanc, et amies de Françoise, l'aidaient à faire les honneurs de ce repas champêtre, pendant lequel toutes portaient sur Adèle des regards les plus expressifs, et lui prodiguaient les soins les plus caressans. Stéphanie ne recevait au contraire que de ces prévenances forcées qui lui faisaient sentir qu'on ne respectait ni elle que le nom qu'elle portait et qu'elle n'avait aucune part, aucun droit à la reconnaissance de ces bons villageois. Après le

sup

repas

repas, Françoise fit un signal, et aussitôt parut sur la rivière un batelet orné de fleurs. On proposa à la famille de Fontannes une promenade sur l'eau, ce qu'elle accepta avec plaisir. Aussitôt le vieux Jérôme, qui avait recouvré toute sa vigueur, se mit à la rame avec Françoise, et conduisit ses respectables hôtes dans une île charmante qui se trouvait à peu de distance du rivage. Là s'étaient rassemblés tous les jeunes garçons des environs; ils formèrent, avec les jeunes filles qui s'y étaient rendues dans d'autres batelets, une danse dont la gaieté franche et naïve excita bientôt Adèle et Stéphanie à se mêler parmi ces bonnes gens: ce bal rustique dura jusqu'à la chute du jour.

Au moment où chacun reprenait place dans les batelets, Stéphanie, aussi étourdie qu'imprudente, voulut manœuvrer à son tour, et prit une rame; mais le mouvement qu'elle fit en arrière l'entraîna dans l'eau. Adèle, jetant un cri perçant, veut la retenir, et aussitôt elle-même est entraînée avec sa sœur. M. de Fontannes se jette au secours de la

pre-

première de ses filles qui se présente à sa vue; mais il ne peut l'atteindre. Le vieux Jérôme s'élançe de son côté, en s'écriant: «Oh! ma chère bienfaitrice! . . .», Bientôt il revient au rivage, portant dans ses bras Adèle, qui reprit connaissance, et vola au secours de sa mère évanouie. Pendant ce temps-là plusieurs villageois sauvèrent M. de Fontannes: enfin ils rapportèrent dans la cabane de Jérôme, Stéphanie qui était restée dans l'eau assez long-temps pour faire craindre qu'elle n'eût perdu la vie. Elle fut une demi-heure sans mouvement; mais la nature, aidée de tous les secours qu'on lui prodigua, triompha de la secousse terrible qu'elle avait reçue: Stéphanie reprit ses sens, et rouvrit ses yeux à la lumière. . . . «Excusez, mademoiselle, lui dit Jérôme avec sa franchise naturelle, si j'n'ons songé d'abord qu'à secourir votre sœur: je lui dois la vie; je n'ai dû m'occuper qu'à sauver la sienne.,» Ces mots, prononcés avec l'accent de la vérité et de la reconnaissance, firent sur Stéphanie l'effet le plus terrible: elle sentit alors que l'égoïsme nous aliène
tous

tous les cœurs, et qu'on n'a pas le droit d'exiger des autres plus qu'on ne fait pour eux.

Cependant on s'empessa de faire quitter aux deux jeunes personnes leurs vêemens tout mouillés. Françoise, allant de l'une à l'autre, prodiguait tous ses soins, offrait tout ce qui était en son pouvoir. Adèle, qui avait comblé cette jeune fille de dons de toute espèce, reçut, avec un plaisir inexprimable, ce qu'il fallait pour la vêtir, et s'applaudit, plus que jamais, de retrouver dans cette circonstance ses propres vêtemens. Quant à Stéphanie, beaucoup plus grande qu'Adèle, il lui fallut se contenter d'une robe de cette dernière, et Françoise, en l'aidant à s'en revêtir tant bien que mal, lui disait ingénument: «Excusez, mademoiselle, si je n'ai rien qui aille mieux à votre belle taille; si tant seulement j'avais reçu de vous une bonne jupe, vous la retrouveriez», Stéphanie, confuse de cette pénible vérité, se promit bien de ne plus s'exposer à de pareils reproches, et

K

de

de goûter à son tour les charmes de la bienfaisance.

Enfin la famille de Fontannes remonta en voiture. Au moment où l'aimable Adèle y prit place, Françoise lui baisant les mains, et lui désignant les souliers verts qu'elle avait eu tant de plaisir à rattacher aux pieds de la jeune demoiselle, lui dit à plusieurs reprises. « — Vous me les rendrez, au moins ! songez bien que je leur dois mon bonheur et la guérison de mon père., »

On prétend que cette anecdote ayant été répandue dans Paris, toutes les dames se sont empressées de porter des chaussures vertes, que, depuis ce moment, elles ont nommées *souliers à la Françoise*.

LE CACHEMIRE.

Ne juger que sur l'habit, c'est une erreur qui souvent nous empêche de rendre aux êtres les plus respectables les égards qu'ils méritent, et nous fait quelquefois accorder des hommages à ceux qui en sont les moins dignes. C'est d'après cette vérité que Sédaine, qui savait si bien prendre la nature sur le fait, composa son *Épître à mon Habit*, chef-d'œuvre de morale et de naturel.

M. de Forlis, chef de division au ministère de la guerre, était aussi recommandable par les services qu'il avait rendus à l'Etat, que cher au public à qui il ne cessait de donner des marques d'obligeance et de bonté. C'était surtout en temps de guerre que cet homme respectable exerçait les rares qualités de son

âme aimante et sensible. A peine se réveillait-il le matin, que son appartement se remplissait des parens et des amis de tous les braves dont chacun venait demander des nouvelles après un grand combat. Là, une épouse éplorée accourait s'informer si son mari vivait encore; ici, une mère pâle et tremblante s'avancait pour savoir si son fils, l'unique espoir de sa vieillesse, avait été victime de son courage; plus loin, deux jeunes sœurs, timides comme deux colombes, se mêlaient dans la foule, et faisaient, en tremblant, plusieurs questions sur un frère bien-aimé qui s'était trouvé à telle affaire, où il avait fait des prodiges de valeur: enfin, jusqu'au moment où M. de Forlis sortait de chez lui, dans l'escalier et jusqu'à la porte de son hôtel, un nombre infini de personnes de tout sexe et de tout âge, l'interrogeaient, le consultaient comme un père; toujours on en recevait les réponses les plus consolantes, ou les plus flatteuses. Si celui de qui l'on venait s'informer existait encore, M. de Forlis partageait la joie des personnes qui s'intéres-

saient

saient à son sort ; si la mort l'avait moissonné au champ d'honneur, M. de Forlis ne répondait que par un soupir douloureux, et s'empressait alors d'offrir ses consolations à ceux que son silence avait affligés.

Souvent il arrivait que, dans l'absence de M. de Forlis, plusieurs individus étaient attirés chez lui par le même motif. Palmire, sa fille unique, les recevait alors, et leur répétait tout ce qu'elle avait appris de son père ; elle prenait le plus grand plaisir à s'acquitter de cet emploi ; mais chacun remarquait avec peine que l'accueil qu'elle faisait, variait selon la mise des personnes qui se présentaient chez elle. Celui qui n'était que simplement vêtu, était traité par la jeune demoiselle avec indifférence ; celui qui n'était couvert que de vêtemens grossiers avait à peine la permission d'entrer, et ne recevait que des réponses vagues, presque toujours accompagnées d'un ton de mépris ; mais lorsqu'un paraissait-il vêtu richement ou avec élégance ; une femme surtout se présentait-elle couverte d'un cachemire ou de quelques diamans,

diamans, c'était une prévenance, une politesse et les égards les plus caressans ; Palmire offrait elle-même un fauteuil, faisait asseoir auprès d'elle sur le sofa, et donnait alors tous les renseignemens qu'elle détaillait avec la plus gracieuse obligeance.

M. de Forlis, qui souvent s'était aperçu de ce ridicule, résolut de faire subir à sa fille quelques épreuves qui pussent la corriger.

Un jour que Palmire recevait beaucoup de monde, dans l'absence de son père, un pauvre vieillard, couvert de cheveux blancs, et médiocrement vêtu, se présente à la porte du salon, malgré plusieurs domestiques qui lui défendaient d'approcher. Il s'avance les yeux baissés, et n'osant proférer une parole. « Pourquoi donc laisser entrer ici? », dit brusquement la jeune demoiselle. Puis se tournant avec dédain vers le vieillard timide, elle lui dit en s'asseyant, et même sans le regarder: « Que voulez-vous, mon ami, dépêchez-vous, car je suis très-pressée.... Eh bien! parlez donc; que désirez-vous? —

Hélas

Hélas! ma belle demoiselle, répondit l'inconnu en recoquillant son chapeau, et se tenant toujours près de la porte, je venais savoir si l'on avait des nouvelles du brave maréchal qui commande en ce moment nos armées en Pologne, et qui, dit-on, a été blessé dans le dernier combat. — Il va mieux, tout-à-fait mieux, reprit négligemment Palmire. Est-ce que vous appartenez au maréchal? ajouta-t-elle en toisant le vieillard de la tête aux pieds. — Oui, ma belle demoiselle, j'ai le bonheur de lui appartenir. — Vous êtes son portier, peut-être? — Non, Mademoiselle. — Un vieux laquais réformé? — M. le maréchal n'a jamais réformé personne. — Ah! je devine; vous êtes un de ces pauvres gens dont on m'a dit qu'il se plaisait à secourir en secret l'indigence? Il est vrai que M. le maréchal est l'espoir et la consolation de ma vieillesse, reprit l'inconnu, souriant malgré lui, et regardant à son tour la questionneuse indiscrete. «Comment! reprit Palmire avec un peu moins de hauteur, seriez-vous donc de la famille de M. le maréchal? —

réchal? — Je vous ai déjà dit que j'avais le bonheur de lui appartenir. — Mais de loin, sans doute? — On ne peut être plus proche, je vous assure. — Quoi! Monsieur, vous seriez.... — Son père, ma belle demoiselle...., Ces mots firent sur Palmire l'effet de la foudre. «Qu'entends-je! ce serait M. le comte d'Argenteuil que j'aurais l'honneur de recevoir?.... reprit-elle en balbutiant: asseyez-vous, je vous supplie, et daignez excuser ma méprise.... Mais qui croirait que, sous cet humble vêtement, avec ce ton si modeste?.... — La modestie sied à tout âge, Mademoiselle, à tous les rangs. Je suis si las d'être honoré pour le riche habit que je porte le plus souvent, que je m'amuse quelquefois à éprouver ce que vaut un grand seigneur, quand il est dépouillé de toutes ses marques distinctives. J'étais bien sûr qu'en me présentant ainsi devant mademoiselle de Forlis, je n'aurais qu'à me louer de son accueil.... Mais je m'aperçois que je vous gêne.... — Du tout, M. le comte, je vous assure. — Pardonnez-moi: on lit, sur
votre

votre aimable figure, un embarras, une souffrance D'ailleurs, vous êtes très-pressée, m'avez-vous dit. Je ne voulais qu'être rassuré sur le sort de mon fils, et je me retire bien convaincu que monsieur votre père ne pouvait mieux choisir que vous, Mademoiselle, pour être son interprète envers les heureux qu'il fait chaque jour, ou les malheureux qu'il console.,,

En achevant ces mots, qu'il accompagna d'un sourire un peu malin, le vieux comte d'Argenteuil sortit, et laissa la jeune personne dans une confusion d'autant plus grande, qu'elle craignait que cette scène étrange ne parvint aux oreilles de son père, qui la lui pardonnerait difficilement.

Déjà elle faisait de sérieuses réflexions sur la funeste habitude qu'elle avait de ne juger que sur les dehors; déjà même elle se promettait de ne plus s'exposer à de semblables aventures qui causaient tant de regrets et d'humiliations, lorsqu'un domestique ouvrant les deux battans de la porte du salon, introduisit

introduisit une dame jeune et assez belle, dont la démarche et l'aisance annonçaient une femme de haute distinction. Un négligé riche et galant laissait apercevoir la plus jolie taille; un chapeau amarante, orné d'un beau voile d'Angleterre, couvrait de longs cheveux bruns qui s'échappaient par flocons; et un cachemire noir d'un très-grand prix, était jeté négligemment sur les plus belles épaules....

«Un cachemire aussi riche, se dit tout bas Palmire, annonce une femme comme il faut; peut-être une dame de la cour.... — M. de Forlis serait déjà sorti? dit en entrant la belle inconnue; c'est cruel, on ne peut pas plus cruel. C'était bien la peine de crever mes chevaux! Madame daignerait-elle prendre la peine de s'asseoir? lui dit Palmire, en la conduisant au sofa; peut-être pourrai-je, en l'absence de mon père, lui donner les renseignemens qu'elle désire. — Je brûle d'impatience d'avoir des nouvelles de notre cher maréchal qui commande en Pologne. Sa blessure est-elle dangereuse? Est-ce au bras gauche? est-ce au bras droit? Sa guérison sera,

sera-t-elle longue? Le reverrons-nous bientôt? — Sans pouvoir satisfaire en tout la juste inquiétude de madame, reprit Palmire du ton le plus respectueux, je puis lui donner l'assurance que les jours de M. le maréchal ne sont plus en danger. — Vous me ravissez, ma belle demoiselle, vous m'enchanterez. Ce brave maréchal! il s'est acquis tant de gloire! il m'est devenu si cher! — Madame, je le vois, tient à M. le maréchal par les liens — Les plus sacrés, mon bel ange. — Serait-ce donc à madame la maréchale elle-même que j'aurais l'honneur de parler? reprit Palmire, en approchant un tabouret sous les pieds de l'inconnue. — Non, ma toute belle, non, je ne suis point l'épouse du maréchal, je lui appartiens seulement par l'amitié qui, dès l'enfance, m'unit à son épouse. Nous habitons le même hôtel, nous nous rencontrons à chaque instant du jour, et vous sentez que lorsqu'on a contracté l'habitude de se voir, de vivre ensemble M. de Forlis n'a-t-il que vous d'enfant? — Oui, Madame. — Vous devez lui être bien chère,

chère, ajouta-t-elle, en passant familièrement sa main sous le menton de Palmire; on n'a pas, en honneur, plus de grâce et d'affabilité. — Qui pourrait, Madame, manquer aux égards qu'on doit à des personnes telles que vous? — J'en féliciterai M. votre père la première fois que je le verrai. Il vient souvent à l'hôtel du maréchal, il faut l'accompagner, mon bel ange; je veux vous présenter au vieux comte d'Argenteuil. — Il sort d'ici dans l'instant, Madame; il brûlait, comme vous, d'avoir des nouvelles de son fils, M. le maréchal. — Et sans doute vous l'avez satisfait avec cette obligeance qui vous rend encore plus jolie. Je suis sûre qu'il sera sorti enchanté de vous avoir connue...», Palmire rougissait de nouveau et ne savait que répondre. «Mais j'oublie, continua la dame, que la baronne d'Armentière, mon amie, m'attend à Bagatelle, où je lui donnai rendez-vous hier, chez l'ambassadeur de Russie. Je vous quitte, mon bel ange, continuez à faire à tout le monde un accueil aussi gracieux que celui que je reçois, et

vous

vous aurez pour amis tous ceux qui se présenteront chez vous.... Mais restez donc; je ne veux pas du tout qu'on me reconduise. — Madame, je connais trop ce qui vous est dû. — Ah! ça, vous accompagnerez M. votre père à l'hôtel, n'est-ce pas? Nous vous ferons entendre d'excellente musique: nous vous conduirons en calèche au bois de Boulogne, dans notre loge à l'Opéra: enfin, nous tâcherons de vous amuser. Je vais, dès aujourd'hui, vous annoncer à mon amie, la maréchale, et lui dire tout le bien que je pense de vous.... mais n'allez donc pas plus loin, je l'exige. — Souffrez, Madame, que je vous accompagne jusqu'à votre voiture. — Je n'ai pas la force de m'y opposer, puisque cela me procure le plaisir de vous voir plus long-temps... Au revoir, Mademoiselle. Vraiment, on ne fait pas mieux les honneurs de chez soi, on ne connaît pas mieux les usages, les convenances: d'honneur, on n'est pas plus intéressante.,,

En achevant ces mots, l'inconnue monte dans une voiture portant en effet les armoi-

ries du maréchal, et disparaît aux yeux de Palmire qui rentre chez elle ivre de joie, et se promettant bien de répondre à l'honorable invitation qu'on venait de lui faire. «Comme ces dames de qualité, se disait-elle, sont aimables et caressantes! Il n'y a qu'elles pour avoir ce tact des convenances, ces familiarités encourageantes: il n'est que d'aller à la cour... Toute autre qui, comme celle-ci, m'eût passé la main sous le menton, m'eût blessée, révoltée: eh bien! de la part d'une femme comme il faut, c'est une faveur, une prédilection dont on ne peut s'empêcher d'être fière...», Comme elle s'enorgueillissait ainsi de la visite et de la familiarité de la belle inconnue, et que d'avance elle se félicitait d'aller au bois de Boulogne, en calèche, et à l'Opéra, dans la loge du maréchal, M. de Forlis rentra pour dîner, à son heure accoutumée. Palmire lui rendit un compte très-détaillé de ce qui s'était passé dans son absence; mais elle se donna bien de garde de lui faire connaître l'accueil qu'elle avait fait d'abord au vieux comte d'Argenteuil.

teuil. M. de Forlis parla de ce dernier avec tout l'élan du respect et de l'admiration. « Je ne connais point dans Paris, disait-il, de seigneur qui lui soit comparable, pour les charmes de l'esprit et les qualités du cœur. Tous les matins, sous des vêtemens obscurs, il va parcourir les greniers de l'indigence, où il répand toutes ses économies; et le soir il fait les délices des cercles les plus nombreux et les mieux composés; il est peu d'hommes plus instruits et plus aimables. Depuis quarante ans il m'honore de son amitié; c'est à son crédit puissant, à son zèle infatigable, que je dois la place honorable que j'occupe, et le bonheur dont je jouis. »

Chaque mot de cet éloge augmentait l'embarras et la souffrance de Palmiré qui, depuis cette époque, s'imaginant voir un homme de qualité dans chaque individu qui se présentait chez son père, faisait indistinctement à tous l'accueil le plus affable. Peu de jours après elle reçut du comte d'Argenteuil une invitation à dîner avec M. de Forlis. D'abord elle frémit, et craignant qu'il ne fût question de

de la manière dont elle avait accueilli cet honorable vieillard, elle prétexta son défaut d'usage dans le grand monde, pria son père de la dispenser de l'accompagner. « Vous ne pouvez vous empêcher, ma fille, de répondre à l'honneur que vous fait le comte Vous lui devez peut-être plus que vous ne pensez; et vous m'affligeriez sincèrement, si vous ne vous empressiez pas de vous rendre à son invitation.

Ces paroles furent un ordre pour Palmire. Elle fit ce jour-là une toilette très-recherchée, s'arma de courage, espérant que cet aimable vieillard aurait la générosité de taire ce qui s'était passé entr'eux. Elle se rendit donc à l'hôtel avec son père, dans l'unique espoir de jouir de tous les plaisirs que lui avait promis la belle inconnue.

En entrant dans le salon, elle trouva le vieux comte d'Argenteuil sous les mêmes habits qu'il avait lorsqu'il s'était présenté chez M. de Forlis. Il s'avança vers la jeune personne toute interdite, et la rassura bientôt,

en

en lui disant avec le plus aimable sourire : « Excusez-moi, Mademoiselle, si je vous reçois dans mon négligé du matin; mais j'ai pensé que le vieux père d'un maréchal d'Empire qui s'est couvert de gloire, n'avait pas besoin d'ornement à vos yeux. »

Un instant après entra sa bru, la maréchale, à qui le comte présenta M. de Forlis, comme son digne et ancien ami, et sa fille, qu'il recommanda aux bontés de cette dame, l'une des plus distinguées à la cour par ses talens et sa beauté. La conversation s'engagea. Palmire portant sans cesse ses regards de tous côtés, s'étonnait de ne point voir paraître la belle inconnue qui s'était présentée chez elle, et à qui elle avait fait l'accueil le plus respectueux; enfin l'on vint annoncer qu'on était servi, et l'on se mit à table. Palmire attendant toujours et cherchant des yeux, ne put s'empêcher de dire à la maréchale : « Sans doute madame votre amie est absente? ou bien serait-elle incommodée? — De quelle amie parlez-vous, Mademoiselle? — De celle,

celle, Madame, qui vous est unie dès l'enfance, et qui me promet, l'autre jour, que j'aurais l'honneur de la rencontrer ici. — C'est qu'elle est encore dans son appartement, dit le comte d'Argenteuil, en souriant et faisant un signe d'intelligence à sa bru. Elle a l'habitude de ne jamais faire sa toilette qu'après celle de la maréchale, et le plus souvent elle ne paraît qu'au dessert.... Palmire ne pouvait comprendre cette énigme. La maréchale, malgré les signes que lui faisait son père, ne la comprenait pas mieux que la jeune personne; mais tout fut expliqué, lorsqu'un moment de servir le café, une femme de chambre parut, la cafetière à la main, et dans les mêmes habits sous lesquels elle s'était présentée chez M. de Forlis. La confusion de Palmire fut au comble: le comte d'Argenteuil lui fit alors l'aveu que c'était lui qui, d'accord avec son ancien ami, avait entrepris de la corriger d'un ridicule qui nuisait aux qualités aimables qu'on remarquait en elle. La maréchale, qui comprit alors que sa femme de chambre avait pris ses vêtemens

et

et sa voiture pour jouer le rôle dont on l'avait chargée, se mit à rire aux éclats. La svelte et jolie soubrette demanda à la jeune demoiselle mille et mille pardons d'avoir aussi fortement abusé de sa confiance et de ses égards, en jouant la femme de cour, à l'aide de quelques diamans et d'un des plus beaux cachemires de sa maîtresse. M. de Forlis remercia vivement le comte d'avoir, sous les habits et le ton modeste d'un pauvre homme, donné à sa fille la leçon qu'elle avait méritée. Quant à Palmire, honteuse d'avoir été le jouet de tout le monde, elle regretta les égards respectueux dont elle avait comblé la femme de chambre, le tabouret qu'elle avait posé sous ses pieds, et fut surtout piquée au vif de s'être laissé passer aussi lestement la main sous le menton. . . . Mais bientôt, cédant à son bon naturel, elle se mit à rire à son tour, embrassa son père, et même le vieux comte d'Argenteuil, et fut à jamais convaincue que c'est en examinant les qualités de l'âme, et non ce qui couvre le corps, qu'on peut se former une juste idée des personnes que le
hasard

hasard nous présente; et qu'une politesse de trop, ne pouvant jamais nuire comme une politesse de moins, c'était, calcul fait, tout profit, que d'être affable pour tout le monde

LE BOUQUET DE CERISES.

Le premier jour du mois de mai, madame de Clinville, veuve d'un notaire de Paris, conduisait sa fille, âgée de près de quatorze ans, au beau jardin des Tuileries, pour y respirer l'air du printemps et le doux parfum des fleurs. En passant sous les galeries du Palais-Royal, la jeune personne aperçut, à l'une des boutiques de comestibles, où l'on réunit tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précocé, un bouquet de cerises arrangées avec tant de goût, et si adroitement enlacées avec un feuillage frais et touffu, qu'elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mère le vif désir d'avoir

ces cerises, quoiqu'elle prévît bien qu'à cette époque elles dussent être d'un très-haut prix.

Madame de Clinville, qui jamais n'avait rien refusé à sa fille, ordinairement très-moderée et très-simple dans ses goûts, acheta le bouquet de cerises, quelque chères qu'elles fussent, et gagna le jardin des Tuileries avec sa chère Emmeline : c'est ainsi qu'elle appelait sa fille.

Après avoir parcouru les belles allées de ce lieu véritablement enchanteur, elles vinrent s'asseoir sur des chaises, à l'ombre de grands marronniers. Il était à peine dix heures du matin; ce moment le plus propre à la promenade, n'est le plus souvent que celui de la solitude. Il semble que toutes les femmes élégantes de Paris se soient imposées la loi de n'y jamais paraître avant trois ou quatre heures, et dans un négligé qui annonce qu'elles ne font que sortir du lit, et qu'elles aperçoivent le soleil pour la première fois de la journée. Aussi madame et mademoiselle de Clinville ne trouvèrent-elles que très-peu

peu de monde. Ce qui frappa seulement leurs regards, ce fut une dame encore belle, et dont l'extérieur annonçait une personne de qualité. Elle était accompagnée d'une jeune demoiselle, à peu près du même âge qu'Emmeline, vêtue d'une robe blanche, et cachant la figure la plus aimable, sous un petit chapeau vert, orné d'une guirlande de marguerites blanches. Toutes les deux vinrent s'asseoir près de madame et de mademoiselle de Clinville. La jeune inconnue ne pouvait s'empêcher d'attacher ses regards sur le bouquet de cerises, et d'en faire remarquer à la dame qui l'accompagnait, la fraîcheur séduisante et l'élégante symétrie. Le désir se peignait dans ses yeux, dans tous ses mouvemens: enfin, s'approchant peu à peu d'Emmeline, elle lui dit, du ton le plus affable: «Le délicieux bouquet que vous avez là, Mademoiselle! Sa fraîcheur ne peut être comparée qu'à celle de votre figure. — Il serait plutôt l'image de la vôtre, lui répondit madame de Clinville: sous votre joli chapeau vert, on croit voir en vous une cerise sous
la

la feuille. — Ce qui me surprend le plus, ajouta la jeune inconnue, c'est que Mademoiselle n'ait pas encore entamé ces cerises ravissantes qui me semblent devoir autant flatter le goût, que leur éclat éblouit les yeux. — C'est un don de ma mère, répondit modestement Emmeline: il est si rare, en effet, que je me suis promis de n'en pas jouir seule. Si Mademoiselle daignait l'attaquer avec moi? *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*»

Ces derniers mots, qu'Emmeline prononça du ton le plus expressif, parurent faire sur la jeune demoiselle une vive impression. «Vous ne pouvez être insensible à des paroles si touchantes, lui dit la belle femme qui l'escortait; comment résister à la grâce qu'embellit le sentiment?» A cet aveu, qu'accompagnait un signe d'approbation, la jeune inconnue détacha la première cerise du charmant bouquet. Emmeline détacha la seconde qu'elle fut porter à la bouche de sa mère. L'inconnue en fit autant de la troisième envers

sa belle compagne; et les deux jeunes personnes, faisant tour à tour disparaître chaque cerise qui composait le bouquet, il n'en resta bientôt plus que les feuilles.

La conversation s'engagea. Madame de Clinville chercha, par plusieurs questions adroites et ménagées, à savoir le nom du joli chapeau vert; mais s'apercevant que la dame lui faisait signe de garder l'incognito, elle ne poussa pas plus loin ses recherches. On s'entint mutuellement aux honnêtetés d'usage, et l'on se sépara avec toutes les démonstrations du plaisir qu'avait inspiré une aussi agréable rencontre.

En rentrant chez elles, madame de Clinville et sa fille s'aperçurent qu'elles avaient été suivies par un domestique à livrée rouge, lequel leur avait paru examiner attentivement le numéro de la maison qu'elles habitaient. Elles augurèrent de là que la dame inconnue avait voulu savoir qui elles étaient, tandis qu'elle avait pris toutes les précautions pour ne pas leur laisser le moindre indice sur ce qu'elle-

qu'elle-même et la jeune personne au chapeau vert pouvaient être.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Déjà madame de Clinville ne songeait plus à l'aventure des Tuileries, lorsqu'un matin, tandis qu'elle déjeunait avec Emmeline et Gustave, son fils unique, élève de l'Ecole Polytechnique, et âgé de dix-sept ans, le portier de l'hôtel qu'elle habitait entra dans son appartement, tenant d'une main un ananas dans toute sa maturité, et de l'autre un petit billet, à l'adresse de mademoiselle de Clinville, conçu en ces termes: «On vient de me donner deux ananas; permettez-moi de vous en offrir un, en vous rappelant les paroles mémorables que j'entends encore sortir de votre bouche: *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*»

LE PETIT CHAPEAU VERT.

En vain madame de Clinville et ses enfans interrogèrent-ils le portier pour savoir qui avait apporté ce billet: il leur répondit que c'était un commissionnaire qui, l'ayant déposé

L

dans

dans sa loge, s'était retiré sans rien dire. Emmeline se décida facilement à partager avec sa mère et son frère l'ananas, qui n'était à leurs yeux qu'un juste retour du bouquet de cerises; mais elles n'en furent que plus tourmentées du désir de connaître les deux inconnues.

Quelque temps après, le portier entre chez madame de Clinville, portant un riche vase de porcelaine dans lequel était un oranger-nain tout en fleurs. Il remit à Emmeline une seconde lettre, toujours à son adresse, et qui contenait ces mots: «J'ai reçu pour ma fête, avant-hier, jour de Ste.-Clotilde, deux orangers semblables à celui-ci; daignez en accepter un. . . *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*» Le portier ajouta que le vase lui avait été remis par le même commissionnaire, à qui il avait fait inutilement plusieurs questions.

«Quoi! dit Emmeline, je ne pourrai savoir quelle est cette charmante Clotilde au chapeau vert! — Laisse-moi faire, lui dit Gustave,

je

je me charge de la dépister. Dépeins-la moi seulement le plus fidèlement que tu pourras. — Elle est à peu près de ma taille, lui répondit sa sœur, mais bien mieux faite que moi; sa grâce a je ne sais quoi d'imposant; ses traits, nobles et réguliers, sont embellis par un air de douceur et de gaieté qui attache en même temps qu'il séduit. Des cheveux blonds et bouclés retombent sur un col charmant, et la blancheur de son teint augmente encore l'éclat de deux grands yeux bleus, dont l'expression et la vivacité semblent lire au fond du cœur et deviner votre pensée . . . — A ce portrait, reprit Gustave, je prévois que si je découvre la belle inconnue, je serai payé de mes soins, en la voyant. Repose-toi sur le désir que j'ai de t'être utile, et sur celui que je ressens déjà de pouvoir admirer tant de charmes réunis.»

Gustave mit en effet tout en œuvre pour rencontrer la belle au chapeau vert, dont le signalement était gravé dans sa tête, ainsi que dans son cœur. Il parcourut toutes les

promenades publiques, les spectacles, les bals, les concerts, en un mot, tous les endroits de Paris où se forme la moindre réunion; mais il lui fut impossible de faire la plus simple découverte, et d'obtenir un seul indice.

Un mois après, Emmeline, en rentrant de la promenade, trouva sur son chiffonnier, une corbeille de taffetas blanc, orné de broderies, que la femme de chambre lui dit avoir été apportée par une personne de confiance. Emmeline, se doutant bien que c'était encore de la part de l'aimable Clotilde, ouvre la corbeille en présence de sa mère, et la trouve remplie de bonbons de toute espèce. Sur le dessus était un petit billet où l'inconnue lui disait qu'ayant été marraine et accablée de présens, elle suivait la devise qui jamais ne sortirait de sa mémoire, et qu'elle avait fait broder sur la corbeille. En effet, on y lisait sur le devant, en lettres d'or, entourées d'une branche de cerises ornées de leur feuillage: *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*»

Ce

Ce souvenir ingénieux causa la plus vive émotion à la famille de Clinville. Si leur délicatesse souffrait un peu de recevoir tant de dons anonymes, ils ne pouvaient résister à la manière dont ils étaient offerts. Emmeline et Gustave ne se firent donc aucun scrupule de goûter aux bonbons nombreux et recherchés qui semblaient remplir la corbeille toute entière. Mais quelle fut leur surprise de trouver sous ces bonbons, une demi-douzaine de riches éventails, six douzaines de paires de gants, et enfin un cachemire blanc, dont l'ample bordure était du dessin le plus recherché!

«Je ne puis me permettre, s'écria Emmeline, de porter cette riche parure, sans savoir de qui elle me vient. De simples cerises, offertes de bon coeur à la vérité, ne peuvent m'attirer des dons aussi considérables. — J'approuve ta discrétion, lui dit madame de Clinville. Tout annonce que ces belles inconnues sont d'un rang et d'une fortune qui ne nous permettraient pas d'user avec elles de représailles;

sailles; et ce n'est jamais qu'avec ses égaux qu'on doit faire échange de présens.»

Il fut donc convenu que le riche cachemire resterait enfermé jusqu'à ce qu'on pût le rendre à celle qui l'avait offert, dès qu'elle serait connue. Emmeline ne voulut même pas faire usage des éventails, ni des gants, qui furent de même déposés dans l'élégante corbeille: on se contenta seulement de faire honneur aux bonbons qui en avaient été le passe-port. Gustave, quoique l'un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, aidait bien souvent sa sœur à croquer toutes ces friandises, et répétait chaque jour, en les mangeant: «Oh! je te découvrirai, généreux et charmant chapeau vert! Quel est le jeune homme, fût-il le plus indifférent, qui n'aspérerait au bonheur de te connaître? Oui, oui, je te découvrirai...»

Les nouvelles recherches de Gustave furent tout aussi infructueuses que les premières. En vain courait-il sans cesse après tous les chapeaux verts qu'il apercevait de loin dans Paris: il ne trouvait point cette réunion
de

de grâces, de jeunesse, de fraîcheur et d'expression, dont sa sœur lui avait fait le tableau séduisant et fidèle.

Emmeline, qui n'éprouvait pas moins que son frère, le désir de connaître celle avec qui elle avait partagé ses cerises, prépara un billet qu'elle remit au portier, avec l'ordre positif de le donner à la personne qui se présenterait de nouveau. Ce billet, qui portait pour adresse: *Au charmant chapeau vert* . . . était ainsi conçu:

«Si la délicatesse de votre âme répond aux charmes de votre figure, vous devez approuver la résolution que j'ai prise de ne faire aucun usage de tous les dons que vous m'adressez. Je vous déclare en conséquence qu'ils sont déposés entre les mains de ma mère qui souffre autant que moi, de l'anonyme que vous persistez à garder aussi cruellement.»

EMMELINE DE CLINVILLE.

Le

Le portier, fidèle à exécuter les ordres qu'il avait reçus, ne fut pas long-temps dépositaire de ce billet. Deux jours après, le même émissaire se présenta à sa loge, portant un paquet qu'il devait remettre, et voulut s'enfuir comme à l'ordinaire; mais le portier, ancien militaire, et encore plein de vigueur, le saisit au collet, appela à grands cris Gustave de Clinville qui, suivi de sa mère et de sa sœur, descendit promptement, et voulut savoir du commissionnaire de quelle part il venait. Ni les prières, ni les menaces, ni la promesse d'une récompense ne purent séduire ce brave homme. Il se borna à dire que le paquet lui avait été remis par un vieux domestique à livrée rouge, lequel lui avait donné un écu pour faire sa commission; et qu'étant généreusement récompensé, il ne trahirait point le secret dont on l'avait fait dépositaire. «Puisque vous êtes aussi discret, dit Emmeline, vous devez être obligeant. Rendez-moi le service de remettre ce billet au même domestique qui vous a remis ce paquet. Cela ne compromet en rien votre
dis-

discretion dont je vous loue; et je saurai reconnaître votre obligeance. — S'il ne s'agit que de remettre un billet, répondit le commissionnaire, j'y consens volontiers, et vous pouvez compter sur mon exactitude; mais ne vous avisez pas de me faire suivre; vous perdriez votre temps et vos peines, A ces mots, il sortit furtivement avec le billet qu'Emmeline avait préparé.

On voulut savoir ce que contenait le nouvel envoi de l'anonyme, lequel paraissait beaucoup plus volumineux que tous les autres. Gustave s'empresse lui-même de défaire l'enveloppe, et il trouve un brillant uniforme d'officier d'artillerie, un riche sabre auquel était attaché un portefeuille de maroquin vert, qui contenait cet écrit:

«Le ministre de la guerre, mon parent, a coutume de m'accorder tous les ans, au jour de ma naissance, un brevet d'officier pour celui de ma famille ou de mes amis qui s'en est rendu digne; je vous prie de l'accepter pour monsieur votre frère, comme la juste récompense de ses succès à l'Ecole Polytechnique.

nique. Si, comme je n'en doute pas, il se signale dans la carrière des armes, s'il devient un héros, je ne lui demande que de prendre pour devise: *«Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.»*

A côté de cet écrit était en effet un brevet de sous-lieutenant d'artillerie, avec l'ordre de rejoindre, sous huit jours, le régiment désigné. Gustave croyait rêver. Ce qu'il désirait si ardemment, ce qu'il ne croyait pas obtenir de long-temps, il le devait à la générosité d'une jeune et belle inconnue qui doublait par la modestie le prix du bienfait. «Et je partirais sans la connaître, sans la voir, sans la remercier! — Il en est un moyen, s'écrièrent madame et mademoiselle de Clinville, les yeux mouillés de joie et de saisissement: il faut nous présenter aujourd'hui même à l'audience du ministre de la guerre, et nous saurons par lui quelle est celle à qui nous devons cet heureux événement... — Vous avez raison, reprit Gustave; allons-y tout à l'heure...» Il se revêtit aussitôt de
l'uni-

l'uniforme qui, à son grand étonnement, se trouvait juste à sa taille. Emmeline et sa mère furent faire une toilette recherchée; et au bout d'une heure, ils furent tous les trois rendus à l'hôtel du ministre, qui les accueillit avec l'affabilité la plus touchante; et s'imaginant qu'ils connaissaient leur jeune protectrice, il leur dit: «En cédant aux vives instances de mademoiselle de St. Léon, je ne fais que rendre justice à son intéressant protégé, et je lis d'avance sur la figure de M. de Clinville, qu'il sera digne de tout l'intérêt que je lui voue, et que je promets de lui prouver dans tous les temps.»

A ces mots, madame de Clinville et ses enfans se retirèrent.... «Mademoiselle de St. - Léon! répétait sans cesse Gustave. — C'est, n'en doutons pas, ajouta madame de Clinville, la fille de ce général devenu, par ses hauts faits, un des plus fermes appuis du trône, et l'un des premiers favoris du monarque. Il faut savoir où il demeure, et nous y rendre sur-le-champ. — Entrons, dit Emmeline, chez le premier libraire, et nous trou-

trouverons, dans l'Almanach Impérial, cette adresse tant désirée.» En effet, ils découvrirent que cet officier-général demeurait faubourg St.-Honoré, près l'Elysée. Ils s'y transportèrent en toute hâte. Emmeline chargea le portier de l'hôtel d'aller annoncer que M. de Clinville, officier d'artillerie, et sa famille, demandaient à mademoiselle de St.-Léon un moment d'entretien.

Un instant après, le portier revint accompagné d'un valet de chambre qui avait ordre d'introduire ces dames et le nouvel officier d'artillerie dans le grand salon. Mademoiselle de St.-Léon ne tarda pas à s'y rendre. Elle était sous les mêmes vêtemens et le même chapeau vert, orné de marguerites blanches, qu'elle avait lors de la rencontre aux Tuileries. Auprès d'elle se trouvait la même dame qu'elle appelait sa tante. Elle s'avance précipitamment vers Emmeline, la presse dans ses bras, et lui demande pardon d'avoir abusé de l'incognito et tourmenté sa délicatesse. «Mais, ajouta-t-elle, avec la plus aimable expression, il fallait bien vous ame-

ner

ner par degrés à recevoir la preuve des sentimens que vous avez su m'inspirer à notre première entrevue. Instruite par tous les renseignemens que j'ai fait prendre, que votre vœu le plus cher était d'obtenir un brevet d'officier pour monsieur votre frère, cité par tous les chefs de l'Ecole Polytechnique, comme devant courir un jour une honorable carrière, ma tante et moi, en l'absence de mon père, en ce moment aux armées, nous avons obtenu sans peine ce qui donne à l'Etat un brave de plus, à votre honorable famille l'accomplissement de ses desirs, et à moi, le bonheur de vous prouver de quel prix fut pour moi le délicieux bouquet de cerises que vous me forçâtes de partager, et combien les touchantes paroles qui l'accompagnèrent se sont gravées dans mon souvenir.*

Emmeline ne répondit d'abord à Mademoiselle de St-Léon, qu'en la pressant à son tour dans ses bras, et en la couvrant de mille baisers. Madame de Clinville ne put résister elle-même à lui demander la permission de l'embrasser. Gustave promit, avec
tout

tout l'élan d'un jeune officier français, de justifier la bonne opinion qu'on avait de lui, et s'écria, avec l'accent de l'héroïsme: «Qu'il me tarde d'être à mon rang, sous les aigles impériales! Si, sous un an, je n'ai pas la croix d'honneur, Sa Majesté sera maître de me rayer de la liste des braves....» Il apprit ensuite que sa jeune et aimable protectrice avait porté la bonté jusqu'à faire découvrir son tailleur, à qui elle avait commandé son premier uniforme. Il ne fut plus surpris, à ce moyen, de le trouver aussi bien à sa taille. «Il ne faut pas, dit la tante de mademoiselle St.-Léon, qu'une si belle journée soit imparfaite: ces dames, et notre jeune sous-lieutenant, ne peuvent nous refuser de dîner à l'hôtel: on aime à voir le plus long-temps possible les heureux qu'on a faits.»

Madame de Clinville accepta sans hésiter; elle demanda seulement la permission de se retirer chez elle jusqu'à l'heure du repas, et s'éloigna avec ses deux enfans. Quelques heures après elle revint sous les mêmes habits qu'elle

qu'elle portait lors de l'entrevue aux Tuileries. Emmeline avait eu la même attention; mais cette simple toilette était ornée du riche cachemire et d'un des éventails que lui avait envoyés le charmant chapeau vert, qui fut on ne peut plus sensible à cette marque d'attention. On se mit à table: en dépliant sa serviette, mademoiselle de St.-Léon trouva sous son couvert un petit étui contenant un anneau composé de trois brillans sous la monture desquels venaient d'être gravés ces mots *«Gage d'une éternelle reconnaissance. . . .»* Elle mit l'anneau à son doigt, et promit de ne jamais s'en séparer. Elle fit, dans Emmeline, une amie qu'elle conserva toujours; dans Gustave, un officier qui parvint à un rang honorable, qui rendit à l'état d'importans services; et souvent, lorsque, dans leurs fréquentes entrevues, Emmeline et mademoiselle de St.-Léon se prodiguaient les plus douces caresses, elles répétaient encore ensemble: *«Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.»*

FIN DU PREMIER VOLUME.

T A B L E.

Le Sansonnet.	Page 1
Le Panier de Fraises.	10
Le Petit Chien Noir.	16
Les Deux Rosiers.	24
Le Bal manqué.	32
Le Chapeau de Paille.	42
Le Cabriolet versé.	52
Le Petit Savoyard.	65
Les Papillotes.	75
Le Danger d'écouter aux Portes.	90
Le Fauteuil du Grand-Père.	102
Les Deux Montres.	115
La Petite-Vérole.	125
La Robe brodée.	140
Le Testament.	155
Les Deux Cages.	174
Le Tronc d'Arbre.	184
Les Souliers Verts.	207
Le Cachemire.	219
Le Bouquet de Cerises.	236

FIN DE LA TABLE.